MONUMENS LITTÉRAIRES DE L'INDE, OU MÉLANGES DE LITTÉRATURE...

Simon-Alexandre Langlois



MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE SANSCRITE.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

MONUMENS LITTÉRAIRES
DE L'INDE,
OU
MÉLANGES
DE LITTÉRATURE SANSCRITE;

CONTENANT

UNE EXPOSITION RAPIDE DE CETTE LITTÉRATURE,
QUELQUES TRADUCTIONS JUSQU'A PRÉSENT INÉDITES,
ET UN APERÇU DU SYSTÈME RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE
DES INDIENS D'APRÈS LEURS PROPRES LIVRES;

PAR A. LANGLOIS.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

1827.

AVERTISSEMENT.

Les efforts de quelques hommes instruits pour propager en Europe le goût des lettres et des sciences indiennes sans doute n'ont pas été infructueux. Mais il faut avouer que ces connaissances, répandues et conservées dans les hautes régions du monde savant, ne sont pas encore descendues dans le reste de la société. C'est là qu'en entendant parler de l'objet favori de mes études, on m'a souvent demandé ce que c'était que le *sanscrit*. Et en effet, il était permis de ne pas reconnaître dans ce mot ce qu'on appelait anciennement le *hanscrit*, ou bien le *sanscretan*, ou même le *sanscroudan*, noms sous lesquels on désignait, il y a cinquante à soixante ans, cette langue qui est dans l'Inde ce que le latin

est dans notre Occident, c'est-à-dire la première source d'un grand nombre de dialectes, toujours existans; langue morte depuis long-temps dans la société, mais vivant encore dans le sanctuaire.

Tout en gémissant sur ce défaut de popularité dont souffrait une étude naturellement intéressante, j'ai pensé aux causes qui pouvaient l'avoir produit. J'ai cru remarquer qu'on n'était pas indifférent, qu'on éprouvait même une espèce de curiosité bienveillante pour tout ce qu'on apprenait de ces climats lointains ou de ces temps antiques : telle est celle que l'on ressent au récit des découvertes que fait, dans un pays inconnu, un intrépide voyageur. Toutes les fois que nos littérateurs avaient voulu peindre les mœurs indiennes, ils avaient été comme soutenus par leur sujet, et je me rappelais la faveur méritée qui avait

accueilli et la *Chaumière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre, et le *Missionnaire* de miss Owenson, et les chœurs sublimes du *Paria* inspirés à un excellent poète par les souvenirs de la poésie sanscrite. Il me semblait que nos arts et nos lettres, dans un siècle rassasié de bonnes choses et cependant toujours avide, ne pouvaient que gagner à la connaissance d'une littérature toute remplie de pensées neuves, de tableaux variés, de personnages inconnus. Quelle est la cause de cette apathie où restaient les esprits, quand il s'agissait d'acquérir des notions certaines sur des objets qui cependant les attiraient et devaient les flatter ? J'ai pensé que peut-être on n'avait pas assez dégagé cette étude de cette atmosphère scientifique qui étonne le lecteur et ne l'intéresse pas assez, que, dans le désir d'arriver plus vite à de grands résultats philo-

sophiques, on avait oublié que, si les lettres sont destinées à l'instruction des hommes, elles sont aussi faites pour le charme de la vie. C'est une vérité que semble avoir sentie un de nos savans distingués, qui, sans laisser de côté ses graves méditations sur l'origine et l'histoire des peuples orientaux, n'a pas dédaigné de consacrer quelques uns de ses loisirs à la traduction d'un roman. Je me trouve heureux d'avoir un pareil exemple à citer, lorsque je veux essayer d'adoucir la sévérité des muses sanscrites, et les tirer en quelque sorte du sanctuaire de la science pour les présenter au monde, moins étrangères et plus attrayantes. Je me trompe beaucoup, ou cette littérature, plus on la connaîtra, plus on devra l'aimer.

Pour arriver à ce but, j'ai commencé par en dresser un tableau rapide, où j'ai tâché de tracer le caractère général des

lettres chez ce peuple ancien, d'indiquer les principaux ouvrages qu'elles y ont produits et les époques diverses où elles ont pu briller.

Ce tableau est suivi de quelques traductions de morceaux extraits de différens ouvrages. Six de ces morceaux sont donnés pour la première fois. Dans le premier, le poète raconte l'émigration de tout un peuple qui, des bords du Gange, va fonder une ville près des rives de l'Indus. Dans le second, il est question d'un enlèvement aussi fameux dans les annales des Indiens que l'enlèvement d'Hélène chez les Grecs. Les morceaux qui suivent nous représentent la funeste passion du jeu ensanglantant les fêtes d'un mariage, ou les nobles délassemens des héros après la victoire. Plus loin est un petit roman où l'on voit la ruse triompher de l'ambition, et l'amour servir

à combattre l'orgueil. A des peintures gracieuses succèdent ensuite les combats d'un magicien contre la valeur et la puissance d'un dieu.

Les traductions qui terminent le volume ne sont pas nouvelles : mais j'ai tâché de donner à la dernière une forme qui pût la rendre plus intéressante.

Je serais fâché qu'on jugeât la littérature sanscrite par les extraits que je publie. Il est des ouvrages plus importans que nous ont fait connaître Jones, MM. Wilkins, Colebrooke et Bopp. On peut surtout consulter les élégantes traductions que M. de Chézy a données de quelques morceaux choisis. Je n'ai pas la prétention d'augmenter de beaucoup les richesses que nous possédons déjà : j'ai voulu payer à la science mon léger tribut, et l'on trouvera ici peut-être quelque nouveau tableau de ces mœurs

antiques dont on aime toujours les souvenirs.

On m'a fait observer qu'une chose qui pourrait effrayer, rebuter le lecteur, c'était la singularité, quelquefois même la dureté des noms propres. Je n'ai pas dû prendre sur moi de les changer. Mais comme en sanscrit tous les noms sont significatifs, pour détourner l'attention du lecteur trop prévenu contre les syllabes d'un mot, j'ai essayé, dans des notes, de donner le sens de presque tous les noms propres qui hérissent les récits. C'est une petite ruse dont j'avoue franchement l'intention, et qu'on excusera facilement.

Il faudra bien encore qu'on me pardonne quelques détails entièrement étrangers à notre civilisation. Si les lecteurs cherchent dans ce recueil des récits amusans, ils pourront être trompés : s'ils les veulent



curieux, j'espère qu'ils le seront toujours assez aux yeux des littérateurs. Quelques peintures trop peu graves pourront effaroucher un censeur scrupuleux : qu'il daigne cependant en attribuer la faute au génie du peuple que je désire faire connaître par ses écrivains.

TABLEAU

DE LA LITTÉRATURE SANSCRITE.

Il y a un demi-siècle environ que les réflexions, non pas seulement philosophiques, mais irréligieuses, d'un écrivain fameux, donnèrent l'éveil sur l'existence des livres des anciens Brahmanes. L'Europe apprit avec étonnement que des monumens écrits avaient échappé à la destruction des âges, et qu'une langue, morte depuis long-temps, vivait encore dans des ouvrages conservés par la piété des savans indiens. Quelques personnes se flattaient que l'Orient allait fournir des armes contre les dogmes sacrés de notre Occident : on cherchait des doctrines religieuses, on découvrit une littérature tout entière. Des missionnaires l'avaient annoncée; des marchands, rois dans l'Inde, l'ont révélée au monde. Déjà les Jones et les Wilkins nous avaient étonnés, autant par la rare intelligence qu'ils déployaient dans leurs traductions que par les merveilles qu'ils racontaient aux hommes du dix-huitième siècle sur des peuples ignorés, et d'âge en âge transmettant silencieusement à

leurs neveux les écrits de leurs premiers législateurs, les élégantes compositions de leurs poètes aimables, et les sublimes rêveries de leurs philosophes [1]. Mais tout à coup arrachés aux études littéraires par les troubles civils, les Français se trouvèrent distraits de la contemplation des temps anciens par le spectacle présent de leurs malheurs, et lorsqu'au sortir de la tourmente politique, ils pouvaient aspirer à suivre eux-mêmes le grand mouvement imprimé à la science, ils se virent, par suite de ces événemens inconcevables dont nos annales conserveront la mémoire, enchaînés, séquestrés dans cette Europe qu'ils parcouraient en conquérans, et condamnés à rester comme étrangers à ces conquêtes littéraires qui ailleurs se faisaient sans eux.

Cependant, doué par la nature d'une sagacité étonnante, d'une patience admirable, de ce tact fin et délicat qui sent les difficultés et les résout, de cet instinct précieux qui devine l'opération de la pensée dans le mécanisme des langues, un savant s'entourait en silence de tous les secours incomplets que la France pouvait

[1] A cette époque on avait déjà la traduction des lois de Manou, et du drame de *Sacountalá*, par Jones, et du *Bhagavad-Gita*, par M. Wilkins.

lui offrir. Comme prédestiné à fonder chez nous l'étude de la littérature sanscrite, M. de Chézy poursuivait ses travaux solitaires; et quand le retour de nos princes nous rouvrit enfin le monde qui nous était fermé, il parut dans la carrière, digne émule des Carey, des Colebrooke[1], des Wilson, des Hamilton, qui avaient noblement soutenu, avec Jones et M. Wilkins, cet apostolat scientifique.

Qu'est-elle donc cette littérature antique, qui cependant nous apparaît jeune de nouveauté? Mon dessein est ici d'examiner ce qu'elle est, ce qu'elle a produit, à quelle époque elle a pu fleurir : triple division qui me paraît devoir exciter quelque intérêt; et je crois inutile de prévenir mon lecteur qu'il serait peu équitable de juger ces Indiens avec les goûts de notre siècle, les habitudes de notre école, les exigences de notre civilisation.

La littérature, a-t-on dit, est l'expression de la société. Pour connaître le caractère de la littérature sanscrite, voyons quel est le caractère de l'Indien. Interrogeons les mœurs et les coutumes de ce peuple qui n'a jamais changé : elles nous apprendront quel doit être l'esprit de ses écrivains.

[1] Les savans Mémoires de M. Colebrooke m'ont beaucoup servi pour cet écrit : on les trouve dans les *Recherches asiatiques*.

Qu'on se figure l'Indien doux et tranquille de sa nature, pacifique et modéré par ses principes, soumis à ses lois comme on l'est à la destinée, et faisant remonter jusqu'à Dieu l'origine de ses institutions ; ne voyant dans les règles de la politique que des préceptes religieux ; assistant, moins comme partie intéressée que comme spectateur indifférent, à ces révolutions qui renversent ses dominateurs sans altérer ses mœurs, et passent à travers la nation toujours immuable comme le sol heureux qui la nourrit, comme le soleil vivifiant qui l'éclaire. Ainsi, isolé du monde par ses coutumes et son culte, placé en dehors du mouvement de la civilisation universelle, étranger à ces progrès comme à cette décadence des mœurs, qu'on appelle esprit des siècles, l'Indien ne vit qu'avec lui-même. Éloigné des distractions politiques, strictement confiné dans sa caste, et soumis, par ses lois civiles et religieuses, à un joug qui semble fait pour comprimer l'esprit, cependant il n'en a pas moins ces passions vives, cette imagination ardente, ce besoin toujours renaissant de sensations nouvelles, apanage de la nature humaine. Entouré de toutes les séductions du climat, de tous les prestiges d'un culte riant, échauffé par les images d'une mythologie voluptueuse, il ne

peut échapper à l'amour. Il cherche, par les émotions du cœur, à rompre l'uniformité d'une vie toujours égale et monotone; ou bien trouvant pour les facultés de la volonté humaine un plus noble exercice, il met son plaisir à triompher des passions, à subjuguer la nature par la rigueur prodigieuse de l'austérité, et à livrer son âme, ainsi victorieuse du corps, à la contemplation des vérités philosophiques.

Cependant les folles erreurs de la jeunesse ou les ferveurs d'une piété sévère n'occupent pas tous les esprits. Des banquets joyeux, des spectacles agréables, les chants des poètes, charment les loisirs d'un peuple heureux avec nonchalance : mais ces plaisirs ont toujours une teinte religieuse. Les festins ne sont que le complément des sacrifices. La bénédiction du brahmane commence le spectacle où figurent les prêtresses des dieux; et le récit du poète, qui raconte les aventures des anciens temps, efface les péchés de ses dévots auditeurs. Telles sont les habitudes, tel est en général le caractère des Indiens; mélange heureux d'insouciance aimable et de constance, de force et d'abandon, de grâce dans l'esprit et de gravité dans les manières, de bizarrerie et de simplicité, d'ardeur pour la vérité et d'amour pour les fables et les

fictions. Tel fut ce peuple qui, par ses arts, par ses sciences, a pu être le précepteur du monde, et qui n'a jamais figuré parmi les peuples conquérans.

Ce caractère doit être empreint dans sa littérature. Pour le fond des idées, on conçoit que le champ laissé à l'esprit ne sera pas fort étendu; et en effet l'ascendant religieux des brahmanes a réduit toute la poésie à peu près à des récits légendaires; il a fait de la morale des règles ascétiques, et de la science philosophique une véritable théosophie. Dans les formes du style on doit reconnaître la même influence: douceur et harmonie dans la diction, monotonie dans les idées; abondance dégénérant parfois en diffusion; imagination riche et prodigue dans ses conceptions, mais peu variée dans les détails; inventions extraordinaires; expressions toujours justes et vraies; force dans les sentimens, profondeur dans la pensée, mollesse et même négligence dans l'élocution, telles seront, chez cette nation soumise et isolée, les qualités du style, en général simple et naturel, le plus souvent naïf, quelquefois majestueux, rarement impétueux et véhément. Souvent même la singularité de leurs inventions forme un contraste étonnant avec la monotonie de

leur existence. On dirait que les auteurs indiens, sortant d'un long sommeil, ont écrit en se réveillant les visions bizarres de leurs rêves.

Qu'on ne s'étonne pas si, entre les abstractions métaphysiques de leurs philosophes et les productions de leurs poètes, il existe une grande lacune, où l'on cherche en vain ces importantes compositions qui tiennent de près à la politique; si l'histoire, si l'éloquence sont en quelque sorte déshéritées dans cette littérature. Il faut pour l'historien une grande scène; il faut pour l'orateur une tribune, un *forum* : sans cela on n'a que des rédacteurs d'annales et de chroniques; on n'a que de sages moralistes ou des rhéteurs. Malgré l'absence de ces genres d'écrits, les lettres indiennes n'en sont pas moins riches en auteurs féconds et curieux : littérateurs étonnans, la religion est leur seule pensée, la poésie presque toujours leur langage. Ce qui est moins surprenant dans cette nation, où tout est en vers, depuis les calculs de l'astronome jusqu'aux préceptes arides des grammairiens et aux nomenclatures des lexicographes.

Mais quelle espèce d'attrait peut nous attacher à l'étude de ces écrivains? Devons-nous y puiser quelque connaissance nouvelle? ou du

moins serons-nous dédommagés de nos peines par quelque plaisir intellectuel?

Aux personnes curieuses de faits et avides de notions positives, pour qui la découverte d'une date certaine, d'un nom historique est une heureuse fortune, j'avouerai qu'il est douteux qu'ici leurs efforts soient couronnés de succès; je conviendrai que sous le voile des fables et des allégories on pourrait bien aller chercher la vérité, mais qu'elle n'apparaîtrait jamais que d'une manière vague et fugitive. Cependant, d'un autre côté, l'étude d'un idiome riche, harmonieux, savant, offrant des analogies frappantes avec nos langues européennes, anciennes et modernes, promet des plaisirs réels à ceux qui aiment à étudier les peuples dans leur langage même, qui estiment une expression juste, une image naïve, une pensée gracieuse; à ceux qui cherchent de douces émotions dans les peintures vraies des mœurs et des passions; à ceux qui ne dédaignent pas de s'égarer dans les rêves obscurs d'une philosophie sublime. Je l'accorderai, si l'on veut, cette littérature peut paraître faible, si on la compare à ces littératures grecque et latine, à quelques unes de nos littératures modernes fortifiées par le commerce des auteurs grecs et latins. Mais cette

force, qui manque à un peuple qui semble n'avoir rien appris que de lui-même, ne peut être que le fruit de la communication des sociétés entre elles, de cette lutte intellectuelle qui s'établit entre les nations devenues rivales dans la noble carrière des arts. Encouragé quelquefois par le patronage officieux de ses princes, l'écrivain indien n'a jamais connu l'aiguillon des passions politiques. D'autres qualités nous consoleront en lui de l'absence de cette vigueur, de cette énergie qu'il ne pouvait posséder. Que de vérité dans les descriptions! que de grâce dans la pensée! quel bonheur d'expression dans ces phrases sonores, dont un seul mot, savamment composé, est un tableau tout entier! Avec quel plaisir on retrouve dans les récits de ces poètes antiques ces mêmes détails de mœurs domestiques, ces mêmes scènes de la vie privée que nous représentent encore les voyageurs modernes! Dans un siècle avide de nouveautés agréables, quelle heureuse découverte que celle d'une mythologie riante, ingénieuse, moins nébuleuse que ces mythologies du Nord, qui fixent toujours notre active curiosité! Quelle fraîcheur, quel charme piquant dans ces métaphores variées, dans ces comparaisons empruntées à une nature étran-

gère, à un cercle d'idées peu familier pour nous, à un monde entièrement inconnu !

Remarquons cependant qu'il n'y a ici de nouveau que ces formes du langage, modifiées partout par des circonstances naturelles ou sociales. Rien n'est changé pour le fond des pensées, qui sont constamment les mêmes sous tous les climats, dans tous les temps. C'est toujours le même homme avec ses sentimens, ses passions, ses erreurs. Comme dans le monde physique le corps reste le même, tandis que le costume seul peut changer; ainsi dans le monde intellectuel l'expression, vêtement de la pensée, est seule changeante : la pensée, qui est l'homme lui-même, ne varie point. Il y a plus : placés aux deux extrémités de la terre, les humains se sont rencontrés, non seulement pour la vérité, qui est une, mais encore pour l'erreur, qui se produit sous tant de formes. Comment ces rêveries métaphysiques, ces abus des puissantes facultés de l'imagination et du raisonnement; pourquoi ces aberrations de l'esprit philosophique, cette exaltation de l'esprit religieux qui nous étonnent en Occident, se retrouvent-elles précisément les mêmes en Orient? D'un autre côté, en voyant les progrès que la pensée avait déjà faits dans l'Inde à une époque

fort ancienne, et le point où nous en sommes maintenant, on est humilié de l'impuissance de l'esprit humain; loin de croire à la perfection indéfinie de l'homme, on reconnaît que ses facultés intellectuelles ont été bornées comme celles de son corps. En le douant partout des mêmes organes, le Créateur le restreint partout dans le même cercle d'idées. Il semble lui avoir dit : Tu ne penseras que jusque-là. A l'instant où l'homme croit qu'il va dépasser les limites qui lui sont imposées, et, par la puissance de son âme, déchirer tous les voiles, une grande catastrophe survient, un déluge, une inondation de barbares : l'œuvre de l'esprit est anéantie, et l'homme, sur de nouvelles bases, reconstruira un autre édifice entièrement semblable au premier.

Nous allons maintenant exposer les richesses de la littérature sanscrite. C'est une mine sans doute féconde, mais qui n'a encore été que peu exploitée. Si quelques savans, comme Jones, MM. Wilkins, Colebrooke, Wilson, ont daigné s'occuper de traductions qui demandent presque la vie d'un homme, d'autres se sont empressés de faire des systèmes de tout genre, sans soumettre au tribunal qui pouvait les juger toutes les pièces du procès. On a d'assez longues no-

menclatures d'ouvrages sanscrits, mais on n'en connaît encore réellement qu'un petit nombre. Cependant on peut donner un aperçu de cette littérature qui montrera et les trésors déjà découverts et ceux que l'on peut espérer encore.

Suivrai-je ici les divisions de genre données par nos cours de littérature? n'adopterai-je pas plutôt, pour la marche que je dois me prescrire, les idées des Indiens eux-mêmes? Ce dernier plan me permettra d'indiquer certains ouvrages qui ne trouveraient point leur place dans notre classification purement littéraire.

Tout ce qu'il est possible d'apprendre, la science (*vidyâ*), est divisé par les Indiens en dix-huit parties. Les quatre premières sont les quatre livres appelés *Védas* [1], ouvrages fort anciens, considérés comme révélés, et contetant des notions sur la nature de Dieu et sur le culte extérieur et intérieur que l'homme lui doit. Ils forment un mélange de vers et de prose. On n'en connaît encore que des fragmens, et on les doit à l'érudition de M. Colebrooke [2] et au zèle du brahmane Rammohunroy (Râma-

[1] Le mot *véda* signifie *connaissance;* et l'on peut reconnaître dans ce mot la racine du mot latin *videre*, voir.

[2] *Voyez* 7e et 8e vol. *Rech. asiat.*

mohana râdjâ). On en trouve encore quelques uns épars dans les livres appelés *Oupanichad*, et traduits par Anquetil sous le nom d'*Oupnékhat*. Mais il paraît que l'*Ezour-Védam*, qu'on nous a donné comme traduction de l'*Yadjour-Véda*, est un ouvrage entièrement apocryphe.[1]

Après ces quatre premières parties, on en place quatre autres nommées *Oupavédas* [2], qui contiennent, la première, l'art de connaître et de guérir les maladies ; la deuxième, les règles de la musique ; la troisième, la manière de fabriquer et d'employer les armes et les instrumens guerriers, et la quatrième, des traités sur un assez grand nombre d'arts et de métiers. On a, dit-on, perdu ces livres ; mais nous n'en admirerons pas moins cette division, où la science de la religion précédait ainsi immédiatement celles qui peuvent nous apprendre les moyens de conserver, d'embellir, de protéger et de soutenir la vie.

Cependant, pour être initié à ces huit branches de la science, il fallait être pourvu de certaines connaissances que l'on acquérait dans six

[1] *Voyez* 14e vol. *Rech. asiat.*

[2] Ce mot *oupa*, ajouté au mot *véda*, signifie *adjonction*, *appendice*.

autres appelées *Angas*[1] ou *Védângas*, et qui enseignaient l'art de la prononciation, la grammaire, la prosodie, l'explication des mots obscurs et extraordinaires des *Védas;* l'astronomie nécessairement liée avec les mathématiques; enfin les rites à observer dans les cérémonies religieuses. De ces ouvrages on connaît la prosodie de Pingala et la grammaire de Pânini, qui, fort curieuses sous le rapport de leur concise érudition, ont besoin, pour être entendues, des nombreux commentateurs dont elles ont exercé la sagacité. Elles sont en vers, comme le traité d'astronomie qui porte le nom de *Soûryya.* Il convenait à la poésie de prêter son langage divin pour dépeindre les merveilles du ciel. Il existe en ce genre plusieurs autres ouvrages renommés; mais on distingue surtout, sous le rapport de la science et du style, l'ouvrage nommé *Lilâvati,* d'un savant du douzième ou treizième siècle, de Bhâscarâtchâryya aussi distingué comme poète que comme astronome.

L'ensemble de la science était complété par quatre dernières parties appelées *Oupângas,* et renfermant la logique, la philosophie morale, la jurisprudence et l'histoire.

[1] Anga signifie *membre;* védânga, *membre des védas, complétant le corps des védas.*

La logique (*nyâya*) et la philosophie morale (*mîmânsâ*) étaient un champ trop étroit pour l'esprit contemplatif des Indiens. D'abord, chez eux, comme chez les Grecs, on voit apparaître en première ligne sept sages renommés. Ils sont suivis d'une foule de saints personnages, dont les livres sacrés nous ont conservé les noms et les ouvrages appelés *Smritis* [1]; puis il se forma successivement six écoles de philosophie sous le nom général de *Darsana*. On dit que le plus ancien chef de secte fut Capila [2]; il fonda le *Sânkhya*, ou la philosophie des nombres, et Patandjali le système de l'*Yoga*, ou union avec Dieu, qui de son nom fut appelé *Pâtandjala*. Deux autres doctrines furent établies par Gotama et Canâda sur les fondemens de la logique; l'une s'appela *Nyâya*, l'autre *Vêséchica* [3]. Cette branche de philosophie

[1] *Smriti* est ce que nous entendons par *tradition; Sroûti* est ce que nous désignons par le mot *Écriture*.

[2] On ne sait pas cependant quel est le plus ancien des *Darsanas*. On les a disposés aussi dans l'ordre suivant : le Vêséchica, le Nyâya, le Mîmânsa, le Sânkhya, le Pâtandjala et le Védânta.

Le mot *darsana* signifie *vue, vision*, ou *miroir*.

[3] Vêséchica vient d'un mot qui signifie *différence*. Les uns disent que ce système fut ainsi nommé à cause de sa différence avec le Nyâya : les autres, parce que le fondateur Canâda reconnaissait quatre espèces d'atomes *séparés*.

nommée *Mîmânsâ*, donna aussi naissance à deux écoles, distinguées par les titres de *première* et de *dernière* ou *supérieure*, et fondées, l'une par Djêmini, l'autre par Vyâsa, son maître, aussi grand philosophe que poète renommé. La *première* est comme l'introduction de la *seconde*, qui porte aussi le nom de *Védânta*. [1]

On a voulu comparer ces différentes sectes à celles qui ont autrefois partagé les Grecs. Dans les partisans du *Nyâya* on a vu les péripatéticiens; ceux du *Vêséchica* sont devenus les philosophes ioniens; les sectateurs des deux *Mîmânsas* rappelaient l'école de Platon; le *Sânkhya* la secte italique, et l'*Yoga* les stoïciens; de manière que dans ce parallèle Gotama représenterait Aristote; Canâda, Thalès; Djêmini, Socrate; Vyâsa, Platon; Capila, Pythagore; et Patandjali, Zénon. Je doute que la comparaison puisse être toujours extrêmement exacte. Il est au reste assez difficile de distinguer les nuances qui séparent les six *Darsanas*. Les sujets communs des discussions philosophiques sont l'éternité de la matière, l'action d'une première cause, l'existence d'un Dieu, âme du monde, la doctrine des atomes, la création de l'univers,

[1] Vêdânta veut dire *fin*, *but des védas*.

le dogme de la destinée, la transmigration des êtres, les révolutions de la nature créée, l'absorption dans Dieu, qui est le grand tout. Mais ces hautes questions ne se trouvent guère traitées que dans les nombreux commentaires (*oupadarsanas*) publiés par les sectateurs des anciens philosophes [1], et on a voulu donner une idée de la science de ces maîtres, en disant qu'ils réunissaient plus de mille disciples. On n'en saurait juger d'après leurs propres écrits, qui ne sont que des aphorismes (*soutra*) [2]. Leurs traités, d'ailleurs fort obscurs, ne renferment qu'une espèce d'analyse plus semblable à une table de matières qu'à l'exposition régulière d'une doctrine. Cependant Vyâsa, qui a commenté l'opinion de Patandjali, a aussi développé ses propres idées dans son poëme du *Mahâbhârata*, et il a trouvé plus tard dans le fameux Sânkarâtchâryya un interprète habile et estimé. Le *Nyâya Darsana* est maintenant le plus suivi, parce que c'est celui qui est le plus

[1] *Voyez*, pour plus de détails, l'ouvrage de Ward, *A view of the history, literature and mythology of the Indoos*, t. 1, p. 313.

[2] Le *Capila Soutra*, ou les sentences originales de Capila, sont en prose et fort succinctes; celles de Patandjali ont 198 lignes; celles de Gotama, 462; celles de Canâda renferment 550 aphorismes; le *Mîmânsâ* de Djêmini contient douze chapitres en quatre sections; le *Védânta Soutra* a 498 vers.

dégagé de ces détails théosophiques qui remplissent les autres.

En effet, quelles que soient les différences qui existent entre ces écoles, elles ont toutes un point d'unité; ardens promoteurs du spiritualisme, ces philosophes rapportent tous leurs efforts vers un seul but, vers la religion. C'est chez les Bouddhistes, divisés aussi en six sectes, que l'on trouve, dit-on, la doctrine du matérialisme et les maximes des sceptiques, l'opinion d'Épicure et celle de Pyrrhon. Chez eux, si l'on en croit les Brahmanes, leurs ennemis, on enseigne l'éternité du monde, on soutient qu'il n'y a point d'esprit et de vie future, que l'âme est matérielle; et cependant il est juste de dire que l'orthodoxie des accusateurs eux-mêmes peut être quelquefois contestée; soumis en apparence aux principes des Védas, ils semblent les compromettre souvent dans leurs théories, et il est plus d'une de leurs assertions, qui, bien suivie, arriverait à la même conclusion que celle de l'athée Diagoras.

On compte encore quelques autres sectes, distinguées par les noms de *Sâtwata,* de *Pauranica*, de *Tchandana*. L'auteur de cette dernière est le prince Srî-Harcha, que nous retrouverons tout à l'heure comme poète. Protecteur

des lettres, il payait un poëme de Dhâvaka par un don de cent mille roupies. Plus tard, un roi de Dhârâ [1], Bhodja Déva, ne dédaignait pas de commenter aussi la doctrine de Patandjali.

Ce système de Patandjali, appelé *Yoga*, avait été retouché, comme je l'ai dit, par Vyâsa, qui en forma la secte qu'on distingua par le nom de *Védânta*. Rammohunroy (Râma mohana râdjâ), que j'ai déjà cité, nous a donné un résumé de cette doctrine, dont le but est de démontrer que l'objet des *Védas* est l'unité de Dieu, et que par le polythéisme on l'adore sous le nom d'*êtres métaphysiques*, représentant ses différens attributs. Il est curieux de retrouver ainsi dans l'Inde, entre les Brahmanes et leurs adversaires qui les accusaient d'idolâtrie, cette même discussion établie entre les premiers docteurs de notre Église et les derniers Platoniciens.

Si des hauteurs de la philosophie nous descendons aux règles et aux formules de la jurisprudence (*dharma*), nous serons étonnés de rencontrer un phénomène littéraire, un corps complet de lois et d'institutions, en douze livres,

[1] Dhârâ est dans la province de Mâlava, ainsi qu'Oudjdjayanî, et c'est probablement la même ville sous deux noms différens.

orné des couleurs et des richesses de la poésie. Je veux parler des livres de Manou, antique monument d'une civilisation fort extraordinaire [1]. Je ne sais pas si les vers sont faits pour donner plus de clarté au texte des lois; ils doivent au moins leur donner plus de fixité, et tel est le but que voulaient atteindre, et auquel sont parvenus ces anciens législateurs. Le littérateur, déjà charmé de cette espèce d'hommage rendu à la poésie, apprendra avec plaisir qu'au milieu de cette monotonie sèche et aride, naturelle au sujet, on retrouve quelquefois *les membres épars du poète*.

Outre ce livre de législation, que l'on a mis sous le nom du fondateur de la race humaine, Manou, on en cite plusieurs, qui, sans être sacrés comme celui-ci, sont toutefois fort estimés; tels sont les ouvrages anciens d'Yâdjgnavalkya, et le traité plus moderne de Djîmoûta Vâhana sur les héritages. Mais nous laisserons ce sujet pour arriver à un autre qui est purement littéraire : je veux dire l'histoire.

D'après ce que j'ai dit, on ne s'attend pas à trouver l'histoire, telle que nous la connais-

[1] On possède deux éditions de cet ouvrage, avec une traduction de Jones. L'édition la plus moderne est due au savant M. Haughton.

sons, éclairée par une saine critique, purgée de fables, exempte d'exagérations. Il est possible qu'on découvre un jour chez les Indiens un recueil d'événemens anciens rédigé sous une forme régulière et grave, tel que cette histoire du *Cachmir,* que le docte Wilson vient de publier. Jusqu'à présent leurs traditions ne sont qu'un tissu de fables arrangées par leurs poètes; c'est ainsi que l'histoire des temps héroïques de la Grèce nous apparaît ornée par une imagination mensongère.

Les souvenirs des premiers temps se trouvent ainsi confondus dans dix-huit grands poèmes, appelés *Pourânas* [1]. Nous n'en connaissons qu'un très petit nombre de fragmens. Le dernier, nommé *Bhâgavata,* nous a été donné, d'une manière défigurée, dans une traduction tronquée et incomplète, qui même n'avait pas été faite sur l'original. Au reste, il est probable que ces ouvrages n'offrent pas une très grande variété; présentés sous la forme de récits que racontent divers interlocuteurs, ils sont tous tracés sur le même plan; et, par une épithète donnée à ces grandes compositions (*Pantçha-lakchana*), on désigne qu'elles doivent renfermer cinq sujets principaux, la création des

[1] Ce mot veut dire *ancienne histoire.*

mondes, leur destruction et leur rétablissement; la généalogie des dieux et des héros; les règnes des *Manous* ou pères de la race humaine, et les actions de leurs descendans.

Voilà tout le corps de la science sacrée; voilà les ouvrages qui ont mérité le nom de livres par excellence, *Sâstra.* Mais il est deux autres poëmes qui sont en haute estime et même en grande vénération parmi les Indiens. Comme à la tête de la littérature grecque s'avancent deux poètes vénérables, Homère et Hésiode; de même ici, et peut-être à des époques contemporaines, on voit apparaître deux figures majestueuses, Vâlmîki et Vyâsa. Même incertitude, mêmes traditions fabuleuses sur l'existence et la vie des poètes grecs et des poètes indiens. On a révoqué en doute l'authenticité du personnage d'Homère. Vyâsa lui-même a-t-il existé? ses chants ne seraient-ils que des *Rhapsodies* rassemblées par un compilateur? questions fort difficiles à éclaircir, peut-être même inutiles, quand les ouvrages restent : c'est toujours la partie la plus importante de l'homme. On peut appeler colossales ces deux compositions. Pour se rendre raison d'un poëme de deux cent mille vers et plus, il faut connaître et la facile négligence de la versification sanscrite, aussi simple,

aussi libre que l'antique poésie grecque ; et en même temps l'extrême patience de l'auditeur pour qui sont faits ces longs récits. Assis paisiblement, l'Indien, une feuille de bétel dans la bouche, écoute avec dévotion [1]. Peu lui importe la science du poète, pourvu que son oreille soit toujours frappée de sons complets, et son esprit languissamment occupé. Il ne peut même pas avoir l'exigence de nos auditeurs d'occident, qu'il faut avoir soin d'amuser. L'histoire qu'on raconte à l'Indien a toujours en soi le mérite d'effacer ses péchés. Si le récit est agréable, la pénitence est sans doute bien douce. Mais, en tout cas, qu'il doit être bienveillant l'auditeur

[1] Pendant certains mois de l'année, à un jour réputé heureux, un homme riche réunit quatre ou cinq mille personnes sous un hangar couvert de chaume et ouvert de tous côtés. A un bout est une place réservée pour le lecteur ; à l'autre bout, qui est ordinairement le portique de la maison, est un rideau derrière lequel les femmes voient et entendent. On est assis sur des nattes, chacun séparément suivant sa caste. Avant la lecture, on adore le livre en disant : O livre, sois la déesse de l'instruction, donne-moi la science. On honore par un sacrifice, par une offrande de fleurs et de riz, et l'auteur et le héros du poëme. On commence, et dans les endroits passionnés, l'auditoire vivement ému témoigne au lecteur sa reconnaissance par des cadeaux d'argent. Le soir on se retire et l'on cause long-temps de ce qu'on a entendu. On revient le lendemain et les jours suivans, jusqu'à ce que le livre soit fini : le *Mahâbhârata* occupe ainsi quatre mois, le *Bhâgavata*, un mois.

qui gagne toujours ainsi quelque chose, même à un mauvais discours!

Ces deux poëmes sont appelés l'un, le *Râmâyana*, et l'autre, le *Mahâbhârata*. Vâlmîki, dans le premier [1], nous représente les aventures d'un dieu, de Râma, roi d'Ayodhya, allant, les armes à la main, reconquérir sa femme enlevée par le tyran de Lankâ (Ceylan). Le poète ne s'est pas assujetti à la règle de l'unité épique : car il raconte la naissance de son héros et les exploits de sa jeunesse; le poëme n'est pas fini, quand la femme de Râma a été délivrée des mains de son ravisseur. Le dieu conçoit des soupçons jaloux, il exile cette épouse pour laquelle il vient de combattre; et si elle revient avec les deux fils qu'elle a mis au monde sur la terre d'exil, c'est pour être soumise à l'épreuve du feu. La terre ouvrant son sein la soustrait à cette nouvelle injure, et Râma, époux et frère malheureux, termine lui-même sa carrière par un acte de désespoir. On n'a traduit de cet ouvrage que les deux premiers livres. M. W. de Schlégel nous en promet une édition : ce serait une bonne fortune pour le poète indien d'avoir pour éditeur un homme du goût et du savoir de M. de Schlégel.

[1] *Voyez* l'analyse de ce poëme dans Ward, t. II, p. 187.

Le *Mahâbhârata* est encore moins connu. Si l'on en excepte l'épisode de Nala, et quelques fragmens publiés par le savant et laborieux M. Bopp, et le chant appelé *Bhagavad-Gîta*, traduit d'abord par M. Wilkins, et dernièrement reproduit dans la belle édition de M. de Schlégel, nous ne pouvons juger de cet ouvrage que sur sa réputation. Vyâsa raconte en dix-huit chants [1] les malheurs d'une famille royale, qui, persécutée par celui même qui devait la protéger, est bannie de la fameuse ville d'Hastinapoura. Ces jeunes princes, descendans du grand roi Bharata, ne succombent point sous l'infortune : ils se relèvent bientôt glorieux et triomphans, car ils ont un dieu pour ami : c'est Vichnou sous la forme de Crichna. Au moment d'une bataille décisive, ce dieu se révèle à son favori Ardjouna, qu'il instruit de l'origine et de la nature de l'univers entier. C'est le sujet de cet épisode que nous venons de citer, du *Bhagavad-Gîta*, ouvrage fort remarquable, non comme un modèle de clarté dans une discussion philosophique, mais comme un monument curieux de la sagesse antique d'une nation qui depuis long-temps n'enfante plus rien dans les arts.

[1] *Voyez* l'analyse de ce poëme dans Ward, t. 1, p. 544.

Ce poëme est suivi d'une espèce d'appendice, intitulé *Harivansa* [1], dans lequel on a rejeté sans doute quelques détails sur la famille des héros qui figurent dans le grand poëme, et d'autres récits qui n'avaient pu y trouver place. C'est un recueil qui peut être intéressant par la variété des sujets qu'il renferme.

A ces deux écrivains, princes de la poésie épique chez les Indiens, on en voit succéder quatre autres, auteurs de six poëmes, qui ont mérité le nom de *grands* (*Mahâcâvya*). Ce sont les chefs-d'œuvre de leur littérature profane. Trois de ces poëmes sont attribués à celui de leurs poètes que je regarde comme le plus poli et le plus ingénieux, à Càlidâsa : ce sont le *Coumâra-Sambhava*, ou la naissance de *Câr-tikeya*, dieu de la guerre [2]; le *Raghou-Vansa* [3], ou l'histoire, en dix-huit chants, des descendans de Raghou, aïeul de ce Râma, héros du *Râmâyana;* et enfin le *Mégha-Doûta* ou le

[1] Je compte donner un jour la traduction de cet ouvrage. On en trouvera quelques fragmens parmi les extraits qui suivent. Ce mot de *Harivansa* signifie *famille de Hari*. Hari est un nom de Vichnou, et du dieu Crichna dont les aventures sont racontées dans ce livre. On y parle aussi des destinées de sa famille.

[2] Ce poëme paraît incomplet : car il finit au mariage de la mère de Càrtikeya. Il avait, dit-on, vingt-deux chants.

[3] *Voyez* l'analyse de cet ouvrage, t. x, p. 426, des *Rech. asiat.*

nuage messager. Ce dernier ouvrage, qui a été traduit par le savant Wilson, est plutôt grand par l'estime qu'on en fait que par son étendue : car il n'a que cent seize stances. C'est une espèce d'idylle du genre descriptif, où le nuage voyageur est chargé de transmettre les soupirs d'un époux malheureux et banni. Le quatrième de ces poëmes est de Bhâravi; il est nommé *Kirâtârdjounîya;* c'est le récit de la guerre soutenue par Ardjouna contre des tribus sauvages; sujet peu intéressant par lui-même et surtout par la manière obscure et diffuse dont il est présenté. Le cinquième, plus riche en descriptions qu'en incidens heureux, est le *Nêchadîya* du prince Srî-Harcha. Le sujet est tiré du *Mahâbhârata* : c'est l'épisode de Nala, roi de Nichada, développé en vingt-deux chants. On y raconte l'histoire d'un prince qui, aveuglé par un mauvais génie, joue aux dés son royaume, et cause le malheur d'une fille de roi qui l'a choisi pour époux. Ce sujet a été aussi traité dans un poëme en quatre chants, intitulé *Nalodaya*, et attribué à Câlidâsa : mais il faut ou se refuser à mettre sous son nom un ouvrage remarquable seulement par ses mesures et ses rimes compliquées, ou bien avouer que ce n'est qu'un jeu de l'imagination

de cet écrivain si judicieux, qui, connu encore par un poëme des saisons et par ses drames, n'a pas besoin d'un pareil titre à la gloire.

Le *Mahâbhârata* a également fourni le sujet du sixième *Mahâcâvya,* production due au noble patronage plutôt qu'au talent poétique du roi Mâgha. Cet ouvrage porte le nom de *Sisoupâla-Badha*[1], mort de Sisoupâla, et on y raconte en vingt chants et d'une manière un peu prolixe la guerre qui éclata entre Crichna et les princes jaloux de ses triomphes, et alliés de Sisoupâla.

Comme les poètes grecs et latins allaient de préférence chercher les sujets de leurs chants dans les événemens des guerres de Thèbes et de Troie, de même les auteurs indiens revenaient continuellement aux histoires de Râma et de Crichna, sources inépuisables d'inspirations poétiques. Ils ne craignaient pas de s'engager sur les traces de rivaux déjà couronnés par le succès. C'est ainsi qu'après Vâlmiki d'autres ont célébré le héros d'Ayodhya. On comptait plusieurs Râmâyanas, et Vyâsa lui-même s'était essayé sur le même sujet. Quelques auteurs n'ont pris que de légers incidens des grands poëmes, qui, sous leur plume, sont devenus

[1] *Voyez* l'analyse de ce poëme, t. x, p. 407, des *Rech. asiat.*

des drames attachans ou des compositions aimables. Ainsi Bhavabhoûti, Mourâri-Misra, Pakcha-Dhara-Misra ont célébré les malheurs et les guerres de Râma, tandis que Djîva-Goswâmî, Roûpa-Goswâmî, Gopâla-Déva chantaient les amours du dieu Crichna.

Le poète Câlidâsa, doué d'un talent flexible et varié, avait composé sur les règles de la versification un traité (*sroûta-bodha*) où il donnait à la fois le précepte et l'exemple. Enchérissant sur lui, Bhartri-Hari composa un poëme grammatical de vingt-deux chants, intitulé *Bhatti-Câvya*. Le sujet de ce poëme est encore l'histoire de Râmâ, et le but du poète est de fournir et la leçon et le modèle de tous les genres de locution. Elégant et clair malgré les difficultés du plan qu'il s'était tracé, il a fait un travail louable. Mais je ne saurais également approuver l'intention d'un autre ouvrage, appelé *Râghava-Pândavîya*, et dont l'auteur se nomme lui-même Cavirâdjâ [1]. Ce poëme est un tour de force, merveilleuse et futile production d'un homme de talent; chaque mot, employé avec un soin vraiment artificieux, présente un sens tellement étudié qu'il peut, au gré du lecteur, s'appliquer à l'histoire de Râma, petit-fils

[1] Ce mot signifie *roi des poètes* ou *poète-roi*

de Raghou, ou à celle des fils de Pandou, protégés par Crichna. L'apparition de pareils ouvrages me semble, en littérature, un phénomène déplorable : elle annonce un temps de faiblesse et de décadence, où l'esprit, désormais inhabile à créer, n'a plus de force et d'imagination, mais seulement de la mémoire et de la patience. Au rapport de Cavirâdjâ, ce funeste exemple lui avait été donné par Soubandhou et Vâna-Bhatta, le premier dans un roman allégorique où il célèbre les amours de Candarpakétou et de la princesse Vâsavadattâ, le second dans un ouvrage du genre descriptif, non achevé et intitulé *Câdambarî*. Ces livres, ainsi que le *Dasacoumâra* de Dandî, renferment une série d'allusions à double sens. L'allégorie est une figure spirituelle, mais elle devient froide quand elle est prolongée. Tel est le défaut de ces compositions ; défaut qui n'approche pas de celui du *Râghava-Pândavîya*, où deux histoires différentes se trouvent racontées dans les mêmes termes.

Ces derniers ouvrages portent le nom de poëmes, quoiqu'ils soient écrits en prose : mais cette prose est élégante, fleurie et relevée quelquefois par le nombre poétique. Un genre particulier de compositions, appelées *tcham-*

pou, offre un mélange habilement varié de vers et de prose. On en cite un grand nombre, et l'on semble distinguer particulièrement le *Nala-Tchampou* de Trivicrama-Bhatta, où cet auteur développe à sa manière les malheurs du roi Nala et de son épouse Damayantî. C'est là, comme nous l'avons vu, un sujet déjà traité sous d'autres formes.

Mais c'est surtout dans les drames que les Indiens ont usé de cette faculté d'introduire dans une même composition les deux genres d'écrire.

Chez tous les peuples civilisés, les écrivains ne se sont pas contentés de raconter les faits : ils ont aimé aussi à les remettre sous les yeux de spectateurs attentifs ; à leur rendre, par le mensonge de la représentation dramatique, cette existence réelle qu'ils ne pouvaient plus avoir. La comédie a de tout temps charmé les Indiens. Leurs pièces de théâtre s'appellent *nâtacas*. Des trois unités d'Aristote, ils ne connaissent que l'unité de sujet. Ils ont la division par actes, mais le nombre n'en est pas limité. Une pièce intitulée *Hâsyârnava* (océan de plaisanterie) a trois actes; le drame de Sacountalâ en a sept, le *Mâlatî-Mâdhava* en a dix.

Parmi les auteurs qui se sont exercés dans ce genre, deux surtout sont nommés avec distinction : ce sont Bhavabhoûti et Câlidâsa. On vante du premier une pièce qui est tout entière d'invention, et qu'on appelle *Mâlatî-Mâdhava*[1]. L'intrigue est fondée sur les traverses qu'éprouvent les amours de Mâlatî et de Mâdhava. Les deux pères, ministres de deux rois puissans, sont convenus d'unir leurs enfans pour cimenter leur vieille amitié. L'un des princes veut donner la jeune Mâlatî à son vieux favori : le ministre craint de déplaire à son maître, et cependant frémit à l'idée de sacrifier sa fille. Après de longues aventures, où l'on voit figurer des magiciens et des sorcières, on finit, à l'aide d'un déguisement comique, par dégoûter le favori de l'épouse que la protection royale lui destinait, et la pièce se termine par le mariage des deux jeunes amans.

On cite trois drames de Câlidâsa : il dépeint dans le premier les amours de Mâlavikâ et d'Agnimitra ; dans le second, ceux de Vicramaséna, fils d'Indra et de la belle Ourvasî ; dans le troisième, les malheurs de Sacountalâ, qui forment aussi le sujet d'un épisode du *Mahâbhârata*. Cette dernière pièce, et une autre de Crichna-

[1] *Voyez* l'analyse de cette pièce, t. x, p. 453, des *Rech. asiat.*

Misra, intitulée *Prabodha-Tchandrodaya*[1] (le lever de lune de l'intelligence), drame métaphysique où figurent les vices et les vertus, voilà tout ce qui jusqu'à présent a été traduit du théâtre indien. Une difficulté particulière semble avoir arrêté les savans. Par une singularité remarquable les diverses classes de personnages ont un langage différent. Tandis que les Brahmanes, les princes et leurs officiers parlent sanscrit, les femmes et les gens des classes inférieures s'expriment dans un dialecte appelé *Prâcrit,* qui même varie suivant la nature du personnage[2], plus doux dans la bouche des dames, plus énergique chez les hommes d'une profession rude et agreste. Dans la tragédie grecque, le dialecte change dans les chœurs et dans les morceaux lyriques; mais ici c'est une observation de la nature, ou peut-être aussi des règles sociales, extrêmement curieuse : car pourquoi les femmes, accoutumées à la société des hommes, n'auraient-elles pas parlé le même langage qu'eux? pourquoi cette distinction, qui

[1] Traduites, la première par Jones, et la seconde par le docteur Taylor. On annonce, comme une chose certaine, que M. Wilson va donner la traduction ou l'analyse de douze pièces, parmi lesquelles on en trouvera plusieurs de Câlidâsa.

[2] Observation de M. de Chézy.

ne se comprend bien que pour les classes inférieures? Le droit de parler sanscrit aurait-il été un privilége? En tout cas, cette introduction de différens dialectes dans les drames indiens a, jusqu'à présent, restreint l'étude que l'on pouvait en faire. Mais la belle édition de Sacountalâ que l'on va devoir à l'érudition modeste, autant qu'à la patience peu commune de M. de Chézy, donnera les moyens de résoudre bien des difficultés, en même temps que la nouvelle traduction qu'il compte y ajouter nous fournira l'occasion d'admirer encore plus ces grâces légères, ces nuances délicates, cette aménité de détails, cet intérêt touchant que Câlidâsa a su répandre sur cette composition, que l'on doit regarder comme son chef-d'œuvre. Quelle douceur en effet! quelle suavité dans la description des jeux de Sacountalâ et de ses compagnes, dans la peinture de sa première entrevue avec Douchmanta! Par quel charme secret s'attache-t-on au destin de cette amante, qui, bientôt oubliée par son époux, gémit dans l'abandon! Quelle scène noble et déchirante que celle où elle est méconnue et repoussée par Douchmanta, ministre involontaire de la malédiction d'un solitaire outragé! Avec quelle anxiété on attend le dénoûment où l'anneau de

mariage, miraculeusement retrouvé, doit dessiller les yeux de Douchmanta et le rendre à l'épouse qui l'adore! Il faut certainement une connaissance profonde du cœur humain, il faut un grand art pour nous intéresser ainsi pendant sept actes à des malheurs imaginaires; et ce grand art, on ne peut disconvenir que Càlidàsa ne l'ait possédé. C'était certes un écrivain peu ordinaire que ce Càlidàsa, qui, chargé des palmes de l'épopée, et cueillant en se jouant le myrte de la poésie érotique ou les fleurs de l'idylle, aspirait encore à parer son front de la couronne dramatique.

Dans ce drame, on peut trouver des modèles de tous les genres de style. Mais les tableaux naïfs de l'amour, l'expression naturelle de ces inquiétudes, de ces angoisses du cœur qu'il n'est donné qu'à un petit nombre d'auteurs de savoir décrire, il faut surtout les aller chercher dans une composition lyrique de Djaya-Déva; elle est intitulée *Gîta-Govinda* (le chant du dieu pasteur), et a été traduite par Jones [1]. C'est une suite de peintures charmantes où l'on retrouve tout ce qu'il peut y avoir de plus riant dans l'imagination, de plus délicat dans l'esprit, de plus tendre dans le cœur humain. Le héros du

[1] Voyez *Rech. asiat.*, t. III, p. 183.

poëme est Crichna, dieu aussi aimable qu'il est aimé. Les Athéniens, dit-on, après la mort de Sophocle, lui réservèrent une place distinguée au théâtre, et avant les représentations, ils invitaient son ombre à venir présider à leurs jeux. Ailleurs, des fêtes annuelles se célébraient en l'honneur d'Homère. Les Indiens ne sont pas moins reconnaissans envers leurs grands poètes. A Calinga (Cenduli), patrie de Djaya-Déva, une nuit de fête est tous les ans consacrée à sa mémoire, et le plus bel hommage que l'on croie pouvoir lui rendre, c'est de chanter ses hymnes, et de réciter son poëme avec une pompe tout-à-fait théâtrale.

Une autre pièce du même genre, mais moins importante, est le *Ghata-Carparam*, qui a été traduit par M. de Chézy; l'auteur inconnu de cet ouvrage, dont on ne peut que blâmer la brièveté, y exprime avec une grâce de style et une fraîcheur de sentimens admirables les regrets d'une épouse éloignée de son époux. [1]

[1] Je ne dois pas manquer de faire remarquer qu'on doit être d'autant plus surpris de trouver chez les Indiens ce genre de poésie, que leur législation semblait s'y refuser. Quelle espèce d'amour peut-il exister dans un pays où l'épouse est regardée comme une esclave? Ici, comme ailleurs, la nature a triomphé des lois humaines.

On cite encore une petite pièce de cinquante stances (*Tchora-Pantchâsicâ*) où un poète, condamné à mort pour avoir été aimé d'une princesse, se rappelle son bonheur passé, et, au moment du supplice, triomphe encore par le souvenir [1]. On trouve aussi des modèles en ce genre de poésie dans les mélanges de Djagannâtha, intitulés *Bhâmanî-Vilâsa*, et dans ceux de Govarddhana, nommés *Sapta-Satî*. Dans un recueil de cent stances, que l'on a attribué à la jeunesse du grand docteur Sàncarâtchâryya, un autre poète, sous le nom d'Amarou, a aussi retracé quelques unes de ces pensées qui forment le domaine de la poésie érotique. Mais sous ce rapport, il faut rendre justice au goût des Indiens; dans ce genre de littérature ils ont su régler leur imagination : leurs tableaux peu-

[1] Cette aventure est attribuée à Soundara, fils du roi de Cantchîpoure. Épris des charmes de Vidyâ, fille de Vîra-Singha, roi de Burdwan, il s'introduisit dans le palais par un souterrain. Une nuit, il y fut surpris et condamné, comme voleur, à être pendu. En allant au supplice, il composa la pièce de vers dont il est ici question. On dit qu'au moment de l'exécution, les cordes qui l'attachaient se rompirent, et que les bourreaux tombèrent sans connaissance. Il fut reconduit en prison. La nuit suivante, une déesse apparut en songe à Vîra-Singha, et lui apprit que, par sa naissance, Soundara était digne d'être son gendre. Le mariage fut bientôt après célébré avec la plus grande pompe.

vent être voluptueux, mais sans cesser d'être honnêtes. Leurs vers ne sont point souillés de ces peintures que le sage Virgile reproduit dans son *Alexis*, payant ainsi son honteux tribut aux mœurs de la Grèce. Ce sentiment coupable, préconisé par Horace et par les philosophes grecs eux-mêmes, est inconnu dans les livres indiens : dans leur législation il porte un nom qui le flétrit, comme étranger à la nation (*Sankarî-Caranam*). L'amour, dans les ouvrages sanscrits, est toujours mystique, ou du moins vertueux. La modestie peut quelquefois rougir de leurs expressions, la nature n'en est jamais outragée.

Je viens d'indiquer à peu près tous les ouvrages marquans que l'Inde peut présenter à notre curiosité : je n'ai même parlé que des livres écrits dans la langue sanscrite. Mais les différens dialectes dont elle est mère ont aussi leur littérature particulière. Si sur de simples titres on voulait juger de ces richesses, on pourrait consulter l'ouvrage de Ward (*A view of the history, literature and mythology of the Indoos*). On peut croire aussi avec quelque fondement que les préventions nous ont dérobé encore plus d'un trésor littéraire. Des sectes ennemies règnent dans ces contrées : elles doi-

vent avoir leurs livres entièrement différens entre eux, comme leurs opinions. Ces divisions peuvent tourner au profit de la science, et de la vérité, qui brille par la contradiction. Le temps encore nous fera mieux connaître et apprécier ces recueils populaires d'histoires, d'anecdotes et de fables morales, que j'aurais tort d'oublier : tels que le *Vrihat-Cathâ*, de Somadéva, auteur d'un poëme sur la mort de Nanda et l'avénement au trône de Tchandragoupta, et le *Vétâla-Pantchavimsati*, de Sivadâsa ; tels encore que le *Pantcha-Tantra* [1], source féconde ou modèle de tous ces répertoires d'apologues qui ont circulé dans l'Orient sous les noms d'Ésope, de Lokman, de Pilpaï, et entre autres de l'ouvrage appelé *Hitopadésa*. C'est un livre de morale divisé en quatre chapitres : le texte est une prose entrecoupée de vers empruntés aux meilleurs poètes. Cette imitation du *Pantcha-Tantra* est attribuée à Vichnou-Sarmâ, auteur présumé de l'écrit original ; et ceux qui connaissent l'esprit humain trouveront peut-être que ce n'est pas pour cet ouvrage un médiocre titre de recommandation que d'avoir été au sixième siècle de notre ère

[1] M. Wilson vient de donner l'analyse de cet ouvrage, dont M. l'abbé Dubois avait donné une traduction, qui n'a pas été faite sur le texte sanscrit, mais sur une version en dialecte télinga.

introduit en Perse, en même temps que le jeu des échecs, par Nushirvan, qui ne dédaigna pas de le faire traduire. Il a été deux fois reproduit en anglais par Jones et M. Wilkins : c'est un honneur qu'il mérite sans doute par le ton de simplicité qui domine dans les récits et qui semble en faire un ouvrage original.

Je me reprocherais, en finissant cet aperçu, de ne pas ajouter un mot à la gloire des philologues indiens. La philologie est une science qui, dans cette contrée, a été poussée fort loin. On cite avec honneur les travaux de Vararoutchi, de Bopadéva, d'Amara-Singha surtout, qui a mérité d'avoir pour éditeur un savant tel que M. Colebrooke.

Cette exposition, que je viens de faire des richesses littéraires des Indiens, doit nécessairement amener une question. Cette littérature, quel que soit d'ailleurs son mérite, est-elle sœur, est-elle mère de celles dont nos langues modernes ne sont que les élèves? Ces ouvrages qu'elle nous présente, n'étaient-ils que des imitations de modèles étrangers, ou bien par leur antiquité ont-ils bien pu servir de modèles? Enfin à quelle époque est-il permis de les assigner? Ce sont là des questions qu'il est difficile de résoudre. D'après le caractère que j'ai tracé

de l'Indien, on a dû prévoir qu'il tenait peu de compte du temps. Il n'a point de chronologie, ou il n'en a qu'une entièrement fabuleuse. Le peuple indien vit depuis si long-temps qu'il confond tous les souvenirs. Il ressemble à ces bons vieillards qui ont prolongé leur carrière au-delà du terme ordinaire de la vie humaine : ils ont vu tant de choses que toutes les images se retracent à la fois dans leur mémoire incertaine, qui sans raison éloigne ou rapproche les époques. Pour eux, tous les souvenirs de la vie sont pour ainsi dire contemporains.

Nous manquons d'élémens certains pour établir avec fondement un ordre chronologique dans l'histoire littéraire des Indiens. Cependant l'étude de leurs livres semble indiquer trois et même quatre âges d'écrivains. Le premier âge, que Jones recule de quinze cents ans et plus avant Jésus-Christ, est celui où furent composés les trois premiers Védas; car le dernier par son style appartient évidemment à une époque moins ancienne. Le dialecte de ces Védas en quelques parties est une espèce de sanscrit suranné : on n'y trouve pas ce genre de rhythme attribué à Vâlmîki, que l'on nomme *Sloka*, et qui est la base ordinaire des ouvrages de l'âge suivant. Ils forment donc une ère spéciale dans cette lit-

térature : il serait même possible qu'ils fussent étrangers. Mais en tout cas, si l'on en croyait Jones, Moyse et l'auteur des Védas auraient été contemporains.

Pythagore, près de six cents ans avant Jésus-Christ, fut, dit-on, attiré dans l'Inde par la réputation de ses sages. Cette réputation, répandue au loin dans l'Occident, ne pouvait être fondée que sur une bonne renommée de plusieurs siècles, et nous sommes naturellement conduits à reporter le second âge de la littérature indienne à une époque bien antérieure, époque pendant laquelle plusieurs princes sont cités comme protecteurs des lettres, tels que Djanaka, Kékaya, Lomapâda, Sonaka, Youddhisthira et ses frères Sahadéva et Nacoula. Parmi les productions de ce deuxième âge, je rangerai d'abord le poëme de Vâlmîki, inventeur du *Sloka*, puis les lois de Manou, et les ouvrages des anciens philosophes; enfin presque tous les *Pourânas* et le grand poëme de Vyâsa. Le style de ces livres offre en général un caractère d'uniformité qui semble indiquer qu'ils sont de la même école : c'est partout la même simplicité, les mêmes longueurs, et, il faut le dire, souvent la même négligence de diction. Ce sentiment est appuyé par la tradition qui

rapporte que, pour suppléer à la perte des livres sacrés, Vyâsa (et ce mot veut dire *compilateur*) rassembla tout ce qu'il put retrouver des ouvrages anciens, et fit un choix des vieilles histoires dont il forma les *Pourânas*. Le *Bhâgavata*, qui, par son style recherché et ses phrases quelquefois spirituelles, porte en certaines parties l'empreinte d'un autre siècle, nous le représente partageant entre ses disciples le soin de recomposer la littérature nationale. A la place de ce personnage, qui peut être imaginaire, supposez une réunion de brahmanes instruits, animée par la protection d'un prince puissant, tel que Djanamédjaya, et vous pourrez alors concevoir l'immensité d'un travail auquel se refusent les forces d'un seul homme. Djanamédjaya, fils de Parikchit, est le personnage à qui l'on raconte le *Mahâbhârata*, et l'on a été surpris de retrouver son nom dans les Védas. C'est la reconnaissance qui l'y aura inséré à cette époque. Roi puissant et ami des lettres, il aura mérité cet hommage des muses indiennes, autant par la protection accordée aux savans que par la grandeur de son rang. On comprend qu'après les luttes sanglantes qui avaient déchiré l'Inde sous ses prédécesseurs, après ces commotions violentes dont le *Mahâ-*

bhârata nous a transmis la mémoire, un prince ait senti le besoin de ranimer le flambeau des arts éteint pendant les guerres civiles et étrangères. De même que dans la ville d'Ayodhya (Oude) les princes de la dynastie solaire avaient vu leur gloire exaltée par Vâlmîki, chantre de Râma, ainsi la noble cité d'Hastinapoura (Déhli) vit plus tard Vyâsa célébrer, dans la personne d'Ardjouna, les brillans destins de la dynastie lunaire. Si cette supposition est vraie, le nom de Djanamédjaya nous indiquerait un des termes de cette époque littéraire qui aurait existé mille ans à peu près avant Jésus-Christ. [1]

Quelques années avant le siècle d'Auguste, régnait dans l'Inde Vicramâditya, sous lequel on peut placer le troisième âge des lettres indiennes. Ainsi par un hasard étonnant, presque à la même époque, aux deux extrémités du monde, l'esprit humain jetait le plus brillant éclat. C'était le siècle de Djaya-Déva et d'Horace, de Câlidâsa et de Virgile. Comme Auguste, qui s'entoura des beaux génies de son

[1] Le savant Hamilton attribue la compilation des Védas et des Pourânas à un Vyâsa, précepteur de Sâncarâtchâryya, qu'il place dans le onzième siècle, et il fonde son opinion sur la mention que font ces livres de certains faits postérieurs à notre ère. Je crois qu'il est possible d'expliquer ce fait par l'habitude des interpolations, commune à tous les copistes orientaux.

temps, Vicramâditya avait appelé à sa cour les hommes les plus distingués par leur esprit ou leur savoir; et l'antique ville d'Avantî, Oudjdjayanî (Ougein) vit alors cette précieuse réunion des *neuf perles*, heureuse confraternité de talens, qui rappelle la *pléiade* littéraire d'Alexandrie. Les ouvrages de cette époque se recommandent par l'élégance et le bon goût. Ils sont plus travaillés que les anciens, le style en est plus soigné, la diction plus variée. Vers le même temps le roi Mâgha rassemblait autour de lui des poètes, qu'il encourageait par l'appât de la gloire et des richesses : et, payant pour chaque vers une somme convenue, il dépensait cinquante-deux mille huit cents roupies pour le poëme de la *Mort de Sisoupâla,* que la postérité a nommé, non sans raison, le poëme de Mâgha.

Mais plus nous avancerons, plus nous remarquerons la décadence ordinaire des lettres, où l'abondance remplace la force, où l'abus de l'esprit conduit à la recherche et même à l'afféterie. Tel est le caractère de quelques ouvrages de la littérature sanscrite, que je crois devoir assigner à un quatrième âge. La rime, déjà employée dans l'âge précédent, mais avec sagesse, devint un ornement nécessaire et prodigué; on ne fut plus satisfait des simples beau-

tés d'un rhythme harmonieux et cadencé, on voulut encore charmer l'oreille par le retour des mêmes sons ingénieusement redoublés. Ainsi l'on mit l'esprit dans les mots plutôt que dans les choses. On fit plus de cas du matériel de la phrase que de la pensée. Les grâces natives de l'antique versification ne suffirent plus au goût des Indiens : ils eurent recours quelquefois aux beautés étrangères de l'Arabie et de la Perse. Pour expliquer l'espèce de faveur dont la prose semble alors avoir joui un moment, il faut croire que le bon sens de la nation ramenait les lettres égarées vers la simplicité de la nature dont la poésie tendait à s'éloigner. Cette révolution avait lieu au dixième siècle de notre ère, c'était sous le règne d'un autre roi d'Oudjdjayanî (Ougein), de Bhodja. Sa cour eut aussi, dit-on, ses neuf perles; elle eut même son Câlidâsa, si l'on en croit M. Wilson : mais ces perles ne brillèrent point d'un éclat aussi pur; mais ce Câlidâsa n'eut point le goût de son devancier, et c'est à lui peut-être qu'il faut abandonner la gloire d'avoir fait le *Nalodaya*. C'est dans ce temps que vécurent Soubandhou et Vâna-Bhatta. Bhavabhoûti est regardé comme contemporain de Câlidâsa, qui l'estimait. Est-ce de l'ancien? est-ce du second? En tout cas, par

son esprit, il était digne de vivre avec le premier.

Dans les siècles qui ont suivi, les Indiens, attaqués par les armes des étrangers, n'ont fait que changer de maîtres : toute littérature nationale a dû être à peu près anéantie, et si aujourd'hui le sultan de l'antique Ayodhya fait à ses frais imprimer un volumineux dictionnaire, ce dictionnaire est persan, et les doctrines mahométanes. Ainsi s'éteint, pour le commerce habituel de la vie, cette langue antique, qui n'existe plus maintenant que dans le sanctuaire. Mais ses chefs-d'œuvre, étudiés encore par un petit nombre de brahmanes instruits, ne sont pas faits sans doute pour mériter les dédains de l'Europe savante.

Je suppose un instant qu'un de ces laborieux érudits qui consument leur vie à tirer de la poussière des palimpsestes, pour les rendre à notre admiration, les trésors inconnus de l'antiquité grecque et latine, vienne un jour s'écrier : Vous avez long-temps regretté ces épopées de Varius si vantées autrefois, ces élégies de Gallus si maladroitement supposées, ces poésies dramatiques de l'illustre Pollion, ces traités philosophiques, ou de Panétius ou d'Épicure, que vous ne connaissez que par la renommée;

eh bien! nous les avons retrouvés, nous les présentons à votre docte curiosité. Quelles acclamations, quels transports de joie par toute la république littéraire! Qu'il serait vanté, l'auteur de cette heureuse découverte! avec quel empressement on courrait à ces trésors qu'il nous aurait révélés! Et pourquoi donc ces auteurs indiens, si long-temps inconnus et annoncés tout à coup au monde savant, ne seraient-ils pas accueillis du même enthousiasme? Pourquoi désormais ne seraient-ils pas admis avec honneur dans cette nombreuse galerie de noms illustres qui font la gloire de l'esprit humain? Que ce Parnasse, où nous trouvons réuni ce que les arts ont produit de plus distingué, cesse d'être exclusivement européen, et que nos muses d'Occident daignent à côté d'elles accorder une place à la Minerve du Gange, à l'indienne Saraswatî! [1]

[1] C'est la déesse des lettres et des arts.

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE SANSCRITE.

HISTOIRE DE CÂLA-YAVANA.

(TIRÉE DU HARIVANSA.)

La mort de Câla-Yavana appartient à une époque que l'on regarde comme historique : c'est un épisode de la guerre de Djarâsandha contre Crichna. Le mot *Yavana*, qui rappelle l'antique nom de *Javan* et celui d'*Ionien*, a fait soupçonner à quelques personnes que ce prince était Alexandre, ou quelque autre conquérant grec. Ce raisonnement tendrait à faire placer, à une époque plus moderne de mille ans, et Crichna et les poètes qui l'ont célébré. Le fait est que par ce mot *Yavana* les Indiens désignent un peuple occidental, et ils ont appelé de ce nom les différens envahisseurs de leur pays, et les Mahométans et les Anglais eux-mêmes. Par un excès contraire, Wilford retrouvait l'antique Deucalion dans Déva Câla-Yavana. Il est peut-être plus naturel de ne voir dans les Yavanas que les Assyriens ou les Perses, qui, à différentes époques, parurent dans l'Inde, et précisément, à peu près vers le temps présumé de Crichna, la dynastie babylonienne

nous présente un Chalaüs, successeur d'Ara-Bélus [1]. J'ai cru devoir mettre ce fragment sous les yeux du lecteur, pour lui montrer jusqu'à quel point peut égarer l'esprit de système. Il jugera s'il est possible de voir dans Câla-Yavana, ou le macédonien Alexandre, ou Darius le roi des Perses; car, dans l'opinion de quelques savans, le personnage de Crichna ne serait autre que le conquérant grec, vainqueur de l'Asie, défiguré par les fictions indiennes. Au reste, ce Câla-Yavana paraît avoir régné dans la contrée que les anciens nommaient Arachosie, aujourd'hui le Candahar. Fils simplement adoptif du prince son prédécesseur, il avait hérité de ses états, et jouissait d'une certaine renommée. Il était seigneur suzerain d'un grand nombre de nations, que nous verrons marcher sous ses ordres. Il n'est donc pas étonnant que, dans leur détresse, les rois, qui habitaient au-delà de l'Indus, soient venus implorer son secours contre leur ennemi commun. Si le fond de ce récit est historique, n'oublions pas que c'est un poète qui parle.

[1] Voyez l'*Art de vérifier les dates.*

HISTOIRE

DE CÂLA-YAVANA.

Les rois unis ensemble contre Crichna [1], avaient vu plus d'une fois tous leurs efforts échouer contre la valeur du chef des Yâdavas. Non content de leur enlever la victoire sur le champ de bataille, il était encore venu à la cour de Bhîchmaka, roi de Vidarbhâ [2], disputer et

[1] Crichna est un des dieux les plus célèbres de la mythologie indienne. Son nom signifie *noir*, et les peintres, qui, comme les poëtes, ont le pouvoir de mentir, donnent à sa figure une teinte bleuâtre. Ses exploits forment le sujet du *Mahâbhârata*. Crichna fut un soldat heureux de ces temps anciens, qui, par sa valeur et ses exploits, se fit craindre des rois et admirer des peuples. Il fut fondateur de villes et législateur, et ses partisans l'ont déifié. Un de ses ancêtres s'était nommé Yadou : de là le nom d'Yâdava, donné et à lui et à ses compagnons. On a cru trouver de la ressemblance entre ce mot et le mot *Judæi;* quelques autres noms offraient aussi des allusions du même genre. On en a conclu que l'histoire de Crichna, dans quelques uns de ses récits merveilleux, n'était qu'une mauvaise imitation de nos histoires sacrées.

[2] Vidarbhâ, contrée et ville au sud-ouest du Bengale, aujourd'hui Barra-Nagpour ou Bérar. Ce mot désigne une contrée privée de l'espèce de gazon appelée *Darbha*. On prétend qu'un saint, blessé par une tige de ce gazon, l'avait maudit, et qu'il avait disparu de cette contrée.

ravir le cœur de Roukminî [1] aux jeunes amans rassemblés pour fixer le choix de cette belle princesse. Bhîchmaka, vieux et pacifique, aurait volontiers accepté pour gendre le héros que la gloire lui recommandait; mais son fils Roukmî, jeune et impétueux, s'opposait aux vœux de son père et de sa sœur, et voulait avoir pour beau-frère un de ces princes qui luttaient avec lui contre l'ascendant de Crichna.

Celui-ci venait de quitter Coundina [2], capitale du royaume de Vidarbhâ, où, par la splendeur de sa gloire et la magnificence de son cortége divin, il avait humilié tous ses rivaux. Il partait; et déjà frémissant de honte et de courroux, ses ennemis méditaient la vengeance. Les princes des régions du centre, du nord, de l'orient et de l'occident ont pris congé de Bhîchmaka pour retourner dans leurs contrées. Mais ceux du midi, Djarâsandha [3], Sounîtha,

[1] Roukminî signifie *dorée*. Ce mot nous rappelle l'épithète donnée par les Latins à Vénus, *aurea Venus*. Le nom de Bhîchmaka forme un contraste avec celui de Roukminî : il signifie *terrible*.

[2] Les poètes confondent Vidarbhâ et Coundina; mais le cent quatorzième chapitre du *Harivansa* indique que Vidarbhâ, situé dans la partie méridionale du Vindhya, était le nom d'un pays et celui de l'ancienne capitale de Vidarbha, aïeul de Bhîchmaka, et que celui-ci résidait à Coundina.

[3] Djarâsandha, roi de Magadha ou Béhar méridional, est fa-

le vaillant Dantavaktra [1], Sâlwa, roi de Sôbha, le noble Mahâcoûrma, le *Râdjarchi* [2] Vênoudâri, souverain de Câsmîra [3] et d'autres encore, infatigables adversaires de Crichna, se sont rassemblés en conseil auprès de Bhîchmaka. « Princes, leur disait ce monarque, vous avez l'âme trop grande pour ne pas supporter avec

meux par la résistance qu'il opposa à Crichna. On montre encore les ruines de son palais, et une antique statue qu'on dit être la sienne : elle représente un homme nu et armé d'une massue. On chante en son honneur des chansons martiales, et on lui fait des offrandes de fleurs. Le nom de Djarâsandha signifie *union opérée par Djarâ*, et à ce sujet on raconte la fable suivante. Son père avait deux femmes, auxquelles un saint pénitent donna une mangue qu'elles se partagèrent : elles conçurent, et firent chacune une moitié d'enfant. Djarâ, un de ces esprits malfaisans appelés *Râkchasa*, exhuma ces deux parties, les réunit et en forma Djarâsandha.

[1] Le nom de Dantavaktra désigne sans doute un défaut naturel de ce prince. Il est formé de deux mots qui signifient *dent* et *bouche :* il paraît qu'il était remarquable par ses dents. Sounîtha veut dire *vertueux*. Sâlwa est le nom qu'on donne au peuple d'une province centrale de l'Inde, dont sans doute dépendait le royaume de Sôbha. Mahâcoûrma signifie *grande tortue :* les Indiens supposent que le monde est supporté par une tortue. Vênoudâri veut dire *briseur de roseaux*.

[2] Un râdjarchi est un prince élevé à la dignité de richi, personnage sanctifié.

[3] Il ne faut pas, je crois, confondre ce pays avec la province septentrionale du même nom, aujourd'hui encore connue sous le nom de Cachmir. Plus loin Vênoudâri est appelé roi d'Asmaka.

courage le triomphe d'un rival. Je vois avec peine, avec inquiétude même, la résistance opiniâtre de mon fils. Quand je pense à nos malheurs passés, je ne puis que trembler pour l'avenir. Nous devons nous soumettre à la nécessité : nous n'avons rien à opposer à la fortune de Crichna. »

Ainsi raisonnait le roi de Vidarbhâ. Sâlwa prit la parole.

« Roi, vous venez d'adresser à votre noble fils un reproche qu'il n'a point mérité. Il s'est souvenu qu'un guerrier (*Kchatriya*) devait savoir vaincre ou supporter les revers avec fermeté; poursuivre son triomphe ou se relever de sa défaite. Toujours combattre, même sans espoir de succès, voilà notre devoir. Et, si nous exceptons Crichna et Balarâma [1], dont je ne veux pas contester ici le courage, quel mortel peut se flatter de pouvoir combattre avec avantage votre généreux fils? Seul, dans la plaine couverte de chars innombrables, armé de son arc, il effraie et terrasse ses ennemis. Qui soutiendrait la force de son bras, quand il balance dans

[1] Balarâma est le frère de Crichna, et son compagnon d'armes. Dans les combats, il se sert d'une arme en forme de soc. Balarâma est l'Hercule indien : le mot Bala signifie fort, robuste (*validus*). On le nomme aussi Bala-Déva.

l'air l'arme terrible et divine que lui donna le petit-fils de Bhrigou, le puissant Râma [1] ? Mais s'il est vaillant, il sait aussi qu'il est des obstacles que la valeur elle-même ne peut surmonter. Instruit par la lecture de nos livres sacrés, il sait que ce Crichna, dont nous sommes obligés de reconnaître la nature divine, peut être attaqué par d'autres bras que les nôtres. Oui, opposons à notre vainqueur un ennemi protégé par sa propre destinée. Le mouni Gârgya, en se soumettant à une pénitence rigoureuse de douze années, a obtenu de Siva [2] un fils qui, par un don particulier de ce dieu, ne doit pas succomber sous les coups des guerriers de Mathourâ [3]. Ce mortel privilégié, c'est Câla [4]-Yavana. C'est à lui qu'est réservée la gloire de vaincre Crichna, compris, par sa naissance, dans l'arrêt qu'a

[1] Il y eut trois Râmas; le premier, Parasourâma; le second, Râmatchandra (c'est celui dont il est ici question); le troisième, Balarâma, dont nous venons de parler plus haut.

[2] Siva ou Mahâdéva (*grand dieu*) est une des divinités de la triade indienne; c'est le dieu terrible et destructeur.

[3] Mathourâ est la ville où naquit Crichna; aujourd'hui Matra ou Matura, sur le Gange, dans la province d'Agra. C'est un lieu de pélerinage pour les Indiens.

[4] Câla est le nom que l'on donne au temps qui détruit tout, ou au dieu de la mort. Sous ce rapport aucun nom ne convenait mieux à l'ennemi de Crichna.

porté le dieu Siva. Princes, tel est le conseil que j'ai cru devoir vous donner. Je l'abandonne à vos réflexions : si vous l'approuvez, qu'un ambassadeur aille de votre part auprès du roi des Yavanas [1], et qu'il sache à quel honneur il est appelé par vous. »

Par un murmure flatteur, les princes approuvent cet avis. Chef de tous ces rois, le grand Djarâsandha répond avec un air d'embarras qui montre que son orgueil est blessé.

« La crainte de l'ennemi commun avait réuni autour de moi des princes effrayés. Leurs armées se sont rassemblées sous mes ordres, et leurs trônes, quoique ébranlés, sont encore debout. Cependant ils veulent aujourd'hui recourir à un autre auxiliaire, et l'on voit chez eux cette légèreté, cette inconstance que l'on n'est accoutumé à trouver que dans une femme. Je sais que le destin se déclare pour Crichna; mais serait-ce une raison pour moi d'aller implorer les secours d'un étranger? Non, plutôt la mort. Si je dois périr de la main de Crichna, de Balarâma ou de quelque autre, je veux seul aller au-devant de mon sort. Combattre, et mourir s'il le faut, telle est la loi de Brahma, tel

[1] C'est le nom donné par les Indiens aux *mletchhas* ou barbares occidentaux.

est mon devoir, je n'en connais point d'autre.

« Mais si d'un côté je rougirais pour moi-même de compter sur un autre bras que le mien, je me fais aussi un scrupule de m'opposer à ce que vous croyez être le bien général. Je consens à envoyer au prince des Yavanas un ambassadeur qui lui portera votre prière royale. Mais il faut qu'il franchisse rapidement les distances. Crichna peut reparaître, et nous punir de nos délais. Roi de Sôbha, c'est vous-même que je charge de cette mission délicate. Allez, montez sur votre char étincelant comme celui du soleil. Rendez-vous promptement auprès du prince Yavana, et que de votre bouche il apprenne que l'assemblée des rois le convie à venir triompher de Crichna. Il est grand, il est généreux, et nous ne doutons point du succès de votre entremise. »

En même temps Djarâsandha, saluant Bhîchmaka, reprend avec son armée le chemin de son royaume. Sâlwa s'élance sur son char, et semble fendre l'air, porté sur l'aile des vents. Les autres princes se retirent également : ainsi se termina ce conseil, d'où devaient éclore tant de maux.

Or, ce Câla-Yavana, espoir et refuge de ces princes, était un roi plein de courage et de sa-

gesse. Il avait eu pour père le sage Gârgya, maître spirituel (*gourou*) des enfans d'Yadou, qui, par piété, avait voulu rester dans l'état de *brahmatchâri* [1], et ne s'était point marié. Syâla un jour, se moquant de lui, avait attribué à une autre cause cet excès de vertu, et le saint mouni [2], sensible à cette injure, avait souhaité un fils qui pût par sa valeur faire repentir ceux qui avaient tourné son père en dérision. Par les rigueurs d'une mortification inouïe, il avait cherché à s'attirer la faveur du dieu qui porte le trident [3] : douze ans il avait vécu dans la solitude, couchant sur la poussière ou sur un lit hérissé de pointes de fer. Touché de ses pénitences, Siva lui avait annoncé qu'il aurait un fils, puissant dans les combats, et non moins fort que tous les enfans d'Yadou. Le roi des Yavanas était sans successeur. Il entendit parler de cet oracle, attira dans ses états le pieux solitaire, et l'établit dans une campagne (*ghocha*) entourée de pâturages fertiles et habitée par de riantes bergères. Une d'entre elles (et c'était

[1] C'est le premier degré de la vie du brahmane : c'est le temps qu'il met à étudier. Il passe ensuite à l'état de *grihastha*, ou maître de maison.

[2] Ainsi s'appellent les personnages qui vivent dans les œuvres de piété et de sagesse.

[3] Ce dieu, c'est Siva.

une apsara [1] déguisée) fixa ses regards et devint mère de Câla-Yavana. L'enfant fut élevé dans le gynécée du roi, qui l'adopta et lui laissa ses états. Prince juste et vertueux, Câla-Yavana régissait son royaume avec autant de force que de modération; instruit, éclairé, religieux, c'était un héros brave à la guerre et prudent au conseil.

Il était tranquillement assis au milieu de ses courtisans et des pieux brahmanes. Tour à tour chacun racontait une histoire, dont les dieux le plus souvent étaient les héros. En ce moment un vent doux et parfumé rafraîchissait les airs. Tout à coup leurs yeux sont frappés d'un objet qui attire leur attention. Un char s'approchait, du côté du midi, tout brillant d'or et de pierres précieuses, surmonté d'une bannière éclatante, et orné de peaux de tigres. Les chevaux qui l'entraînaient paraissaient aussi rapides que la pensée. On examine, on reconnaît de loin le roi de Sôbha. « Qu'on prépare les présens d'honneur (*argha* [2]) et le bain de pieds », dit Câla-Yavana à l'un de ses officiers; celui-ci se lève en entendant l'ordre du roi, prend les présens et va se

[1] Les apsaras sont des musiciennes célestes de la cour d'Indra. Voilà comme la poésie sait embellir les détails grossiers de ces naissances vulgaires, si communes dans l'Orient, et produites par le caprice des sens.

[2] L'*Argha* ou *Arghya* est une offrande de riz, de fleurs, d'eau,

placer sur le passage du nouvel hôte qui arrive. Sâlwa a remarqué tous ces mouvemens, et dans son cœur il s'en réjouit. Il descend de son char, entre dans le palais, et en voyant les honneurs qu'on veut lui rendre : « Attendez, s'écrie-t-il, noble prince; je ne viens pas seulement auprès de vous comme votre ami, je suis l'envoyé des rois et du sage Djarâsandha. Voyez si, à ce titre, je dois être accueilli de vous. »

Câla-Yavana lui répond : « Ce titre, que vous a donné la juste confiance d'une assemblée royale, est sacré. En vous honorant, je prétends honorer et le roi de Magadha et les princes ses alliés. Daignez accepter ces offrandes, cette eau, ce trône : prenez place près de moi. »

A ces mots les deux rois se serrent la main, se parlent avec affection; et, entourés de toute la cour, ils vont s'asseoir sur le trône.

« La confiance, dit Câla-Yavana, que nous mettons en un roi protecteur, ressemble à la confiance des dieux en leur souverain, le juste et puissant Indra [1] : elle doit être entière; elle

de graines de sézame, d'orge et de bois de Sandal rouge, que l'on présente dans un vase en forme de bateau à la personne que l'on veut honorer. Ces objets sont utiles, ou pour la toilette, ou pour apaiser la première faim.

[1] Le paradis des Indiens (*swarga*) et l'empire sur les divinités

doit exclure toute espèce de crainte. En quoi donc le prince qui vous envoie peut-il tromper vos espérances? Dites-moi toute la vérité. Quel est l'objet de votre mission? Usez de ma puissance : quelle que soit votre demande, je n'ai rien à refuser à celui qui vous envoie. »

« Roi des Yavanas, répond Sâlwa, je vous dévoilerai toute la pensée du prince de Magadha. C'est lui qui vous parle par ma bouche; et, pour mieux vous intéresser en notre faveur, je crois d'abord devoir vous faire le pénible récit du dernier combat que nous avons eu à soutenir contre un ennemi qui semble né pour triompher de tous nos efforts. Crichna (c'est le nom de ce rival qui résiste à toute la puissance de Djarâsandha), Crichna était retranché sur le mont Gomanta. Enveloppé par les forces de tous nos princes réunis, il semblait que sa perte était certaine. Pour mieux l'assurer, Djarâsandha fait mettre le feu aux bois qui environnaient la montagne, et la flamme qui s'élève de

secondaires (*dévas*) sont confiés à un souverain, nommé Indra : il est amovible; il peut être déplacé par le prince qui aurait fait le sacrifice de cent chevaux, ou par le saint qui aurait accompli des austérités extraordinaires. Cette considération le rend jaloux du mérite des mortels dont il redoute la vertu et qu'il cherche à faire succomber. Ce prince des dieux change à chaque révolution de temps, nommée *manwantara*.

tout côté ressemble à celle qui doit un jour consumer le monde à la fin de cet âge (*youga*)[1]. Balarâma, frère de Crichna, du haut de la montagne, a mesuré le danger : il s'élance à travers le feu, et tombe au milieu des rangs de notre armée qu'on aurait pu prendre pour les flots d'une vaste mer agitée. Chevaux, éléphans, chars et guerriers, rien ne résiste à ses coups. Comme un serpent rapide, son *soc*[2] guerrier va et revient, traçant dans nos bataillons un sillon ensanglanté : ou bien sa massue tombe et porte la mort avec elle. Il renverse, il entasse l'éléphant sur l'éléphant, le fantassin sur le fantassin, le char sur son conducteur, le cheval sur son cavalier. Il est partout, et si dans la mêlée nos princes brillaient comme des soleils resplendissans, pour lui, il ressemblait au soleil d'été qui brûle et qui dévore. Non moins éclatant que Balarâma, à quelque distance on distinguait Crichna. Du haut de la montagne embrasée, qui tremble sous ses pieds, il est descendu avec impétuosité, pénétrant au loin dans nos rangs, et pareil à la pierre qui jaillit

[1] Les Indiens, comme les Grecs, comptaient quatre âges. Nous sommes dans le dernier, appelé *caliyouga*.

[2] Nous avons déjà dit que l'arme de Balarâma avait la forme d'un soc de charrue.

du sein d'un nuage, et poussée par la tempête, laboure profondément la terre qu'elle brûle en passant. Soldats et princes, tous succombent, moissonnés de loin par son *tchakra* [1], ou de près abattus par sa massue. Le sable est couvert des cadavres d'hommes, d'éléphans, de chevaux qu'il a terrassés. En un moment deux ennemis ont semé le désordre et la destruction dans une grande armée, tout d'un coup emportée par le vent de leur colère et consumée comme par les feux de leur *tchakra* ou de leur *soc* meurtrier.

« Djarâsandha voyant ses troupes dispersées et tremblantes, se présente lui-même au combat, entouré d'un grand nombre de chars guerriers. Balarâma est devant lui; comme un lion furieux, il l'attaque, et prétend achever une victoire remportée sur une armée entière. Ses coups sont comme la foudre, et portent la terreur jusqu'au fond de l'âme. A le voir on dirait Càrtikeya [2] combattant Crôntcha. Ses yeux ar-

[1] Le *tchakra* est une arme en forme de roue, dont les bords sont aigus et tranchans. Cette roue, lancée avec force, était sans doute ramenéee par le moyen d'une courroie qui la retenait. Sur les peintures, elle paraît comme fixée au bout d'un long manche.

[2] Càrtikeya est le dieu de la guerre. Crôntcha est un géant qu'il a vaincu. Càrtikeya a six faces et douze bras, et il est monté sur un paon.

dens semblaient dévorer son ennemi. Qui pouvait résister à ce guerrier, tenant sa massue élevée et menaçante, comme le dieu de la mort[1] tient son sceptre terrible? Je ne sais quels pleurs nous aurions eu à verser sur l'issue de ce combat, si une voix divine, partie du sein d'un nuage, si Brahma lui-même n'eût séparé les deux héros : « O toi qui lances le *soc* destructeur, s'écrie un être invisible, cette victime ne doit pas tomber sous tes coups; à un autre est réservé l'honneur de l'immoler. » A ces mots la fureur des deux guerriers s'apaise; Balarâma s'éloigne, et Djarâsandha reste interdit et frémissant.

« Instruits par leur malheur, les rois qui m'ont envoyé auprès de vous, grand prince, cèdent à l'empire de la destinée; et, puisque leur valeur est impuissante contre Crichna, ils ont recours à un autre moyen de défense. C'est vous qui pouvez leur offrir ce secours. Un oracle vous met à couvert de tous les coups portés par les guerriers de Mathourâ. Balarâma et Crichna, nés tous les deux dans cette contrée, sont condamnés par vos destins. Venez, prince, la victoire vous est réservée; et nous vous invitons

[1] Le dieu de la mort se nomme Yama, ou Kâla. Il est noir et d'un aspect terrible.

à remplir votre sort. C'est à vous qu'il appartient d'arrêter Crichna dans le cours de ses triomphes. C'est une gloire que vous ne sauriez refuser. Jaloux de votre honneur, tel est sans doute l'avis que vous donneront vos sages conseillers. Oui, Crichna doit être vaincu par vous; il va disparaître à votre aspect comme la rosée aux rayons du soleil.

« — Je me trouve trop fortuné, répondit Câla-Yavana, de pouvoir remplir votre attente. Je rends grâce au destin qui m'appelle à réprimer l'ambition de Crichna. Quoi! les trois mondes, les Souras [1] et les Asouras se réuniraient vainement pour le vaincre; et c'est moi que la fortune désigne pour un triomphe si glorieux! Oui, je m'associe à la cause que soutiennent des rois si magnanimes; je me rends à leur voix qui m'invite; et si l'on pouvait jamais se réjouir d'une défaite, je me féliciterais de celle qui va être pour moi la source d'une pareille victoire. Sans balancer, je m'engage dans une guerre honorable. Ce jour, la constellation [2], l'aspect des

[1] C'est un nom des *dévas* ou dieux, dont les ennemis sont appelés Asouras.

[2] Chez les Indiens, le mois, qui est lunaire, est sous l'empire de 27 constellations, plus ou moins heureuses. Les jours de la semaine, consacrés aux mêmes planètes que les nôtres, ne sont pas

astres, tout nous favorise. Je marche sur Mathourà; c'est marcher au triomphe. »

Il dit, et lui-même présente au roi de Sôbha de riches et précieux cadeaux. Il donne aux brahmanes et à son grand-pontife (*pourohita*) de fortes sommes d'argent, en les chargeant de faire des vœux pour le succès de ses armes. Lui-même, il s'empresse d'offrir un sacrifice au Feu, et se dispose à poursuivre son projet. Sâlwa, heureux d'avoir réussi dans sa négociation, embrasse le roi des Yavanas, et reprend la route de son royaume.

également favorables, et, parmi les mois, il y en a qui sont notés comme malheureux. Ainsi les mardis et les samedis étaient des jours néfastes. Dans un jour heureux, la onzième heure et midi et demi sont des heures funestes. A l'apparition de Saturne, les Indiens sont tremblans : si on les insulte alors, ils le supportent comme un résultat naturel du temps. Saturne, dans la neuvième constellation lunaire, présage de grands malheurs. Suivant le mois où l'on se marie, on est riche ou pauvre, malade ou bien portant, aimé ou trompé par sa femme, heureux ou malheureux en enfans. La superstition et la crédulité sont de tous les temps. Les Mahométans, qui ont succédé aux Indiens, n'en sont pas plus exempts. En 1554, le sultan Humaioun, revenant dans l'Indostan, voulut savoir quel serait le succès de son entreprise. Il envoie en avant trois cavaliers avec l'ordre d'arrêter chacun la première personne qu'ils rencontreraient (c'était, disait-on, l'ancien usage), et de lui demander son nom. L'un rencontra un voyageur dont le nom signifiait *prospérité;* l'autre, un homme dont le nom voulait dire *inclination ;* et le troisième, un villageois qui s'appelait *bonheur*. C'étaient là des présages favorables pour son expédition.

Cependant Crichna retournait à Mathourâ, et pensait à l'orage qui allait fondre sur cette ville. Depuis long-temps le divin Nârada [1] l'avait averti des destinées de Câla-Yavana, et Crichna, qui avait sans cesse les yeux ouverts sur cet ennemi, dont il était un jour menacé, suivait de loin ses mouvemens. Il ne tarda pas à connaître sa dernière résolution, et il sentit que Mathourâ aurait de la peine à résister à cette invasion, dans laquelle Câla-Yavana, s'avançant à la tête de son armée et des troupes des princes coalisés, se trouverait encore défendu par le sort. De quels désastres vont être accablés ces généreux enfans d'Yadou! Crichna saura les mettre à couvert des fureurs de ses ennemis. A l'extrémité occidentale de la chaîne du Rêvata [2] est une contrée appelée *Cousasthalî* [3], et habitée par les Râkchasas [4]; contrée agréable et baignée

[1] Nârada est un saint, fils de Brahma et ami de Crichna. Il est l'inventeur du luth indien, appelé *vinâ*.

[2] C'est le nom de la partie occidentale des monts Vindhyas, qui séparent la presqu'île occidentale de l'Inde de l'Indostan. Le Rêvata tire son nom de la rivière de Rêvâ, qui y prend sa source.

[3] C'est un nom qu'on a donné à plusieurs contrées. C'est ici la partie du Guzarate au fond du golfe de Cutch.

[4] Ce sont des êtres malfaisans et voleurs, qui habitent les cimetières, troublent les sacrifices, et dévorent même les hommes. Leur contrée est au sud-ouest.

par l'Océan; riche, fertile, couverte de plantes et d'arbres divers, peuplée d'animaux destinés à partager les travaux de l'homme ou à devenir sa nourriture. Crichna envoie Garouda [1] la visiter, et le charge d'y choisir un emplacement pour une ville nouvelle. Pour lui, il poursuit son chemin vers Mathourâ, où l'attendaient les honneurs du triomphe.

Sur des autels étaient placées les offrandes (*poudjâ*) que la reconnaissance des hommes présentait aux dieux. Le palais de Vasoudéva [2], père de Crichna, était orné d'un arc de triomphe, couvert d'étendards, de bannières et de guirlandes. La porte de la ville brillait d'un vernis formé avec la poudre jaune du *myrobalan*. A l'endroit où le héros devait s'arrêter, on avait placé des bayadères avec des drapeaux et des couronnes, des musiciens, des chanteurs, et des comédiens qui devaient exécuter des danses. Dans les rues, qui étaient pavoisées, on avait étendu des tapis et des étoffes précieuses, par-

[1] Garouda est un être moitié homme, moitié oiseau, qui sert de monture à Crichna. Il est fils de Casyapa et de Vinatâ.

[2] Vasoudéva, père de Crichna, était gendre du roi de Mathourâ. Sa femme se nommait Dévakî. Vasoudéva est formé de vasou, *riche*, et de déva, *dieu*, titre de respect que l'on donne aux princes et à des personnages renommés par leur sainteté. De même les empereurs romains prenaient le titre de *divus*.

fumés de l'essence de sandal. A droite et à gauche étaient des cassolettes où brûlaient du sandal et de l'aloës, du bdellium, résine odoriférante, et de la gomme du sardja[1]. Vieillards et hommes faits, femmes et enfans, tous à l'envi devaient célébrer les victoires de Crichna, et ses épouses, dans le gynécée, préparaient aussi les offrandes d'honneur (*arghya*). Cependant on entend de loin le son de la trompe guerrière du triomphateur. Aussitôt tous les habitans sortent au-devant du héros : à leur tête est le roi Ougraséna[2], qui descend de son char et s'avance à pied. On aperçoit Crichna élevé sur son char resplendissant de pierreries; les feux des diamans étincellent sur toutes les parties de ses vêtemens; lui-même il éblouit comme le soleil. Sur sa poitrine descend un chapelet de grains d'un bois précieux; autour de lui on distingue les insignes de la puissance royale, l'étendard (*dhwadja*), l'éventail (*vyadjana*), le chowri (*tchâmara*)[3], le parasol (*tchhattra, tchhatta*). Avec peine l'œil peut soutenir

[1] C'est l'arbre appelé *Shorea robusta*.

[2] Ougraséna signifie *chef d'une armée terrible*. Le mot *ougra*, terrible, rappelle le mot *ogre*. Ougraséna était le père de la mère de Crichna.

[3] C'est un émouchoir formé d'une queue de vache de Tartarie.

l'éclat qui environne Crichna. Ougraséna s'approche; il lui offre les présens d'usage (*argha*); il veut le complimenter. Et que seraient les paroles d'un homme pour louer un dieu? Mais Crichna l'en dispense. « Prince, lui dit-il, je connais vos sentimens; ce n'est point dans cette attitude que le roi de Mathourâ doit paraître devant moi. Montez sur ce char; entourez-vous de ces marques de la dignité souveraine, et, de plus, placez sur votre front ce brillant diadème. » En même temps il commande qu'on dépose dans le trésor du roi une part considérable du butin. A chaque habitant de Mathourâ, il donne 10 pièces d'or, appelées *dînâra*[1]. Les poètes et les panégyristes, nommés *soûtas* et *mâgadhas*, en reçoivent chacun 1,000: les vieillards et les femmes ne sont pas oubliés dans sa munificence; et ces hommes à face noire, qui servent auprès du prince, ont à partager entre

[1] Le *dínára* est une monnaie d'or d'une évaluation incertaine, parce que le poids en a varié. Ce mot vient de *dína*, qui signifie *pauvre*: c'est le présent que le riche doit au pauvre. Le *dinar* est une monnaie moderne de la Perse, et l'apparition du mot *dinára* semblerait protester contre l'antiquité du livre où il se trouve. Mais le mot persan a pu être emprunté d'un ancien mot indien, et même il ne serait pas impossible que l'expression latine *denarius* fût venue du sanscrit, malgré l'autre étymologie qu'on veut lui donner.

eux une somme de dix mille *dînâras*. On dirait que, pour annoncer le retour de Crichna dans sa patrie, une pluie d'or descend sur Mathourâ.

Ougraséna remonte sur son char, et précède le cortége, qui entre dans la ville au son des tambours, des cymbales et des trompes guerrières. Le frémissement des éléphans, le hennissement des chevaux, les cris de lion des guerriers et le bruit des chars, formaient un concert terrible qui ressemblait aux éclats de la tempête. Aux accens des poètes le peuple joint sa voix : tous le saluent de leurs acclamations. « Vive à jamais, s'écrie-t-on, ce héros vainqueur et modeste! il fut grand avant la victoire, il est encore plus grand dans le triomphe. » En voyant son air noble et majestueux, les femmes baissent la tête et chantent des hymnes en son honneur. « Oui, disent-elles, c'est un dieu; c'est Nârâyana [1] lui-même; du séjour de la gloire et du bonheur il est descendu à Mathourâ. Il a quitté, pour habiter la terre, cette mer de lait où il réside sans cesse, cette couche divine où il est étendu sur le grand serpent [2]. C'est lui qui

[1] Nârâyana, nom de Vichnou; c'est l'esprit jadis flottant sur les eaux et animant les hommes.

[2] On représente Vichnou, divinité conservatrice, un des dieux

vainquit le géant Balî [1], lui qui donna à Indra l'empire des trois mondes. Vive Crichna! il n'est point le roi de Mathourâ, mais il en est le héros et le sauveur! »

Les *Soûtas* et les *Mâgadhas*, dans leurs vers savans et harmonieux, exaltent aussi sa gloire. Ils passent en revue toutes ses qualités, célébrant tour à tour sa force, sa prudence, sa générosité. Ils vantent le bonheur de celle qui lui donna le jour, de la vertueuse Dévakî.

Ainsi au milieu des cris de joie et de triomphe, Crichna s'avançait dans Mathourâ, que, ce jour-là, on aurait pu prendre pour la divine Amarâvatî [2] transportée sur la terre. Le héros refuse de descendre au palais des rois, et se rend dans la maison de Vasoudéva. Il tombe

de la triade indienne, couché sur le serpent Ananta. Ce serpent a mille têtes, qui, recourbées au-dessus de Vichnou, lui servent de parasol. Peut-on reprocher aux Indiens de voir un dieu dans leur héros Crichna, quand les Romains civilisés retrouvaient Apollon dans Auguste?

[1] Balî était un roi dêtya ou ennemi des dieux, qui par ses vertus était sur le point d'obtenir l'empire du ciel. Les dieux, tremblant pour eux, se plaignirent. Vichnou naquit sous la forme d'un nain. Balî fut privé de son royaume terrestre, et envoyé comme roi dans les régions infernales, jusqu'au jour où il doit devenir Indra ou souverain du ciel.

[2] Amarâvatî est la ville céleste, capitale d'Indra. Ce mot signifie *immortelle*.

aux pieds de son père et de sa mère, et leur fait hommage de sa gloire.

La joie régnait dans Mathourâ, et l'inquiétude était au fond du cœur de Crichna. Cette ville où il entrait en triomphe devait être bientôt abandonnée par ses habitans, contraints d'aller chercher une autre patrie. Garouda s'est acquitté fidèlement de la commission qui lui avait été confiée : une ville nouvelle s'élève dans une île de l'Océan, non loin du rivage où s'abaisse la chaîne du mont Rêvata, et l'artiste des dieux, Viswakarmâ [1], déploie tous ses talens ponr y préparer une demeure digne des enfans d'Yadou.

Crichna assemble les chefs de la nation, et croit devoir leur parler avec franchise. « Nobles Yâdavas, leur dit-il, telle est la condition de la puissance qu'elle excite la jalousie. Le territoire de Mathourâ et de Vradja [2] est étendu et populeux. C'est une raison qui a soulevé contre nous la haine de nos voisins : nous les avons vaincus; cette haine est devenue irréconciliable, et l'or-

[1] Viswakarmâ est le Vulcain des Indiens, celui qui exécute tous les ouvrages merveilleux. Ce mot signifie *habile dans tous les ouvrages*.

[2] Vradja est une partie du royaume de Mathourâ : c'était là que Crichna avait été élevé.

gueil blessé a envenimé cette jalousie que leur causaient et la force de nos armées, et l'abondance de nos trésors, et le nombre de nos alliés. L'accroissement merveilleux de Mathourâ, la vue de cette jeunesse, espoir de notre patrie, peut sans doute nous donner quelque confiance. Mais la fureur de Djarâsandha a été nous chercher des ennemis que les destins ne nous permettent pas de vaincre. Ils marchent sur Mathourâ, animés par l'espérance et par le désir de se venger. En vain nous nous flatterions de les apaiser; ils demandent à combattre, et leurs troupes sont si nombreuses que même, toujours victorieux, nous aurions besoin de longues années pour les détruire. Cependant que de maux, que de dangers pour les nôtres! Dérobons à la fureur de l'ennemi ce que nous avons de plus cher. Une autre ville vous attend. Où vous serez, généreux enfans d'Yadou, là sera toujours la patrie. Je viens de vous parler sans déguisement, voyez ce qui convient aux circonstances.

« — Unique soutien de Mathourâ, s'écrie Ougraséna au nom de tous, nos destinées sont entre vos mains. Sans vous, nous n'avons point de bonheur à espérer : nous ne sommes plus que comme des femmes privées de la protec-

tion de leur époux. Vous êtes notre maître, notre père. Sous votre conduite, nous ne craignons pas ces rois réunis contre nous. Nous sommes prêts à vous suivre en tous lieux, sûrs de vous suivre partout à la victoire. »

C'en est fait, et le pays de Mathourâ, abandonné par ses habitans, va devenir une vaste solitude [1], théâtre des vaines fureurs d'un ennemi trompé. Crichna l'ordonne, et tous les enfans d'Yadou, exilés volontaires, s'éloignent des lieux qui les ont vus naître. Au bruit des fêtes et des triomphes succède le tumulte confus d'une émigration précipitée. Un murmure

[1] Ce récit peut paraître d'une exagération toute poétique. Cependant l'histoire d'Orient rend les prodiges quelquefois vraisemblables. Dehli, capitale ordinaire des souverains indiens, s'est vu plusieurs fois abandonné pour d'autres capitales. On raconte qu'en 1338 Mohammed III se détermina à prendre pour sa résidence la ville de Deogour dans le Dékan. Il donna ordre aussitôt aux habitans de quitter leurs foyers : femmes, enfans, vieillards, avec leur fortune et leurs troupeaux, sont obligés de se mettre en route. Pour donner quelque pompe à cette émigration, le prince fit déraciner des arbres, qui furent replantés tout le long de la route en lignes régulières. Le trésor du prince défraya ceux qui n'avaient pas de quoi faire la dépense du voyage. Deogour, qui prit le nom de Dowlatabad, ou ville fortunée, fut orné de riches maisons; les murailles réparées furent entourées d'un large fossé. Sur la colline où était la citadelle, on établit de grands réservoirs d'eau et de beaux jardins. L'ancienne capitale resta déserte. Cette émigration d'une cité tout entière est aussi extraordinaire que celle des habitans de Mathourâ.

sourd, une vague agitation règne et s'étend au loin : ainsi frémissent et se soulèvent les flots de la mer au souffle du vent qui commence à gronder. Les Yâdavas se mettent en marche. Des éléphans richement caparaçonnés, des chars dorés, des chevaux animés par le fouet du conducteur, transportaient leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, toute leur famille. Ce n'était pas une fuite, le son des tambours retentissait dans l'air, et cependant les yeux se retournaient souvent vers les lieux que l'on quittait. Le vieux Vasoudéva dirigeait cette première troupe, que suivaient les guerriers et les chefs commandés par Crichna, formant ainsi une espèce d'arrière-garde. Enfin ils arrivèrent dans une contrée fertile, plantée de *kétakas* [1], de *tâlis* (palmiers), de *pounnâgas*, couverte de troupeaux d'éléphans et parsemée de mille fleurs différentes. Ce spectacle charme les yeux des compagnons de Crichna : cette terre d'exil va devenir pour eux un séjour presque divin. Là, dans une île au pied du Rêvata, non loin des villes brillantes soumises à la domination du roi de Sindhou [2], une cité, nommée Dwâ-

[1] Le *Kétaka* est le *Pandanus odoratissimus*, et le *Pounnâga* le *Rottleria tinctoria*.

[2] C'est le pays où coule l'Indus ou Sind.

rakâ [1], et tracée d'après les plans de Crichna, reçoit les Yâdavas fugitifs et les console de tous leurs sacrifices.

D'un autre côté, Câla-Yavana avait rassemblé ses forces. A sa voix tous les rois mletchhas [2] étaient accourus. Les Sakas (Saces), les Touchâras [3], les Daradas, les Pâradas (Parthes), les Tanganas, les Khasas (Scythes), les Pahlavas (Persans), et cent autres nations, habitant les montagnes glacées, s'étaient réunis pour le pillage et le meurtre, semblables à une armée de ces sauterelles qui dévorent tout sur leur passage. Terribles et distingués par leurs armes et leurs habillemens, ils s'avançaient vers Mathourâ. Un nombre infini d'éléphans, de chameaux, d'ânes et de chevaux les accompagnait. La terre tremblait sous leurs pas, et le soleil lui-même était obscurci par la poussière. [4]

[1] Dwârakâ, ou Dwâravatî, est ainsi appelée à cause des portes en forme d'arcs triomphaux qui la décoraient.

[2] Ainsi se nomment les peuples qui ne sont pas indiens : ce mot est synonyme de *barbare*.

[3] Un manuscrit porte *Toukhâra :* c'est peut-être l'ancienne tribu des *Turcæ*, appelés autrement *Tourouchkas*.

[4] J'ai passé ici un petit détail, qui est sans doute une malice du poète contre les étymologistes de son temps. Il prétend qu'une rivière, nommée Aswasakrit, fut formée alors des immondices de tous ces animaux. L'armée de Xerxès mettait les fleuves à sec, celle de Câla-Yavana en produisait.

Les deux chefs ennemis, avant de se rencontrer, avaient déjà entretenu une correspondance muette, mais énergique. Dans une urne, Crichna avait renfermé un énorme serpent *noir*[1]. Cette urne, empreinte de son sceau, avait été confiée à un messager fidèle. L'envoyé se présente devant Câla-Yavana, ouvre l'urne et lui dit : voilà Crichna. Câla-Yavana, que ce message devait intimider, prend le vase, le remplit de grosses fourmis, le referme, y imprime son sceau et le fait reporter au chef des Yâdavas. L'urne est ouverte, et l'on trouve que le serpent a été entièrement dévoré par les fourmis, qui signifiaient la multitude des troupes ennemies, et annonçaient le destin qu'on réservait à Mathourâ.

Mais, si le sol de Mathourâ leur était abandonné, ses habitans n'avaient plus rien à craindre de leurs fureurs. Ce n'était pas assez pour Crichna; Câla-Yavana devait encore expier sa témérité. Dans cette ville où le roi des Mletchhas triomphait sur des ruines, le héros

[1] Il faut se rappeler que le mot *Crichna* signifie *noir*. Ce serpent est le *crichna-sarpa*, ou le cobra capello. Cette anecdote est un exemple nouveau de ce langage symbolique qu'employaient les anciens peuples. Ainsi les Scythes envoyèrent à Darius un oiseau, une souris, une grenouille, et cinq flèches. On sait l'explication donnée à ces emblèmes.

de Dwârakâ ose venir se présenter devant lui. A sa vue, Câla-Yavana s'élance, enflammé de colère. Crichna semble fuir, et attire avec adresse son ennemi qui s'attache à ses pas. L'insensé! il se flatte de pouvoir s'emparer d'un guerrier qui l'entraîne au contraire à sa perte, et qui l'amène doucement vers la caverne de Moutchoucounda. [1]

Ce Moutchoucounda était un ancien roi, fils de Mândhâtâ [2]. Il avait autrefois secouru les Dévas dans une de leurs guerres contre les Asouras. Pour prix de ses services, il avait demandé à dormir jusqu'au temps de Crichna. « Que la flamme de mes yeux irrités, avait-il dit, dévore quiconque osera m'éveiller. » Indra avait accédé à sa demande, et le prince, se retirant dans une caverne, s'y était tranquillement endormi. Cette histoire avait été racontée à Crichna par le sage Nârada : le héros savait quel devait être l'effet du réveil de Moutchoucounda; c'est près de lui qu'il venait d'amener

[1] Le nom de Moutchoucounda est celui d'un arbre (*pterospermum salici-folium*).

[2] Mândhâtâ avait été le neuvième roi de la race solaire. Pour expliquer le nom de ce prince, on suppose qu'un jour il suçait le doigt d'Indra, afin d'en exprimer l'ambroisie, et que le dieu s'écria : *mândhâtâ*, c'est-à-dire il me suce. Ce mot est devenu le nom du prince.

Câla-Yavana. Il va se placer lui-même à la tête du prince assoupi, ayant ainsi la prudence de laisser libre l'entrée de la caverne et de se mettre à l'abri de son regard. L'imprudent Yavana arrive; il voit le monarque endormi et comme inanimé : il le prend pour Crichna et le pousse rudement du pied. C'est la mort qu'il provoque; il est en ce moment comme la sauterelle qui s'approche du foyer. Moutchoucounda s'éveille : il se rappelle de quel châtiment il peut frapper l'importun qui vient d'interrompre son sommeil; il le regarde, et comme l'arbre desséché que vient de frapper la foudre, Câla-Yavana est consumé par la flamme qui jaillit de ses yeux. [1]

Crichna, délivré de son ennemi, adresse alors la parole à celui qui lui a donné la victoire. « O prince, lui dit-il, grâces vous soient rendues! Je viens de recevoir de vous un service éclatant; vous avez assez dormi : c'est moi que vous attendiez ». A ces mots, le râdjarchi comprit que les temps étaient accomplis. « Qui

[1] On explique ce conte en disant que Crichna eut l'art d'amener son ennemi dans des montagnes habitées par des tribus guerrières, qui depuis long-temps n'avaient point paru dans la plaine. Il avait fait une alliance avec elles, et ces peuples anéantirent l'armée de Câla-Yavana engagée dans les gorges de ces montagnes.

es-tu? dit-il à Crichna : que viens-tu faire en ces lieux? combien de temps a duré mon sommeil? parle, réponds à mes questions. »

Crichna lui dit : « Un prince de la race lunaire, Yayâti [1], fils de Nahoucha, a eu cinq enfans, dont l'aîné fut Yadou. Descendant d'Yadou, Vasoudéva est père de celui qui te parle en ce moment. Tu t'es endormi dans l'âge appelé *trétâ*, nous sommes maintenant dans celui qui porte le nom de *cali* [2]. Que puis-je aujourd'hui pour toi? Tu viens d'acquérir des droits à ma reconnaissance, en détruisant un de mes ennemis que ses destinées protégeaient contre moi. »

Ainsi parlait Crichna. Moutchoucounda sortit de sa caverne, conduit par le héros des Yâdavas. A mesure qu'il s'avançait sur la terre, son étonnement ne faisait qu'augmenter. Il comparait ce qu'il avait vu autrefois avec ce qu'il voyait maintenant. Il ne pouvait revenir de sa surprise; tout lui paraissait faible et dégénéré. Les hommes surtout étaient moins grands et

[1] C'est le cinquième roi de la race lunaire. Déva-Nahoucha est le personnage dans lequel on veut reconnaître Dio-Nysus, le Bacchus grec.

[2] Nous avons déjà vu que les Indiens comptaient quatre âges : Trétâ est le second, et Cali le dernier.

moins vigoureux. Il ne chercha point à réclamer son trône, qui n'était pas resté vacant. D'autres pensées que celles de l'ambition l'occupaient ; il se retira sur l'Himâlaya [1] pour s'y livrer aux pratiques de la pénitence, et par la mortification il parvint à se délivrer de ce corps mortel, et à s'élever jusqu'au ciel que ses œuvres lui avaient mérité.

Crichna, victorieux par la ruse, voulut ensuite achever son triomphe par la force. Il réunit une armée nombreuse, se présenta devant ses ennemis privés de leur chef, les mit en déroute, et s'empara d'un immense butin dont il enrichit la ville de Dwârakâ.

[1] C'est la chaîne de montagnes qui règne dans le nord de l'Inde, l'Imaüs des anciens. Ce mot veut dire *séjour de l'hiver*.

MARIAGE DE ROUKMINI.

(TIRÉ DU BHÂGAVATA.)

On s'expose à de grandes erreurs, quand on veut appliquer, aux jugemens que l'on porte sur les peuples de l'Asie, les règles de notre morale civile et de notre politique. Quelques censeurs, accoutumés à condamner le Jupiter des Grecs, ont prétendu flétrir de même le Crichna des Indiens, et ils n'ont voulu voir en lui qu'un dieu *libertin;* plaignant l'aveuglement des peuples qui pouvaient reconnaître quelque chose de divin dans un être souillé de vices et d'impuretés. Il serait difficile de justifier toutes les fautes de Crichna, mais on pourrait les atténuer en établissant bien son caractère. Ce dieu est un *Kchatriya,* c'est-à-dire qu'il appartient à la caste militaire, et la loi n'exige pas de lui la régularité de mœurs qu'on peut imposer aux brahmanes. Il est prince, et doit jouir de tous les priviléges de ces rois de l'Orient, qui, malgré le nombre des femmes renfermées dans leur harem, n'encourent pas les reproches qu'on fait à Crichna. Mais

les traditions lui donnent seize mille épouses : on reconnaît bien ici l'exagération poétique, et c'est dans ce cas surtout que celui qui dit trop ne prouve rien. Crichna est un sultan indien, que ses partisans ont déifié, sans penser qu'on pût lui faire un crime de choses qui dans l'Orient ne sont point criminelles, qui annoncent le luxe et non le libertinage.

Les censeurs insistent : Crichna n'est pas seulement un dieu impur et voluptueux, c'est un ravisseur sacrilége. Et voilà quelle divinité, quel maître de morale et de philosophie les auteurs indiens proposent à notre admiration ! Roukminî, qui devint son épouse, fut par lui enlevée à son père dans une cérémonie sacrée. — Le reproche est juste : il paraît même que la chose était assez commune dans ces anciens temps, pour que les lois aient cru devoir consacrer cette espèce d'union. C'était une liberté que l'on ménageait aux *Kchatriyas* de ces siècles antiques, et le code de Manou, parmi les huit modes de mariage qu'il établit, reconnait le mode *râkchasique*, qui consiste à en-

lever à des rivaux, le fer à la main, au milieu des cris, des pleurs et du sang, la femme dont on veut faire son épouse (Man., l. III). Je l'avoue en rougissant, la conduite de Crichna était légale. Les poètes ont essayé de la justifier encore par une autre raison.

Crichna est un *avatâre* ou incarnation du dieu Vichnou, dont l'épouse est *Lakchmî*. Quand un dieu prend une forme humaine, d'après leur croyance, il doit retrouver sur la terre son épouse immortelle, qui partage aussi ses destins. Or, quand Vichnou prit la forme de Crichna, Lakchmî descendit aussi sous celle de Roukminî, fille du roi Bhîchmaka, et rien ne pouvait empêcher les deux célestes époux de reprendre dans leur vie mortelle ce lien indissoluble qui les unissait dans leur existence divine. C'étaient deux âmes qui s'entendaient, qui sentaient que, faites l'une pour l'autre, elles devaient se retrouver dans ce monde terrestre. Cette considération servira à expliquer l'espèce d'inconséquence que va nous offrir, dans le morceau suivant, la conduite de Roukminî,

quoiqu'elle se trouve peut-être déjà excusée par l'usage de ces temps héroïques, où une jeune princesse était appelée à choisir elle-même son époux. Ainsi, la cérémonie du *swayamvara*, c'est-à-dire l'élection libre d'un mari, précédait toujours le mariage.

Sans vouloir être apologiste exclusif des mœurs indiennes, je désire cependant qu'on ne fasse le procès de ces anciens temps qu'avec réserve et en connaissance de cause. J'ai défendu Crichna, parce que je crois qu'on ne s'intéresse à un héros qu'autant qu'on peut l'estimer; et, comme dans ces essais de traduction, il est souvent question de lui, j'ai voulu réhabiliter un peu sa mémoire attaquée, et lui rendre son caractère national.

L'ouvrage qui a fourni l'extrait que l'on va lire, est le *Bhâgavata,* dont on a prétendu nous donner une traduction, qui n'est réellement qu'une analyse sommaire de ce poëme. C'est le dernier des *Pourânas;* on le croit moderne et postérieur à notre ère. Cette assertion est rendue assez probable par certaines parties, dont le style est entièrement diffé-

rent de celui des autres *Pourânas :* on y trouve plus de recherche et d'affectation. Cependant le fond de l'ouvrage pourrait bien être fort ancien, et avoir été successivement enrichi et augmenté de quelques fragmens nouveaux; ainsi, par exemple, on y aura ajouté les prédictions qui se rapportent à des époques modernes. Ces interpolations sont faciles et fréquentes dans les livres orientaux; et c'est une règle fautive, en fait de critique, que celle de juger de l'âge d'un ouvrage par ces morceaux rapportés peut-être après coup.

Le *Bhâgavata* n'est pas seulement destiné, comme on l'a dit, à faire l'éloge et à décrire les aventures de Crichna. Il commence, comme les autres *Pourânas,* avec la création du monde : il donne quelques notions sur les différentes dynasties indiennes, antérieures à ce héros; et il arrive à celles des temps postérieurs, qu'il annonce sous la forme de prophétie. [1]

[1] Quelques autres *Pourânas* ont aussi de pareilles prédictions; il y en a dans le *Harivansa*.

Dans la traduction abrégée de ce poëme, l'histoire que nous allons donner est racontée en quelques lignes : dans l'original le récit a trois cents vers. C'est une preuve de l'infidélité de cette traduction défectueuse sous plusieurs rapports. Après avoir achevé de traduire le *Harivansa*, mon intention est de donner une nouvelle version du *Bhâgavata*, si mes occupations peuvent me le permettre. Je me résigne au rôle de traducteur, parce que de pareils ouvrages doivent être connus dans leur ensemble pour mériter de fournir des bases aux conjectures de nos savans. Je regarde comme une tentative imprudente de vouloir faire des systèmes, quand on manque des élémens de la science. Des fragmens ne suffisent pas; il faut un corps de doctrine.

MARIAGE

DE ROUKMINÎ.

PREMIÈRE LECTURE.

DANS le pays de Vidarbha régnait un prince appelé Bhîchmaka : il avait cinq fils, nommés Roukmî, Roukmaratha, Roukmabâhou, Roukmakésa et Roukmamâli, et une fille d'une grande beauté, dont le nom était Roukminî [1]. Les voyageurs qui venaient à Coundina, capitale de la contrée de Vidarbha, vantaient la beauté, le courage, les vertus et les richesses de Crichna; et Roukminî, en écoutant ces récits, souhaita de l'avoir pour époux. De son côté Crichna connaissait la sagesse et l'esprit de Roukminî : il savait qu'elle était aussi belle que vertueuse, et qu'à une âme noble et généreuse elle joignait un esprit éclairé : il l'avait deman-

[1] Les noms de ces princes sont un peu durs, et expriment cependant une chose bien agréable à l'homme. Roukmî, comme Roukminî, signifie *doré*. Les autres mots veulent dire le prince *au char, au bras, à la chevelure, à la couronne d'or*. Pour réconcilier le lecteur difficile avec le nom de Roukminî, je lui dirai que c'est le même que Roxane et Roxelane.

dée en mariage. Cette union, approuvée des parens, trouvait un obstacle dans la haine que Roukmî portait à Crichna : c'était au roi de Tchédi [1], à Sisoupâla [2], qu'il avait résolu de la donner pour épouse. Effrayée de ce projet, la jeune vierge aux yeux noirs réfléchit aux moyens d'échapper à ce cruel avenir, et envoya promptement auprès de Crichna un fidèle brahmane. Celui-ci, arrivé à Dwârakâ se présente aux huissiers, qui l'introduisent. Le héros était assis sur un siége brillant d'or. Il aperçoit le brahmane, il se lève, lui fait prendre sa place, et lui rend les honneurs que les habitans du ciel lui prodiguent à lui-même. Il lui offre les premiers présens de l'hospitalité (*arghya*), et quand il le voit remis de ses fatigues, il s'approche, de sa main il touche ses pieds [3], et avec respect il l'in-

[1] Aujourd'hui le Tchandail.

[2] Sisoupâla signifie *protecteur, soutien des enfans*. Ce prince était fils de Damaghocha, dont le nom peut se traduire par ces mots, *éclat de la mortification*. Le mot *dama* rappelle le verbe grec et le verbe latin d'où vient notre verbe *dompter*.

[3] Toucher les pieds d'une personne, en détacher de la poussière, et y faire toucher son front, c'est une marque de respect envers celui que l'on honore. Au reste, les Indiens ont cinq espèces de salut. 1°. Ils se prosternent de manière à faire toucher à terre huit parties de leur corps, les genoux, les mains, les tempes, le nez et le menton. 2°. Ils se prosternent et font toucher à terre cinq parties du corps, le front, les

terroge : « Vénérable brahmane, accoutumé à imposer à vos désirs le frein de la mortification, auriez-vous cependant formé quelque vœu qu'il me serait donné de satisfaire ? Sans manquer à vos devoirs, vous pouvez souhaiter, et voir tous vos souhaits accomplis. Indra lui-même, le roi des dieux, s'il vient à former un désir qui ne soit pas rempli, cesse de jouir du plaisir de régner sur les trois mondes [1] : tandis que le pauvre qui a désiré peu, mais qui l'a obtenu, dort paisiblement. Mon bonheur est d'obliger les brahmanes modestes, pieux, bons et désintéressés. Parlez : tous les rois voisins sont mes amis, et je puis quelque chose sur leur esprit. Quel motif vous amène dans cette contrée ? Confiez-moi votre secret, je promets de vous servir. » Ainsi parlait Crichna, et le plus tendre intérêt était peint sur son visage. Le brahmane prend une lettre et la lui remet. Roukminî écrivait en ces termes à celui qu'elle avait choisi pour son époux :

tempes et les mains. 3°. Ils se prosternent et ne font toucher à terre que le front. 4°. Ils élèvent les mains rapprochées et ouvertes à la hauteur du front, qu'ils touchent plusieurs fois des deux pouces. 5°. Ils portent la main droite à leur front, en inclinant la tête; c'est le salut ordinaire.

[1] Ces trois mondes, dont il est souvent question dans les livres indiens, sont le ciel, la terre et les enfers. Quelques personnes les expliquent par la terre, l'air et le ciel (*earth*, *sky and heaven*).

« O toi, qui es l'ornement du monde, et qui gagnes les cœurs par le simple récit qu'on fait de tes vertus, j'ai entendu parler de tes hautes qualités, de cette beauté qui enchante tous les yeux, et mon âme, comme par un penchant naturel, s'est trouvée entraînée vers toi. Je ne rougis pas de faire cet aveu. Et quelle femme, fût-elle du sang le plus illustre, pourrait avoir honte d'un pareil choix! Quel autre époux, comparable à toi pour la naissance, le caractère, la beauté, la science, l'âge et la fortune! Tu es Nârâyana sur la terre, tu es l'âme du monde. Oui, tu es mon époux, je t'ai choisi; ô seigneur, sois le protecteur de ton épouse. O toi, dont l'œil ressemble à la fleur du lotus, ne souffre pas que le prince de Tchédi prenne ce qui t'appartient. Que le léopard craigne de toucher à la part du lion! Actions pieuses, sacrifices, aumônes, pélerinages, mortifications [1], je n'ai rien négligé : j'ai honoré les dieux, les brahmanes et les maîtres de la science sacrée.

[1] Le texte porte les mots de *poûrtta*, *niyama*, *vrata*. *Poûrtta* est une œuvre pieuse, comme de creuser un puits, de former un étang, de construire un escalier vers un torrent sacré, de planter un bosquet, de bâtir un temple. Le mot *niyama* signifie un acte de pénitence, comme jeûne, veilles, pélerinage, etc. *Vrata* est aussi un acte de mortification, comme le jeûne, la continence, la patience à souffrir le chaud et le froid.

Être divin, si j'ai pu acquérir quelque mérite, viens recevoir ma main, et ne m'abandonne pas au fils de Damaghocha [1] ou à d'autres que toi. C'est demain qu'ils veulent accomplir ce funeste mariage. Arrive à Vidarbhâ avec tes chefs les plus vaillans. Caché d'abord à tous les yeux, apparais subitement pour dissiper les soldats des rois de Tchédi et de Magadha : que je sois soustraite au destin qu'ils me préparent, et environnée de toute la gloire de l'époux qui aura eu la force de m'enlever à mes persécuteurs. Mais ne viens pas, le fer à la main et levé sur mes parens, me chercher jusque dans le gynécée : cette violence n'est pas nécessaire. Il est d'usage que la jeune fiancée se rende en cérémonie, hors de la ville, au temple de la déesse Pârwatî [2]. C'est là que j'ose t'attendre, ô toi

[1] C'est Sisoupâla.

[2] Pârwatî est un des noms de la femme du dieu Siva. C'est la nature personnifiée, et elle rappelle tantôt Cybèle, tantôt Junon, ou Pallas. Ce nom de Pârwatî signifie *montagnarde*, parce qu'on la suppose fille du mont Himâlaya. C'est aussi le sens d'un autre de ses surnoms, qui est Giridjâ. Elle a beaucoup de noms, et elle a paru sur la terre sous une infinité de formes. Comme épouse de Siva, elle s'appelle Sivâ. Son époux porte le nom de Roudra, comme séchant les larmes des mortels; elle aussi se nomme Roudrânî. On l'appelle Dourgâ, parce qu'elle vainquit le géant Dourga. Sous cette forme terrible elle a dix bras; et elle est encore connue sous les noms de Tchandî, c'est-à-dire *furieuse*,

vers qui l'on voit accourir, avides d'éclairer leur âme, les mortels aussi grands que l'époux d'Oumâ [1], désirant, pour se purifier, l'eau où se sont baignés tes pieds divins [2]. Ne repousse point ma prière; plutôt périr, et toujours rejetée du sein de Brahma, renaître pour mourir cent fois encore. » [3]

« Voilà, dit le brahmane, le secret que j'avais à vous dire. Voyez ce que vous devez faire, et agissez avec promptitude. »

DEUXIÈME LECTURE.

Après la lecture de cette lettre, le héros descendant d'Yadou, prit la main du brahmane et lui répondit en souriant :

« La même pensée m'agitait depuis quelque temps et troublait mon sommeil. Je sais que

et de Câlî, *noire*. Considérée sous un autre rapport, on l'appelle Ambicâ, *mère du monde;* Bhavânî, *créatrice*; Bhagavatî, *divine;* Satî, *bonne.* On la représente assise sur un lion, en vêtement jaune; de là son nom de Gôrî. Enfin un autre de ses noms est Oumâ, qui peut être traduit par *brillante* ou *glorieuse*.

[1] C'est Siva.

[2] L'eau dans laquelle un brahmane a mis son pied, devient sacrée : on la boit pour se purifier. On recueille aussi la poussière des pieds des brahmanes, qui est avalée avec respect.

[3] Un des dogmes indiens est la métempsycose. L'âme passe par plusieurs corps, jusqu'à ce qu'elle soit confondue avec le grand être, Brahma.

Roukmî s'oppose à mon union avec sa sœur. Il me hait : il faut donc, attaquant des rois injustes, les armes à la main, conquérir cette beauté qui n'a plus d'espoir qu'en moi. Eh ! puis-je m'y refuser ? n'est-elle pas la flamme qui allume en mon cœur le feu qui le dévore ? »[1]

Ainsi s'exprime l'ancien vainqueur de Madhou[2]. Roukminî lui a désigné le moment où il doit arriver. Il n'a point de temps à perdre. « Dârouka[3], dit-il à son écuyer, qu'on attelle promptement mon char. » Et celui-ci bientôt amène ce char traîné par quatre chevaux, Sênya[4], Sougrîva, Méghapouchpa et Balâhaka ; il se présente devant le héros dans l'attitude du respect, les bras croisés sur la poitrine. Crichna monte sur son char avec le brahmane, et, en une nuit, de la contrée d'Anartta[5], ses chevaux

[1] Autre version : « Qu'elle soit la flamme qui allume un cruel incendie ! »

[2] C'est un Dêtya, tué autrefois par Vichnou. De là Crichna, qui est le même que Vichnou, est appelé Mâdhava.

[3] Le nom de Dârouka exprime la vitesse avec laquelle il *fend* les rangs ennemis.

[4] Au lieu de Sênya, d'autres disent Sêvya. Sênya signifie *guerrier;* Sougrîva, *remarquable par son beau cou,* Méghapouchpa et Balâhaka marquent la légèreté de ces chevaux, que l'on compare aux nuages.

[5] Nom de la contrée où était située Dwârakâ, au nord de la

rapides l'ont amené au pays de Vidarbhâ.

Cependant le roi Bhîchmaka, subjugué par la tendresse qu'il avait pour son fils, se préparait à donner à Sisoupâla la main de Roukminî. Les rues de la ville et les carrefours avaient été nettoyés et arrosés. Les maisons étaient pavoisées de drapeaux et de riches bannières. A chaque porte était élevé un arc triomphal. On avait suspendu de tous côtés des guirlandes de fleurs et des tresses du gazon appelé *viradjâ*. Toute la population, hommes et femmes, était répandue dans les rues, et devant chaque maison on brûlait de ce parfum qu'on tire de l'aloës (*agourou*). Après avoir, selon l'usage, honoré les mânes des ancêtres (*pitri*), les dieux et les brahmanes, on forme des vœux pour le bonheur de la jeune épouse. Brillante de parure et de beauté, fraîche et parfumée d'essences, et couverte d'un voile nouveau qui descend des deux côtés sur ses épaules, Roukminî est aussi ornée de bandelettes sur lesquelles les brahmanes ont écrit des prières (*mantra*) tirées du *Sama-Véda*, du *Rik-Véda* et de l'*Yadjour-Véda* [1]. Le chef des prêtres (*pourohita*) instruit

côte de Malabar. On croit que c'est le Guzarate. Elle tirait son nom du prince Anartta. Ce mot signifie *ennemi de la danse*.

[1] Ce sont là les noms des trois Védas regardés comme les

dans l'*Atharva-Véda*, fait un sacrifice en l'honneur de la constellation qui préside à cette journée, et le roi, qui connaît toutes les règles prescrites par les livres sacrés, présente aux brahmanes des étoffes d'or et d'argent, des graines de sésame (*tila*) avec du sucre en poudre, et de plus de jeunes vaches déjà mères.

De son côté le souverain de Tchédi, Damaghocha, fit remplir, pour son fils, par des prêtres instruits toutes les cérémonies indiquées pour le matin d'un jour de mariage (*abhyoudaya*); et entouré d'une troupe nombreuse de fantassins et de cavaliers, d'éléphans guerriers et de chars ornés d'or et de guirlandes, le jeune prince se dirigea sur Coundina. Bhîchmaka vint à sa rencontre, le reçut avec honneur, et le conduisit au palais qu'il lui avait fait préparer. Dans cette même ville s'étaient réunis Sâlwa, Djarâsandha, Dantavaktra, Vidoûratha [1], les guerriers du pays de Poundra [2], et

plus anciens. Le quatrième ou l'*Atharva* est, dit-on, plus moderne.

[1] Il est probable que Vidoûratha est un mot abrégé pour Vidoûraratha, et signifie un guerrier qui pousse *au loin son char* dans la mêlée.

[2] C'est aujourd'hui une partie du Béhar. C'est un nom du royaume de Tchédi, appartenant à Sisoupâla. Les Indiens, qui

autres partisans de Sisoupâla, tous ennemis de Crichna et de Balarâma, et disposés à soutenir les prétentions du prince de Tchédi. « Oui, s'écriaient-ils, si les héros enfans d'Yadou osent se présenter pour enlever Roukminî, nous embrasserons la querelle de Sisoupâla, nous l'avons juré. » Et tous ces rois arrivaient avec des troupes et une suite considérable de chevaux et d'éléphans. Dans le même temps, apprenant ces préparatifs des rois ses ennemis, et voyant que Crichna était parti seul pour soustraire Roukminî au sort qui la menaçait, Balarâma prévit bien qu'une lutte sanglante allait s'établir : il rassemble promptement ses guerriers, et brûlant du désir de seconder son frère, il prend le chemin de Coundina, suivi des quatre corps qui composent une armée (*tchatouranga-sénia*), chars, éléphans, infanterie et cavalerie.

Cependant la fille de Bhîchmaka, la belle Roukminî, soupirait après l'arrivée de Crichna, et voyant approcher le moment fatal, elle songeait au brahmane confident de ses tristes pensées. « Hélas! se disait-elle, la nuit qui vient de s'écouler a détruit tout mon espoir. Malheu-

croyaient aux transmigrations, disaient qu'un ancien géant, ennemi des dieux et nommé Poundra, animait le corps de Sisoupâla.

reuse! il ne vient pas celui que mon cœur implorait. Quel sera mon sort? Il n'est pas même revenu ce brahmane messager de mes douleurs. Ah! sans doute, cet époux auquel j'aspirais, modèle de toutes les perfections, a vu en moi quelque chose d'indigne de lui; il rejette ma main; il refuse de tenter un seul effort en ma faveur. Je ne suis point aimée, je n'ai point de protecteur : Crichna m'a dédaignée; et la divine Pârwatî a détourné de moi ses regards bienveillans. »

Pensive et désespérée, Roukminî se taisait; mais, l'âme toute remplie de Crichna, fermant ses yeux gonflés de larmes, elle compte les instans qui s'écoulent pour amener l'heure fatale; et durant cette pénible attente, au milieu des angoisses de l'incertitude, sa poitrine, ses bras, ses paupières tremblent comme pour attester le sentiment qui l'agite. En ce moment, le brahmane, que Crichna a eu soin d'envoyer devant lui, entre dans le gynécée, et aperçoit la princesse triste et rêveuse. Elle ouvre les yeux, elle le voit marcher la tête haute et le pas assuré. Son bonheur n'est plus incertain, et cependant elle est troublée; elle tremble encore en interrogeant le brahmane. Il lui apprend que Crichna est arrivé et qu'il a promis de la délivrer. A cette

nouvelle la fille de Bhîchmaka est transportée de joie. Comment exprimer sa reconnaissance au brahmane ? Les paroles lui manquent ; seulement sa tête avec respect s'incline devant lui.

Le roi de Vidarbhâ est bientôt informé que Crichna, que Balarâma viennent d'arriver avec le désir de voir le mariage de sa fille. Il se présente devant eux, accompagné de musiciens de toute espèce ; et, suivant l'usage, pour honorer ses nobles hôtes, il leur offre des vases remplis de miel et de lait caillé, avec des vêtemens magnifiques et les autres dons que la politesse commande. Il leur assigne en même temps un logement magnifique ; il donne des ordres pour que leur suite soit reçue convenablement, sans oublier d'accorder aux autres princes tous les honneurs dus à leur valeur, à leur âge, à leur puissance, à leurs lumières.

Les habitans de Coundina entendent dire que Crichna est dans leurs murs ; ils accourent sur son passage, et contemplent avec avidité le visage de ce héros. « Oui, s'écrient-ils, il est digne d'être l'époux de Roukminî ; ce n'est point pour Bhîchmaka un gendre à dédaigner. Il est connu par son courage et sa prudence : la fortune favorise tous ses projets ; il est le maître

des trois mondes. Qu'il reçoive, qu'il prenne la main de Roukminî! »

Ainsi parlait le peuple, prévenu pour Crichna. Et cependant la jeune vierge, sortant du gynécée et environnée de soldats, s'avançait vers le temple de Pârwatî. Déjà l'on découvrait la colline où est la demeure sacrée de la déesse. Roukminî lève les yeux; elle a vu Crichna, elle a reconnu de loin sa démarche noble et gracieuse. Elle renferme sa joie au fond de son cœur, elle se tait, et continue de marcher au milieu de ce groupe de dames et d'amis pressés autour d'elle, de ce cortége de guerriers et de héros armés de traits menaçans. Les tambours, les trompes, les cymbales, tous les instrumens retentissent sur son passage. Les bayadères chargées de nombreuses offrandes, les femmes des brahmanes parées et ornées de guirlandes, les chanteurs, les musiciens, les poètes et les panégyristes (*soûta, mâgadha*) accompagnent la jeune fiancée : on célèbre ses louanges, on fait des vœux pour son bonheur. Elle arrive au temple : ses pieds, ses mains baignées dans une onde limpide, ont la fraîcheur du lotus; sa bouche s'humecte de quelques gouttes d'eau qu'elle rejette ensuite [1]; et, pure, recueillie,

[1] C'est la cérémonie de l'*âtchamana*.

elle s'approche de l'image de la déesse [1]. Les femmes des brahmanes, anciennes et respectables, suivant le rit sacré, chantent l'hymne en l'honneur de Pârwatî, qui n'est autre chose que Bhavânî, la nature elle-même, la mère de toute fécondité. Roukminî, prosternée, disait en son cœur : « O déesse, je t'adore ; épouse de Siva, je t'adore, toi et ton fils Ganésa [2]. Fais que Crichna soit mon époux, qu'il triomphe de ses rivaux. » En même temps elle lui offrait des parfums, des étoffes, des couronnes, des fleurs, mille autres présens et surtout des lampes et des flambeaux. Elle fit en outre, aux vertueuses épouses des brahmanes, les cadeaux qui pouvaient leur convenir, tels que ces fils qui ornent leurs cous, du sel, des gâteaux, du bétel, des fruits confits. En reconnaissance, ces femmes lui donnèrent les restes des mets offerts en sacrifice [3], en les accompagnant de souhaits pour

[1] Le poète ne dit pas quel était le symbole qui représentait la déesse. Mais le commentaire nous apprend que c'était l'image du principe passif, de l'agent secondaire du monde, suivant les principes des philosophes indiens, unie à celle du principe actif.

[2] Ganésa est le dieu de la science. Il a une tête d'éléphant ; le rat lui est consacré.

[3] On croyait que les restes des mets, offerts en sacrifice et mangés par les brahmanes, effaçaient les péchés.

sa félicité. Roukminî, les saluant avec respect, accepta leurs présens; et, libre de tout devoir pieux, elle sortit du temple, appuyant sur une de ses compagnes sa main ornée d'un anneau étincelant des feux de la pierre précieuse. Belle comme une déesse apparaissant sous la forme d'une mortelle, elle porte au loin dans tous les cœurs l'ivresse de l'amour : ainsi Vichnou, sous les traits de Mohinî, ravissait autrefois les Asouras [1]. Sa taille est gracieuse, sa tête est parée de ses beaux cheveux, dont les tresses ondoyantes voilent quelquefois l'éclat de ses yeux; une ceinture brillante de pierreries presse doucement son corps; son sein, mûr pour les plaisirs, se soulève légèrement, et ses deux boutons à peine éclos rappellent par leur couleur le vermillon du fruit du *bimba* [2]. Elle sourit avec

[1] Autrefois Vichnou, pour enlever aux Asouras l'eau d'immortalité, se changea en femme.

[2] Cette description, qui serait indécente dans nos poëmes épiques, n'est pas aussi inconvenante qu'elle le paraît. Ces détails sont loin d'être des mystères pour les yeux des Indiens, dont les femmes ne sont pas voilées comme dans nos climats. Un saint missionnaire, actuellement à Paris, raconte qu'au commencement de sa carrière apostolique, un pareil spectacle le troublait, et qu'il avait demandé à être changé de contrée. Le *bimba* est une petite cucurbitacée, dont le fruit est rouge (*momordica monadelpha*).

douceur; sa démarche est celle du cigne, et chacun de ses mouvemens fait résonner, pour le charme des oreilles, les grelots harmonieux qui ornent ses pieds et sa ceinture. A sa vue, les héros assemblés pour la fête de son hymen sont étonnés, ravis et blessés d'amour. Leur orgueil s'humilie devant elle; ils rougissent de leur faiblesse et ne peuvent en triompher : les armes leur échappent des mains; ils descendent de leurs éléphans, de leurs chars, de leurs chevaux, se prosternant, dans l'égarement de la passion, devant la beauté qui les éblouit. Elle, cependant, tendait vers un seul but; elle s'en approche lentement, bientôt elle contemple de près le divin Crichna. Écartant de ses doigts les boucles de cheveux qui voilaient en partie le feu de ses regards, elle les attache tour à tour et sur les princes qu'elle subjugue, et sur le héros qui est son vainqueur. Enfin Crichna la prend, la place sur son char et l'enlève à la vue même de ses ennemis, dont il brave le *tchakra* impuissant. Derrière lui est Garouda, déployant ses ailes brillantes. Il se retire lentement, escorté des guerriers de Balarâma, comme le chasseur qui vient de ravir aux léopards la proie qu'ils allaient dévorer. Mais bientôt, revenus de ce premier étonnement, Djarâsandha et ses compa-

gnons sentent renaître tout leur orgueil. Ils ne peuvent supporter cet affront qui les humilie. « Malheureux! s'écrient-ils, notre gloire est perdue! Des bergers [1] ont vaincu des guerriers, les biches timides ont triomphé des lions. »

TROISIÈME LECTURE.

Tous aussitôt, furieux et menaçans, montent sur leurs chars; ils prennent leurs armes; entourés de leurs soldats, ils poursuivent le ravisseur et tiennent leur arc tendu. Les chefs des Yâdavas les voient arriver : ils s'arrêtent, et leurs flèches sont aussi prêtes à partir. La lutte s'engage, et du haut des éléphans, des chevaux et des chars, les combattans lancent une grêle de traits : ainsi la pluie, du sein des nuages, tombe sur les montagnes. Roukminî, en voyant l'air obscurci de ces flèches qui sifflaient à travers les rangs de ses défenseurs, regardait modestement son époux, et dans ses yeux régnait la crainte. Crichna lui dit en souriant : « O ma bien-aimée, tu n'as rien à redouter. Nos ennemis ne sauraient résister aux héros qui te protégent. » Et en effet, Gada [2], Balarâma

[1] Crichna, dans sa jeunesse, avait été élevé parmi les bergers.

[2] Gada est un des frères de Crichna. Son nom peut signifier un héros *armé d'une massue*. Ce même mot veut dire *parleur*.

et leurs compagnons, irrités de cette attaque, renversaient éléphans, chars et chevaux. On voyait par milliers tomber à terre les guerriers qui les montaient; leurs têtes roulaient, tout ornées de boucles d'oreilles, de diadèmes, de riches turbans. La terre était jonchée de bras et d'épées, de massues, d'arcs, de mains, de jambes, de pieds, de têtes de chevaux, de mulets, d'ânes, de chameaux, d'éléphans. Les enfans d'Yadou, poursuivant leur victoire, mirent en fuite ou taillèrent en pièces les troupes des princes réunis contre eux; et ces rois, se voyant abandonnés de leurs soldats, furent obligés d'imiter l'exemple que leur donnait Djarâsandha, de quitter le champ de bataille. Seul, Sisoupâla, furieux de se voir enlever sa fiancée, persistait, malgré leurs avis, dans la résolution de vaincre ou de mourir. L'esprit égaré, le visage desséché par la chaleur, il cherchait le trépas. « Héros trop généreux, lui criait-on, renoncez à ce projet insensé. » Djarâsandha lui-même lui rappelait ces principes de haute philosophie que son désespoir lui faisait oublier. « Sur la terre, lui disait-il, les maux et les biens sont également passagers. Comme ces figures de bois que sur un théâtre mobile fait mouvoir un fil invisible,

l'homme est aussi poussé par la main d'un maître souverain qui le conduit à son gré dans les voies du bonheur ou de l'adversité. Dix-sept fois j'ai cédé devant Crichna : mais vingt fois victorieux, il peut dans une seule affaire expier ses victoires. Pourquoi m'affliger de ces défaites? pourquoi me livrer à l'abattement? Le temps marche, et amène le moment marqué par le destin où le monde change de face. Ainsi malgré notre courage et nos forces, nous avons été vaincus par ces Yâdavas que conduit Crichna et que favorise une fortune légère et trompeuse. Ils triomphent aujourd'hui, parce que leur tour est venu; le nôtre viendra aussi, quand il en sera temps, et la victoire se tournera de notre côté. »

Ainsi conseillé par ses amis, le roi de Tchédi les suivit et retourna dans sa capitale, comme tous les autres que le fer des Yâdavas n'avait pas atteints. Mais Roukmî, toujours ennemi de Crichna, et furieux de voir sa sœur unie à ce héros par le rit *râkchasique*, revint avec une armée puissante pour l'attaquer une seconde fois. En présence de tous les princes assemblés, couvert de ses armes et levant son arc terrible, il avait juré dans sa colère de ne revoir Coundina, qu'après avoir tué le ravisseur et délivré

Roukminî. Puis montant sur son char, il avait dit à l'écuyer qui le conduisait : « Où tu verras Crichna, c'est là qu'il faut pousser tes chevaux : c'est lui seul que je veux combattre. Aujourd'hui mes flèches aiguës puniront l'orgueil de cet insolent berger qui a porté ses violences jusque sur ma sœur. »

L'insensé, dans sa folle présomption, ne pensait pas que le ciel pouvait l'avoir condamné. Son char était lancé, seul et loin des autres : « Crichna, criait-il, arrête, cesse de fuir ! » Et de son arc, tendu avec vigueur, trois flèches sont parties pour aller frapper Crichna. « O le plus vil des Yâdavas, répétait-il, arrête ! Tel que le lâche corbeau qui enlève l'offrande du sacrifice, tu viens ravir ma sœur. Où emmènes-tu ta proie ? Perfide guerrier, je vais aujourd'hui confondre ton audace. Jouis d'un triomphe qui sera mortel pour toi ; ou bien, avant que, frappé de mes flèches, tu ne dormes de ton dernier sommeil, rends-moi celle que tu déshonores. »

Crichna sourit tranquillement à ce discours : il bande son arc, et bientôt six flèches ont frappé Roukmî, huit ont atteint ses chevaux, deux son écuyer, trois ont percé sa bannière. Roukmî arme encore son arc, et répond à Crichna en

lui envoyant cinq flèches. Celui-ci lui brise successivement entre les mains deux arcs, et sa massue, sa javeline (*pattisa*), son trident (*soûla*), son bouclier, son épée, un fer dont la pointe est aiguë (*sakti*), un autre dont le bout est recourbé (*tomara*). Toutes les armes qu'il prend sont de suite mises en pièces par Crichna. Alors Roukmî, outré de colère, descend de son char, un poignard à la main, et marche vers son ennemi : le malheureux! c'est comme le papillon qui vole vers le feu qui doit le dévorer. Il approche; Crichna lance une dernière flèche qui brise également le poignard de son adversaire, et il tire son glaive dont il va le percer. En ce moment Roukminî, qui voit la mort suspendue sur la tête de son frère, effrayée, hors d'elle-même, tombe aux pieds de son époux; elle lui dit d'un air tendre et suppliant : « Héros tout puissant, ô toi qui règnes sur tes passions comme sur le monde, souverain des *Dévas*, aurais-tu le courage de donner la mort à mon frère? Non, tu es trop grand, tu es trop généreux. » Et en même temps tremblante, éperdue, le visage pâle, la bouche muette, faible et prosternée, traînant dans la poussière le collier d'or dont son sein est orné, elle arrête les pas de Crichna, qui la regarde avec bonté et commande à son ressenti-

malheur de votre frère. Soyez plus généreuse, et daignez vous rappeler qu'un homme est toujours le premier auteur du bien ou du mal qui lui arrive. Le parent même, assez malheureux pour avoir immolé son parent qui méritait la mort, ne peut être coupable[1]. Pourquoi serait-il puni du crime de celui qu'il a été obligé de frapper? Le devoir du guerrier (*kchatriya*) est pénible, mais il lui a été imposé par le Créateur. Son frère même, ô rigueur de l'obéissance! il doit avoir le triste courage de l'immoler, s'il le faut. Malheureux mortels que nous sommes, nous nous consumons en vains désirs : nous nous perdons en courant après des trônes, des terres, des richesses, des honneurs, après une frivole réputation d'esprit et de grandeur. Apprenons à regarder le monde sous un autre aspect. Vous y trouverez vous-même, ô Roukminî, un sujet de consolation : le triomphe d'un ennemi vous afflige, celui d'un ami vous réjouit : erreur, illusion que tous ces sentimens!

gulier par ses raisonnemens métaphysiques. Je n'ai pas cru devoir l'omettre, quoiqu'il me paraisse déplacé dans la bouche d'un guerrier.

[1] Les principes développés en cet endroit se retrouvent dans le discours que Crichna adresse à Ardjouna, en le voyant gémir sur la nécessité de combattre ses parens. (Voyez *Bhagavat-Gita*, liv. 1.)

Les hommes ne songent pas que tout ce qui nous entoure n'est qu'un tableau magique (*mâyâ*) où se joue le grand esprit. Celui qui a réfléchi sur la nature de l'âme et du corps, est indifférent à ces distinctions d'ami et d'ennemi : il ne voit partout qu'un seul et même esprit animant tous les êtres. Ainsi que l'onde qui réfléchit les feux des astres et l'azur du ciel, nous sommes, à notre insu, comme les miroirs de cette âme universelle. Un corps doué de commencement et de fin, formé des élémens, orné de sens, d'organes et de facultés, mais dépourvu d'intelligence : voilà ce qui constitue l'être qui existe dans le grand esprit. Simple qu'est cet esprit, on ne peut pas dire qu'il s'unit à une substance divisible ou qu'il s'en sépare. Comme le soleil, dont la lumière n'est sensible que par le moyen de l'œil et de l'objet qu'elle éclaire, le grand esprit ne se manifeste que par l'intermédiaire des corps. Le corps naît, croît et périt, l'âme ne change point. Ainsi l'astre des nuits offre des phases différentes, mais n'est point altéré lui-même. Pour l'âme, la mort est la nouvelle lune. Nous jouissons de l'existence, plongés dans la même ignorance de nous-mêmes que l'homme endormi auquel un songe imposteur présente et la conscience apparente et la douceur momen-

tanée du plaisir. Ainsi ce sentiment de douleur naît de notre aveuglement, qui nous ferme les yeux sur la nature du grand esprit. Que la vérité vienne aujourd'hui dessiller les vôtres, belle et vertueuse Roukminî, et vous serez à l'épreuve du chagrin. »

Ainsi Balarâma cherchait à consoler la sœur de Roukmî. Elle écoutait ses avis, et sentait, avec la sagesse, la paix qui peu à peu entrait dans son âme. Roukmî, à qui ses ennemis venaient d'enlever sa gloire et de laisser la vie, seul et se représentant son ignominie, honteux de ses prétentions insensées, n'osa plus retourner à Coundina. Il se rappelait trop bien le serment qu'il avait fait; il s'était condamné lui-même, puisqu'il n'avait pu vaincre Crichna, ni ramener sa sœur. Poussé par le désespoir, il alla chercher un autre séjour; et devint le fondateur d'une grande ville, nommée Bhodjacata. [1]

Crichna, victorieux, voulut donner quelque solennité à son mariage avec la fille du roi Bhîchmaka. Il la conduisit à Dwârakâ, siége de sa gloire et de sa puissance. Les enfans d'Yadou s'empressèrent de célébrer le bonheur de leur héros, de leur défenseur. La joie régnait dans la ville et dans les maisons particulières. Une

[1] Aujourd'hui Bhojpur.

troupe d'hommes et de femmes, le front rayonnant d'allégresse, les cheveux ornés de pierres précieuses, vinrent en grand appareil présenter aux deux époux un vêtement riche et magnifique. De tout côté on voyait des bannières royales, des arcs de triomphe enrichis de pierres brillantes et entourés de guirlandes. A chaque porte, parée comme pour un jour de fête, on avait disposé des vases où l'on brûlait et l'encens et le parfum de l'aloès. Les rues, lavées avec soin, étaient couvertes des éléphans des princes amis, invités à cette cérémonie, et çà et là des troupes de bayadères donnaient plus d'éclat à la pompe de ces réjouissances. Pour féliciter Crichna et prendre part à la joie publique, on voyait arriver les enfans de Courou [1], de Sandjaya [2], de Kékeya [3], de Vidarbha [4], d'Yadou, de Countî [5]. Le bruit de l'enlèvement

[1] Courou était le nom d'un ancien prince qui régnait dans le nord-ouest de l'Inde aux environs de Dehli. Il est l'ancêtre commun des deux branches de princes qui, dans le *Mahâbhârata*, se disputent le trône.

[2] Sandjaya était un prince de cette cour. C'est lui qui raconte le chant fameux, appelé *Bhaguvat-Gîta*. Son nom signifie *victorieux*.

[3] Kékeya est un prince de la race d'Yadou.

[4] Vidarbha était le nom de l'aïeul de Bhîchmaka.

[5] Countî était la femme de Pandou et la mère de cinq princes, dont Crichna fut le protecteur.

de Roukminî se répandit au loin, portant la surprise chez les princes et la tristesse de l'envie chez les filles de rois. Pour les nobles habitans de Dwârakâ, ils s'abandonnaient aux transports de la joie la plus vive, en voyant que Crichna trouvait dans l'amour de Roukminî le bonheur que la divine Lakchmî [1] fait goûter à l'immortel Vichnou.

[1] Lakchmî est la femme de Vichnou, comme Pârwatî est celle de Siva : c'est la déesse de la prospérité. Elle était, comme Vénus, sortie de la mer, et avait par ses charmes subjugué tous les dieux. On l'appelle encore Srî, qui veut dire *richesse* : de ce mot semble être dérivé le nom de la déesse Cérès. Le mot *Lakchmî* indique l'existence de ces signes qui présagent le bonheur.

FÊTES DE DWÂRAKÂ.

(TIRÉ DU HARIVANSA.)

Je ne donnerai qu'une analyse de ce morceau, parce que, si je voulais en présenter tous les détails, je m'exposerais à des répétitions. J'ai pensé que quelques lecteurs pourraient être curieux de savoir comment on s'amusait dans ces temps reculés, de quoi se composaient les fêtes de ces anciens mortels. Ce sont des bagatelles; mais elles révèlent quelquefois l'état d'une civilisation plus ou moins perfectionnée : et puisque j'ai annoncé que mon but, dans ces traductions, était de faire connaître les mœurs et les usages des Indiens, je ne dois pas oublier que les amusemens d'un peuple tiennent une grande place dans le tableau de sa vie morale et politique.

—

FÊTES

DE DWÂRAKÂ.

Crichna, vainqueur de ses ennemis, songe à récompenser ses compagnons d'armes pour lesquels il vient de fonder la ville de Dwârakâ. Il y réunit tous les agrémens qu'on peut désirer, et comme à la guerre il a donné l'exemple du courage, il montre aussi de quelle manière on peut employer les loisirs de la paix. Tandis que Balarâma, son frère, s'enivre tour à tour ou de l'amour de Révatî [1], son épouse, ou du jus spiritueux qu'on tire des fleurs du *cadamba*, le dieu, qui dans sa jeunesse fut berger, partage aussi ses soins entre ses femmes, toutes également heureuses, toutes également fières de ses empressemens. Sans cesse variant leurs plaisirs, c'est l'onde surtout qu'elles prennent pour théâtre de leurs jeux. Afin d'agacer Crichna, elles remplissent d'eau le creux de leurs mains, et de

[1] Révatî était fille de Révata, roi du pays qui environnait Dwârakâ. Ce prince descendait d'Anartta. Dans ce pays est le mont Rêvata, qui tire son nom de ce prince, ou de la rivière de Révâ, qui y prend sa source.

toute part font tomber sur lui une pluie dont il rit de se voir inondé : ainsi les nuages fondent sur l'Océan. A son tour Crichna fait rejaillir sur elles les flots d'une onde légère : ainsi la rosée du ciel descend sur la plante fleurie. L'une feint de glisser, pour se faire soutenir par son divin époux ; une autre fuit, pour qu'il la poursuive ; quelques unes, formant sur la mer des courses et des joûtes, conduisent des barques dont la forme est différente, et qui représentent des hérons, des paons, des poissons et des serpens.

Le dieu cependant, n'oubliant pas les plaisirs de ses compagnons, appelle à ses fêtes ces nymphes merveilleuses qui font l'ornement de la cour de Couvéra [1] et de celle du grand Indra. Les divines Apsaras, par leurs chants et leurs danses, par leurs gestes expressifs et le son de leurs divers instrumens, charment les jeunes Yâdavas [2]. Leurs parfums, leurs guirlandes,

[1] Couvéra est le dieu des richesses. Il est représenté comme difforme, ainsi que le Plutus des Grecs. Il est lépreux et a une tache jaune sur l'œil. Il a trois jambes, et n'a que huit dents ; son nom même désigne un être monstrueux. Il possède un char, nommé Pouchpaka, qui le transporte où il veut, et s'agrandit suivant son désir.

[2] On reconnait dans cette description les modernes bayadères attachées aux temples des dieux, comme les Apsaras étaient attachées à la cour d'Indra.

leurs robes élégantes, leurs sourires gracieux, leurs doux regards, leurs mouvemens passionnés, tout en elles séduit, enchante les sens. Puis, au gré de leurs désirs, Crichna présente aux Yâdavas ou des palais somptueux ou de frais bosquets. Des tables chargées des mets les plus exquis, des boissons les plus agréables, s'élèvent de tout côté. Ils se promènent sous de longs portiques, dans de vastes salons, dans d'immenses galeries où l'art et la nature étalent toutes leurs merveilles. On se croirait transporté au séjour de Couvéra, sur le mont Kêlâsa [1], ou dans le palais des dieux, sur le mont Mérou. On y voit représentés des parcs délicieux, peuplés de cerfs et d'oiseaux : ici des arcs de triomphe où brillent les pierres précieuses, l'émeraude, le cristal, la pierre lazuli, l'or le plus pur, les métaux les plus éclatans; ailleurs des oiseaux magnifiques ou de superbes éléphans. Leurs oreilles étaient ravies tout à l'heure, leurs yeux sont maintenant éblouis.

[1] Le Kêlâsa est une partie du mont Mérou dans la chaîne de l'Himâlaya. Le Mérou est le séjour des dieux; on le divise par étages : le premier, vers le nord, est le Swarga, paradis d'Indra; le second, vers l'est, est le Kêlâsa, séjour de Couvéra; le troisième, vers le midi, est le Vêkountha, paradis de Vichnou; sur la cime est le Satya-Loka, *habitation des saints*.

Bientôt après, la mer est couverte de leurs vaisseaux élégamment décorés. Le séjour de Varouna [1] retentit des éclats de leur joie. Des villes volantes, chargées de Gandharbas (*musiciens célestes*), descendent sur les ondes; les heureux enfans d'Yadou y abordent gaîment, et dans ces habitations mobiles et délicieuses, la terre, et le ciel, et la mer semblent s'accorder pour leurs plaisirs. Le divin Viswakarmâ, employant les ressources que lui offrent les arts, y a tout réuni : on y trouve des jardins, des maisons, des arbres, des étangs, des chars. Les bois résonnent des accens doux et variés de célestes *cokilas* [2]. Les paons déploient toutes les richesses de leur beau plumage. Les oiseaux viennent s'arrêter sur les pavillons, et les abeilles, en bourdonnant, s'y attachent en forme de grappes. Un vent doux et voluptueux répand au loin les parfums des fleurs de toutes les saisons, qui s'empressent d'éclore.

Ainsi, à plusieurs lieues au loin, la mer retentissait du bruit de la musique, des chants et de la danse. Mais la plus belle de ces villes flot-

[1] Varouna est le dieu des eaux, et le génie qui préside à l'ouest. On le représente un nœud de corde à la main.

[2] Le cokila est un oiseau dont le chant est estimé des Indiens, comme chez nous celui du rossignol. C'est une espèce de coucou.

tantes, c'était celle où Crichna se trouvait avec toute sa cour. Immense et magnifique, elle offrait des habitations séparées pour les femmes, qui, ornées d'or et de pierreries, parées de fleurs, parfumées d'essences, étaient servies par des génies ailés.

Les Apsaras sont introduites devant Balarâma. Couvert de la poussière de sandal et richement habillé, la tête appesantie par les fumées du *câdambarí*, les yeux enflammés, les bras pendans, le corps mal assuré, il cède au sommeil, penché sur le sein de Révatî. Ainsi brille la lune à travers le voile des nuages qui la couvrent. Les mouvemens de sa tête vacillante agitent les deux brillans qui ornent ses oreilles. De temps en temps, du coin de l'œil, il regarde sa bien-aimée et sourit à ses charmes. Les Apsaras prennent ses ordres, et aussitôt, au son des instrumens, les unes chantent, les autres dansent. Quelques unes, par leur pantomime, représentent la naissance, les progrès, le succès des amours de Balarâma lui-même et de Révatî; d'autres, prenant le langage [1], le costume et les ma-

[1] Les différens peuples de l'Inde ont des dialectes particuliers, que l'on voit, comme nos patois, employés dans les comédies; ce qui en rend la lecture difficile. Je saisis cette occasion de réparer une omission involontaire que j'ai faite dans le *Tableau de la Littérature sanscrite*. Je n'y ai point parlé du travail précieux

nières des divers pays, et se formant en chœur, célèbrent dans des hymnes, et figurent par leurs gestes les aventures et les exploits de Crichna et de son frère Balarâma, ou l'histoire de leurs nobles épouses. Elles chantaient, puis frappant leurs mains en mesure, entrelaçant leurs bras, elles offraient à l'œil les groupes les plus gracieux. Balarâma est ravi, et prenant Révatî par la main, il imite leurs pas et leurs mouvemens; Crichna le voit, et lui-même avec Roukminî vient se mêler à leurs jeux, suivi de sa cour, accompagné de sa brillante famille, et tous ensemble, ils exécutent une danse à caractère, un ballet d'un genre noble et sérieux [1]. La joie des Yâdavas se communique au monde entier : à la vue du bonheur de Crichna, la terre tressaille de plaisir. Le divin Nârada descend du ciel pour prendre part à leurs ébats. Ses cheveux sont relevés en nœud sur le haut de sa tête : dans sa main il tient son luth, et c'est lui qui conduit la fête, placé sur le devant du bâtiment. Ensuite

publié récemment sur un de ces dialectes, appelé le *Pâli*, par M. E. Burnouf, qui, comme moi, disciple de M. de Chézy, a su profiter des excellentes leçons de ce professeur, de manière à faire avancer la science.

[1] On joue encore de ces pantomimes, qui portent le nom d'*yâtrâ* : pour jouir de ce spectacle, on se rassemble la nuit pendant certains mois de l'année.

s'avançant au milieu de la société, il se met à jouer le rôle de bouffon. Il compose sa figure, arrange son extérieur et contrefait tour à tour toutes les personnes de cette noble réunion : tantôt c'est Balarâma ou son épouse, tantôt Crichna lui-même, ou bien les Apsaras, dont il répète les gestes, imite les sourires et rappelle les mouvemens passionnés. Écho burlesque des paroles qu'il entend, il rend le ton, l'accent de la voix. Tour à tour il est grave ou plaisant; les éclats de son rire bruyans ou son sérieux affecté; ses manières grotesques appellent et propagent la joie. Cependant, par l'ordre de Crichna, on distribuait aux dames des pierreries, des robes magnifiques, des colliers de perles ou de bois de *santâna*[1], et des bouquets où étaient réunies les fleurs de toutes les saisons.

Mais d'autres jeux allaient commencer. Crichna prend par la main l'ingénieux Nârada, et le conduit sur le bord de son vaisseau; puis il commande à l'Océan de calmer ses flots, de les rendre purs et transparens, de leur ôter leur amertume, et surtout d'éloigner les monstres marins. Il fait aussi disposer çà et là des buffets où, dans des coupes d'or, sont versées d'avance des boissons rafraîchissantes : c'est le lait de l'asclépias, ou

[1] Le santâna est un des arbres dont les poètes ornent le séjour céleste.

la sève du palmier; ce sont les baies de la salicaire fermentées avec du sucre, ou les feuilles de l'illipé infusées dans une eau qu'elles parfument. Puis il dit à Balarâma : « Séparons-nous en deux partis. Sois à la tête de l'un avec mes enfans; avec tes fils je commanderai l'autre. Qu'un combat sur les eaux s'établisse entre nous, et que les femmes elles-mêmes y prennent part. » Il dit, et pousse à la mer Ardjouna et Sâtrâdjitî. Celle-ci commence l'attaque : Crichna en secret lui a donné le mot; et Nârada en un instant se trouve tout inondé. Aussitôt Balarâma s'élance dans les flots avec Révatî, suivi des fils de Crichna. Ses enfans, Nisâtha et Oulmouka [1], se rangent de l'autre côté, et les nobles Yâdavas se divisent en deux partis, distingués par de brillantes bannières. Les combattans ont pour arme une espèce de pompe [2] maniable et légère : ils s'approchent, s'évitent, se menacent de loin, s'attaquent à l'improviste; et l'eau, contenue dans le

[1] Les deux fils de Balarâma ont des noms terribles : l'un signifie un *chat-huant*, l'autre un *brandon*.

[2] Il est assez difficile de déterminer cet instrument. Le texte porte *djalayantra*, machine à mouvoir l'eau. Dans le *Siddhânta-Siromani* de Bhâscara, il est question d'un *djalayantra*, auquel il compare le cercle que parcourent les astres à l'équateur. C'est sans doute une machine circulaire en forme de chapelet, et qui sert à puiser de l'eau; mais ce n'est pas celle dont on parle dans la description de ces jeux.

sein du tube, est lancée par l'assaillant sur l'adversaire inattentif. Des cris de joie, des chants de triomphe, de bruyantes fanfares résonnent sur l'Océan. La voix des Apsaras célèbre la gloire des vainqueurs, et se marie doucement aux accens mâles et vigoureux des Yâdavas emportés par le plaisir et échauffés par les liqueurs. Les femmes n'ont pas moins d'ardeur que les hommes : elles luttent avec eux de souplesse et de dextérité, et la mer, ainsi couverte de mille beautés superbes, ressemble à un ciel chargé de nuages, à travers lesquels mille lunes viendraient tout d'un coup à briller. [1]

Mais la conque marine de Crichna a donné le signal, et les jeux ont cessé. Chacun a quitté le séjour de Varouna; et bientôt après on passe dans la salle du banquet. Suivant leur rang et leur âge, les Yâdavas se placent à une table

[1] Ces jeux rappellent ceux qui ont encore lieu dans les sérails d'Orient, où l'on se jette de même, avec les mains ou une seringue, une poussière rouge appelée *phalgou*, dont on est comme inondé. Cette fête dure pendant quinze jours avant la pleine lune du mois phalgouna, au printemps. On m'a raconté qu'à Tarascon il existe une coutume qui a quelque rapport avec cette espèce de jeu. Le jour de la fête patronale, à la procession, on traîne un chariot chargé d'un grand baquet d'eau bénite (car, dans le Midi, on mêle un peu le sacré et le profane) : des hommes, montés sur ce chariot, jettent cette eau de toute manière sur les curieux qui sont dans les rues et aux fenêtres; et le plaisir est de voir une personne ainsi copieusement mouillée.

chargée de mets choisis et de liqueurs délicieuses. Sur de larges plats les chefs d'office ont servi des viandes de toute espèce : ce sont des quartiers de mouton rôti, entourés de beurre et assaisonnés de poivre et de sel, ou des tranches de jeune buffle grillées, et placées sur une couche de beurre avec quelques grains de sel et quelques gouttes d'un acide tiré du tamarin; ce sont des pièces de chevreuil et d'autres gibiers, marinées dans une saumure où séjournèrent long-temps des grenades, et des mangues, et d'autres fruits, dont l'arôme a pénétré toutes les chairs; ou bien des oiseaux rôtis avec soin et arrosés d'une sauce composée de beurre, de jus de mangue, d'huile et de sel. Pour stimuler l'appétit et la soif, on a disposé en entremets des grenades, des citrons, des radis, des feuilles de bétel, de l'*assa fœtida*, du gingembre et de l'andropogon [2]. Les liqueurs les plus variées remplissent les coupes. Leur faim est apaisée, et les tables se couvrent alors de mets plus légers : on sert des fruits naturels et confits, du fromage, des crêmes, des sorbets (*soûpa*). Tous les cœurs sont épanouis : la voix des femmes commence des chants joyeux que les hommes répètent avec

[1] Cinq fruits acides, le jujube, la grenade, l'oseille, le *spondias* et le citron, forment une saumure, appelée *pantchâmla*.

[2] C'est l'andropogon, surnommé *schœnanthus*, ou jonc odorant.

transport; le geste s'anime et l'esprit est plus vif.

Mais Crichna les avertit que la nuit est venue, qu'il est temps de songer au concert. Nârada prend son luth sur lequel, avec tant de science, il parcourt les six modes; Crichna lui-même et ses enfans tiennent les cymbales; les Apsaras, les tambourins et les autres instrumens de musique. Pour terminer dignement la fête, la gracieuse Rambhâ à la taille élégante et svelte, Ourvasî aux grands yeux, Hémâ, Misrakésî, Tilottamâ et Ménakâ [1], les plus belles de ces nymphes divines, tâchent de mettre dans leurs chants, dans leurs danses, dans leurs gestes, tout ce qu'il y a de plus aimable, de plus touchant, de plus enchanteur. Crichna, pour reconnaître le zèle des Apsaras, peint lui-même leur front de la couleur rouge du sandal, leur donne le bétel d'honneur [2], et leur permet en-

[1] Ce sont les noms de plusieurs Apsaras. Rambhâ signifie *sonore*; Ourvasî exprime la victoire de la beauté; Hémâ, la couleur blonde de la chevelure, ou l'éclat des parures en or. Misrakésî doit son nom à sa chevelure chargée de fleurs ou d'autres ornemens; Tilottamâ, aux signes que l'on distingue sur sa peau; et Ménakâ, par son nom, semble dire qu'aucune beauté n'est comparable à elle.

[2] Une marque d'honneur, qu'on accorde à un hôte, est de lui frotter le front avec de la poudre rouge de sandal qu'on apporte sur un plat de cuivre ou d'argent. Ensuite on lui présente le *pâna*, ou le bétel.

suite de retourner au séjour céleste d'où elles étaient descendues pour lui complaire.

Après leur départ, les enfans d'Yadou furent invités par Crichna à savourer paisiblement les douceurs du bétel, substance merveilleuse et digne des habitans célestes, qui exalte l'esprit en charmant les sens, qui chasse les mauvais songes et procure à l'âme l'ivresse du bonheur; doux et parfait mélange, où à la feuille du *tâmboula* (bétel), à la noix de l'*aréca*, à une légère dose de chaux, on joint les cinq aromates dignes de la bouche des rois, le clou de girofle, la muscade, le camphre, le bois d'aloès et le parfum du *caccola*.

Enfin, pour dernier prodige de cette journée si féconde en merveilles, le mont Rêvata se couvre des touffes d'un jasmin admirable, dont les fleurs, éclatantes de blancheur, brillent aux yeux des Yâdavas étonnés comme autant de flambeaux lumineux. On dirait une cascade de glace étincelante, ou plutôt un rayon de la splendeur céleste.

C'est ainsi que les compagnons de Crichna, après avoir connu les travaux, jouissaient des plaisirs de la paix. Ainsi s'écoulait dans une alternative de maux et de biens la noble carrière de ces héros.

MORT DE ROUKMÎ.

(TIRÉ DU HARIVANSA.)

La scène suivante ne doit pas être omise dans un tableau de mœurs. Elle n'est pas à l'avantage du caractère des anciens princes indiens; mais ces héros ne sont pas plus parfaits que ceux d'Homère. S'il est vrai que Palamède, pendant le siége de Troie, introduisit les jeux parmi les Grecs, il dut y introduire aussi les vices dont nous allons décrire les tristes effets, c'est-à-dire la cupidité, l'astuce et la violence.

MORT

DE ROUKMÎ.

Roukmî, successeur de Bhichmaka, son père, roi de Vidarbhâ, avait une fille, nommée Soubhângî [1], dont la réputation de beauté s'était répandue sur toute la terre. Parmi les princes assemblés pour disputer sa main, le beau Pradyoumna [2] avait fixé son choix. De cette union sortit Anirouddha [3], qui se distingua par ses exploits et son habileté à tirer de l'arc, aussi-bien que par son instruction et ses profondes connaissances dans les Védas et les livres moraux. Quand le temps de l'adolescence fut passé pour Anirouddha, Roukmî, son aïeul, songea à lui donner comme épouse une de ses petites-filles, nommée Roukmavatî. Toujours

[1] Le nom de Soubhângî désigne l'éclat de la beauté. Celui de Roukmavatî a le même sens que Roukminî.

[2] C'est le fils de Crichna et de Roukminî. En lui revivait l'amour, appelé Câma par les Indiens. Autrefois réduit en cendres par un regard de Siva, il était revenu au monde dans la personne de Pradyoumna : ce mot signifie *noble et puissant*.

[3] Anirouddha veut dire un héros *qui ne trouve pas d'obstacle*.

attaché à Roukminî, sa sœur, et rempli d'estime pour Pradyoumna, son neveu et son gendre, le roi de Vidarbhâ avait renoncé à cette ancienne inimitié qui l'animait contre Crichna. Des liens de famille unissaient de plus en plus ceux qui dans leur jeunesse avaient été rivaux de gloire et d'ambition. Crichna, Roukminî et leurs enfans; Balarâma et les autres chefs Yâdavas s'étaient rendus à Vidarbhâ pour assister aux fêtes du mariage. Roukmî, de son côté, y avait invité et ses parens et les rois ses amis. On avait choisi un jour propice, une constellation de bon augure pour accomplir cette union, et l'hymen d'Anirouddha et de Roukmavatî fut célébré par les transports de joie des habitans de Vidarbhâ et des enfans d'Yadou. Ceux-ci avaient été accueillis avec les plus grands honneurs, et traités comme les immortels. On distinguait parmi les princes étrangers le roi d'Asmaka, le noble Venoudâri [1]; Akcha, Sroutarwan [2], Tchânoûra, Cratha, Ausouman, Djayatséna [3],

[1] Ce Vénoudâri, plus haut, est dit roi de Casmîra.

[2] On peut lire aussi *Soutarwan*.

[3] Parmi les noms de ces différens princes, ceux de Sroutarwan et d'Ansouman désignent la renommée et la gloire; Tchânoûra et Cratha, la terreur et le mal que l'on cause à ses ennemis. Djayatséna signifie *chef d'une armée victorieuse*. Pour le mot *Akcha*, il est difficile d'en rendre compte; car il signifie *dé à jouer, char*,

souverain de Calinga [1]; le roi de Pândya [2], et celui de Richika. Ils étaient tous des contrées méridionales, et conservaient encore quelque ressentiment des défaites que leur avait fait éprouver la valeur de Balarâma. Après s'être entendus, ils dirent en secret à Roukmî : « Il nous serait agréable de jouer. Vous êtes habile aux échecs, tandis que Balarâma y est et fort maladroit et fort ardent. Il faut qu'il paie cher son inexpérience. Commencez, nous parierons pour vous, et nos triomphes au jeu nous vengeront du héros armé du *soc* homicide. » Pour leur complaire, Roukmî fait préparer une salle magnifique, décorée de colonnes d'or et ornée de fleurs. Les princes, parfumés d'essence de sandal, le sourire sur les lèvres, une couronne sur le front, occupent des siéges tout brillans d'or, et triomphent déjà en espérance. On invite Balarâma; audacieux et entreprenant, il accepte sans balancer, et vient tenter la fortune. Il ne soupçonne pas la perfidie de ses rivaux, qui étalent sur la table des monceaux

roue. Il désigne peut-être un prince habile au jeu ou à diriger un char ; on peut encore le traduire par le mot latin *oculatus*.

[1] C'est le nom donné à plusieurs provinces, entre autres à un pays de la côte de Coromandel, près de Madras.

[2] Pândya, province du sud, aujourd'hui Coimbetore.

d'or, de perles et de pierres précieuses. Alors commence un jeu qui n'est pas un amusement, mais la mort même du plaisir; un jeu qui doit amener la dispute, le combat, la vengeance et la ruine des insensés. Balarâma parie contre Roukmî dix mille *nichkas* [1] et plus, tout en or. Mais en vain il dispute la victoire, il perd une première, une seconde partie; il s'obstine, et les millions sont par lui exposés à une chance qui doit encore tourner à son désavantage. « Gagné! » s'écrie bientôt Roukmî avec un air de triomphe et en tressaillant de joie. Puis l'imprudent ajoute avec un souris moqueur : « L'invincible Balarâma a été vaincu au jeu. » Le roi de Calinga, en entendant ces mots, se met à rire; et dans les mouvemens de la joie qui se peint sur son visage, ses dents restent à découvert. Balarâma ouvre alors les yeux; il voit dans quel piége il est tombé. Il sent toute l'amertume des paroles du fils de Bhîchmaka. Il allait éclater; mais le sentiment du devoir le retient : la politesse en ce moment arrête son indignation. Il rappelle toute sa fermeté. « Je tiens encore, dit-il, pour une somme supérieure aux précédentes. Prince, placez les pièces noires et

[1] C'est un poids qu'il est difficile d'apprécier, parce qu'il a varié beaucoup.

rouges sur ce brillant échiquier. » Ainsi le fils de Rohinî[1] provoque Roukmî, qui, sans proférer un seul mot, a bientôt renversé les quatre corps de bataille de son adversaire[2]; il a gagné Balarâma, et, tout en gardant le silence, il ne peut s'empêcher de rire, mais d'un rire trop expressif. La patience de son rival est épuisée : la colère l'emporte. Balarâma se lève, outré de dépit; il pousse la table soutenue sur un pied d'or massif, et renverse Roukmî, dont l'air et les propos insultans ne font que l'irriter. Il ne voit plus en lui le frère de Roukminî, sa belle-sœur; il ne voit qu'un ennemi qui l'outrage; et de l'échiquier qu'il saisit, il le frappe et lui ôte la vie. D'un autre coup il brise les dents du roi de Calinga; et, dans sa fureur, il pousse des cris,

[1] Balarâma, frère de Crichna par son père Vasoudéva, avait pour mère Rohinî. On raconte que, conçu dans le sein de Dévakî, mère de Crichna, il avait été transporté dans celui de Rohinî, pour être soustrait à la colère de son oncle Cansa, qui avait juré la perte du huitième enfant de sa sœur, que des oracles annonçaient comme devant être son ennemi. Ceux qui regardent les livres indiens comme une falsification de nos ouvrages sacrés, retrouvent dans ce Cansa le personnage du roi Hérode.

[2] Le jeu d'échecs reproduisait la disposition d'une armée indienne, anciennement composée de quatre corps, l'infanterie, la cavalerie, les chars et les éléphans. A la place des éléphans, le jeu moderne met les tours, et les fous au lieu des chars (*Voyez* vol. I, *Rech. asiat.*). L'échiquier s'appelle *achtapâda*, à cause des huit cases qu'il présente sur chacun de ses côtés.

terribles comme les rugissemens du lion. Les autres princes se précipitent vers lui : il tire son poignard, et les tient en respect. Il embrasse une des colonnes d'or qui soutenaient la salle, l'arrache avec la force de l'éléphant, et s'en fait une espèce de massue dont il menace ses ennemis. Il sort, inspirant aux complices de Roukmî la frayeur que cause le lion aux timides antélopes, et il se retire dans ses tentes, où il s'entoure de tous ses guerriers.

Il raconta à Crichna les détails de cette malheureuse aventure : Crichna s'abstint de toute réflexion. Mais Roukminî, en apprenant la mort de son frère, ne put s'empêcher de déplorer sa destinée. Elle versa des pleurs, et s'écria : « Il est donc mort, ce guerrier qui n'avait point succombé sous la valeur de Crichna ; il est mort, tué par Balarâma au milieu des fêtes et des jeux. Semblable au dieu qui lance le tonnerre, il maniait dans les combats l'arme du petit-fils de Bhrigou, et il a péri d'une manière indigne d'un guerrier. O mon frère, tu étais accoutumé à vaincre, et maintenant les combats ne te reverront plus ! »

Ainsi s'exhalait la douleur de Roukminî. Le coup porté par Balarâma doit avoir des suites : il va réveiller les haines qui commençaient à s'éteindre, et les enfans d'Yadou, prévoyant la tempête, s'empressent de retourner à Dwârakâ.

MORT DE VADJRANÂBHA.

(EXTRAIT DU HARIVANSA.)

Le récit qui va suivre montrera comme les Indiens savent traiter l'histoire, et comme on doit espérer de la retrouver presque toujours dans leurs livres. Le fait dont il est ici question est bien simple. Un chef de montagnards, profitant de l'avantage de sa position inaccessible, aspire à dominer sur les peuples de la plaine. Ceux-ci ont recours à la ruse : leurs émissaires secrets pénètrent dans ces montagnes où il semblait que l'oiseau seul pût arriver. Ils se lient avec les habitans, et savent même intéresser les femmes à leur cause. Quand le prince ambitieux appelle ses sujets au combat, il trouve que l'ennemi est établi dans ses états, que sa propre fille est devenue l'auxiliaire de ceux qu'il voulait abattre, et qu'il n'a plus d'autre ressource que dans une mort honorable. La simplicité d'un semblable récit ne suffisait pas au poète indien : il a fallu le couvrir de tous les ornemens mythologiques.

Ces paisibles habitans de la plaine, ce sont les Dévas gouvernés par Indra et protégés par le héros Crichna : ces montagnards ambitieux, ce sont les Dêtyas, ennemis éternels des Dévas. Ces émissaires cachés, qui, par l'attrait des plaisirs, charment la rudesse des montagnards, ce ne sont plus de simples ménestrels ambulans : ce sont les génies de la cour d'Indra, ces cygnes harmonieux qui flattent l'oreille par leurs chants et l'esprit par leur conversation : ce sont les compagnons de Crichna, déguisés en comédiens, qui, par les traits séduisans de l'amour et de la volupté, triomphent d'abord de ces ennemis qu'ils acheveront bientôt sous les coups de leurs armes, bien autrement redoutables. Et c'est ainsi qu'une anecdote modeste sert de texte à un petit poëme, à un roman, peu varié pour l'intrigue, mais singulier sous le rapport des mœurs et des usages, que l'auteur, tout en défigurant l'histoire, n'a pu s'empêcher de peindre fidèlement.

MORT

DE VADJRANÂBHA.

PREMIÈRE LECTURE.

Un Asoura, redoutable par son courage et fameux par ses victoires, s'était rendu en pélerinage au mont Mérou. Le nom de cet Asoura était Vadjranâbha [1]. Touché de sa dévotion, le père du monde, Brahma, avait récompensé sa piété par un *vara* [2], c'est-à-dire que Vadjranâbha avait formé un souhait : « Je veux, avait-il dit, que Vadjrapoure [3], ma capitale, devienne riche et brillante; que moi-même je ne puisse succomber sous les Dévas, qu'autant qu'ils arriveront chez moi par les domaines de Vâyou [4] (*l'air*),

[1] L'Himâlaya, dont le mont Mérou fait partie, est appelé l'*ombilic* du monde. De là le nom de Vadjranâbha, qui veut dire *habitant de l'ombilic où se forme le tonnerre*, ou *qui est aussi dur que le diamant*.

[2] Comme on voit, un *vara* est une grâce qu'un dieu ou qu'un saint vous accorde à votre choix. Elle entraîne une sorte de fatalité, qui forme ordinairement l'intérêt de ces récits indiens. C'était un oracle qui, obscur comme ceux des Grecs et des Romains, pouvait être éludé par l'interprétation qu'on lui donnait.

[3] Vadjrapoure est la ville du *tonnerre* ou du *diamant*.

[4] C'est le dieu du vent, de l'air.

qu'autant qu'ils auront Câma (*l'amour*) pour auxiliaire. » Et Brahma avait exaucé ce vœu. Des faubourgs magnifiques, des habitations nombreuses, des tentes dressées avec élégance, chaque jour, augmentaient l'étendue et la splendeur de Vadjrapoure. Les autres Asouras, entendant parler de la grandeur de cette ville et du bonheur de ses habitans, y accouraient en foule, et formaient des quartiers populeux et agréables, où ces ennemis du roi des Dévas trouvaient la richesse et les plaisirs. Vadjranâbha, au comble de ses vœux, enivré de sa prospérité, voulut profiter du privilége assuré à sa ville et à lui-même. Il osa même aspirer à l'empire du monde. Paraissant un jour dans le Dévaloka (*séjour des dieux*), il ne craignit pas de défier Indra [1] : « Vainqueur du géant Pâka, lui dit-il, cède-moi l'empire des trois mondes, ou combats contre moi. L'univers appartient à tous les nobles enfans de Casyapa [2]. » Le maître des dieux

[1] Quand on réfléchit sur l'histoire de cet Indra, il semble que c'était, dans ces temps antiques, une espèce de prince spirituel, de calife attaqué souvent par ses voisins, et protégé par quelques souverains pieux et puissans. C'était le roi des sacrifices : les autres avaient la puissance temporelle, que souvent Indra était forcé d'implorer.

[2] Casyapa est un saint personnage qui eut plusieurs femmes, mères d'enfans ennemis entre eux. Aditi fut la mère des Souras ;

consulta d'abord le sage Vrihaspati [1], puis il répondit à Vadjranâbha : « Vous venez d'invoquer le nom du grand Casyapa ; il est en ce moment au milieu de nous à diriger des prières et des sacrifices. Libre de ce soin pieux, il daignera, n'en doutez point, vous seconder de ses sages conseils. » Le Dânava se présenta aussitôt devant son père, et lui rapporta la réponse du roi des Dévas. « Oui, lui dit Casyapa, tu peux compter sur mes conseils. Mon fils, laisse-moi achever les sacrifices, retourne à Vadjrapoure, et attends ma réponse avec tranquillité. » Il dit, et Vadjranâbha se retire.

Cependant Indra s'est rendu à la ville de Dwârakâ, entourée d'une enceinte de remparts placés autour d'elle en forme de couronne. Il s'est soustrait à tous les regards pour se présenter devant le fils de Vasoudéva, auquel il raconte les projets de Vadjranâbha. « Roi des dieux, lui dit Crichna, nous allons faire le grand sacrifice du cheval [2]. Cette cérémonie

Diti, des Dêtyas ; Danou, des Dânavas. Les mots *Asoura*, *Dêtya*, *Dânava*, sont synonymes pour signifier les ennemis des dieux ou dévas.

[1] Vrihaspati est le régent de la planète de Jupiter et le précepteur des dieux. Ce mot veut dire *grand maître*.

[2] Le sacrifice du cheval était le plus important chez les anciens

une fois achevée, je marche avec vous contre Vadjranâbha. Cependant avisons au moyen de pénétrer chez lui : car vous savez qu'on ne peut y arriver que par le secours de Vâyou. » A ces mots Crichna salue le souverain des dieux, et se rend au lieu du sacrifice. Au milieu des pompes religieuses, un même soin les occupait tous deux: ils cherchaient l'heureux expédient qui pourrait leur ouvrir l'entrée de Vadjrapoure. Les fêtes sacrées se poursuivaient au milieu du bruit harmonieux des hymnes et de l'agitation des danses pieuses. En ce moment, par son talent et son adresse, un acteur, nommé Bhadra [1], charmait les Maharchis assemblés[2]. Ravis d'admiration, ils lui donnèrent le choix d'un *vara*, promettant de souscrire à tous ses désirs. Alors inspiré par Crichna et le prince des dieux, conseillé par la déesse des arts, Saraswatî [3], Bhadra osa élever ses prétentions. S'inclinant devant cette vénérable réunion de Mounis : « Pieux

Indiens. Accompli cent fois, il donnait à celui qui avait eu ce bonheur, la place du dieu Indra.

[1] Le mot *Bhadra* signifie *fortuné*.

[2] Maharchi signifie *grand Richi*, ou *personnage pieux*.

[3] Saraswatî était fille et femme de Brahma. Elle est la déesse de l'éloquence et des arts; c'est elle qui inventa, dit-on, la langue sanscrite. On raconte que traversant le désert un livre à la main, elle fut attaquée par des brigands, et se changea en la rivière qui

solitaires, leur dit-il, si j'ai eu le bonheur de vous plaire, je veux encore mieux mériter vos bontés. Je ne désire que les moyens d'augmenter et de varier vos amusemens. Qu'il me soit permis de voyager avec ma troupe dans les sept régions du monde à travers les plaines de l'air, sans avoir rien à craindre des autres êtres animés ou inanimés. Que je puisse à volonté revêtir toutes les formes; animal, mort ou vivant, plante même; que je devienne ce que je voudrai, sans éprouver les inconvéniens de tous ces états. Que je puisse enfin en tout lieu, de toute manière, charmer les sages Mounis et ceux qui se plaisent à mes jeux. » — « Ainsi soit fait », répondent les Brahmanes en le touchant; et de suite s'élançant dans les airs, il plane sur le monde entier, visite les villes des rois Dânavas et les contrées d'Outtaracourou [1] (*septentrion*), celles de Bhadrâswa (*orient*) et de Kétoumâla (*occident*),

portait son nom, aujourd'hui le Sarsouty, et qui se perd dans les sables. Ce mot signifie *liquide, fluide*. L'image de cette déesse est quelquefois remplacée par une plume, un encrier, et surtout un livre.

[1] Outtaracourou signifie *région septentrionale*. Bhadrâswa, un des neuf fils de l'antique Agnîdhra, donna son nom à la région de l'est; ce mot signifie *possesseur d'un cheval fortuné*. Le côté de l'ouest est appelé Kétoumâla, ou champ de Kétou, qui est le nœud descendant. Yama, dieu de la mort, a son séjour vers le midi.

et la région d'Yama (*midi*). Mais surtout, dans les jours de fête et de sacrifice, Bhadra, ainsi devenu citoyen du monde, ne manque jamais de se rendre à Dwârakâ, et d'y déployer son talent devant les nobles enfans d'Yadou.

D'un autre côté, Indra, le maître des Souras, a rassemblé auprès de lui ces génies habitans du Dévaloka, qui, à la forme et au plumage du cygne, unissent la voix de l'homme : « Oiseaux divins, leur dit-il, pieux enfans de Casyapa [1], qui prêtez le secours de vos ailes aux Dévas et aux saints personnages, nous sommes menacés, et c'est contre nos ennemis que je demande vos services. Il faut agir, et je ne pense pas qu'il soit besoin d'enflammer votre zèle par le motif de la crainte. Les routes vous sont ouvertes de tous côtés, et il vous est permis par le chemin de l'air d'arriver chez Vadjranâbha. Tandis qu'il ferme à tout autre l'entrée de son royaume, vous dirigerez votre vol du côté de Vadjrapoure, pour aller vous reposer sur les étangs qui embellissent son gynécée. Écoutez et suivez bien mes instructions. Vadjranâbha peut se vanter d'avoir une fille qui est la perle des trois mondes : on la nomme

[1] Casyapa est encore le père de ces êtres divins, dont le nom est *Hansa*, et qui ont la forme de cygnes.

Prabhâvatî[1], car elle brille comme l'astre charmant des nuits; et, par un don spécial de la déesse Pârwatî, elle doit, dit-on, libre et indépendante de l'autorité de ses parens, choisir elle-même son époux. Nobles génies, ayez soin de lui vanter les qualités du grand Pradyoumna, sa vertu, sa naissance, son courage, sa jeunesse. Quand vous commencerez à la voir heureusement prévenue, rappelez-lui adroitement le privilége que lui a donné Pârwatî, et que par vos soins ses idées s'arrêtent sur Pradyoumna. Discours flatteurs, caresses aimables, douces prévenances, ne négligez rien : insistez sur les vertus de Pradyoumna, et que l'âme de Prabhâvatî soit profondément atteinte. Il paraîtra quand il sera temps. Cependant n'oubliez pas de me tenir au courant de vos progrès : qu'une communication exacte et journalière s'établisse entre nous et Crichna. Pradyoumna est persuadé que cette entreprise est difficile, qu'il est téméraire d'aspirer à triompher de la fille de Vadjranâbha : c'est un motif de plus pour redoubler d'efforts. Ces Asouras, protégés par la parole de Brahma, ne peuvent, disent-ils, tomber sous les coups des Dévas : ils succomberont, frappés par les enfans des Dévas, par Pradyoumna et

[1] Ce mot signifie *brillante*.

ses compagnons de victoire. Bhadra, profitant du privilége qui lui est donné par les Mounis, se présentera chez Vadjranâbha : les enfans d'Yadou trouveront aussi le moyen d'y arriver. Tout mon plan va se dérouler de lui-même. Mais c'est vous, officieux génies, c'est vous qui nous ouvrirez la carrière. Les Dévas, dit-on, ne peuvent entrer à Vadjrapoure ; c'est Vadjranâbha lui-même qui va nous y appeler. »

DEUXIÈME LECTURE.

Les cygnes, ou plutôt les génies ailés, obéissant à l'ordre d'Indra, se rendent à Vadjrapoure. Le bruit de leur arrivée est bientôt répandu : on sait que sur les étangs agréables des jardins de Vadjranâbha, au milieu des fleurs dorées du lotus, ont apparu des êtres charmans, couverts d'un doux et blanc plumage. Leur voix est harmonieuse, leur abord agréable; on admire la grâce de ces hôtes nouveaux, descendus sur les étangs du gynécée. Vadjranâbha veut les voir : il est séduit par leur doux langage. « Nobles habitans des airs, leur dit-il, chantres harmonieux, venez embellir de votre présence les fêtes que nous célébrons en ces lieux. Venez; ce palais est le vôtre, vous pouvez y entrer avec confiance. » Les génies, fidèles aux in-

structions d'Indra, acceptent l'aimable invitation du roi des Dânavas. Ils charment tous les cœurs par leurs complaisances, toutes les oreilles par leurs récits amusans et variés. Les femmes surtout se rassemblaient pour entendre ces longues histoires, dans lesquelles on rappelait toute la gloire des enfans de Casyapa. Pensive et solitaire, la fille de Vadjranâbha, la belle Prabhâvatî, se promenait à l'écart. Les génies l'ont aperçue, et leur attention s'est fixée sur elle. L'un d'entre eux, Soutchimoukhî [1], s'attache à ses pas, l'amuse par sa conversation, lui fait hommage de ses talens, lui offre ses services, son dévoûment, son amitié. La confiance s'établit, l'intimité la suit bientôt; et Soutchimoukhî, poursuivant son projet, n'oublie pas que la louange est le plus sûr moyen de réussir.

« Charmante Prabhâvatî, lui dit l'adroit génie, vous êtes, n'en doutez pas, ce qu'on peut voir de plus aimable dans les trois mondes, pour les grâces du corps et les qualités de l'âme. Mais, ô ma belle amie, songez que la jeunesse se passe : elle va se perdre dans le temps, comme les fleuves dans la mer, pour ne plus revenir.

[1] Ce nom, si dur et si bizarre, signifie *doué d'une tête blanche*. C'est un nom convenable à un cygne.

Profitez de ces momens qui vous échappent, livrez-vous aux plaisirs ; et, croyez-moi, il n'en est pas de comparable à celui de l'amour. C'est dans un attachement légitime que consiste le vrai bonheur. Eh ! quelle femme peut être plus heureuse que vous? Libre dans votre choix, vous n'avez point à subir la volonté d'un père quelquefois prévenu. Par exemple, il pourrait vous imposer un de vos Asouras : sans doute cette race est noble, il en est parmi eux d'aussi distingués par les qualités du corps que par celles du cœur. Mais sont-ils dignes de vous? Peuvent-ils bien sans rougir prétendre à votre main? Que je voudrais qu'il fût possible au fils de Roukminî, à Pradyoumna, de paraître en ces lieux! Voilà l'époux qui conviendrait à la belle Prabhâvatî. Dans les trois mondes il n'est rien de comparable à lui pour la beauté, la naissance, l'âme et le courage. Quelque part qu'il se présente, parmi les mortels, les Dévas, les Dânavas, il est toujours le premier, le plus vaillant comme le plus vertueux. En le voyant, les femmes ne peuvent s'empêcher de l'aimer, et tous les cœurs lui sont ouverts. Comparez sa face avec la lune dans toute sa splendeur, ses deux yeux à deux fleurs du lotus, sa marche à celle du lion, et vous serez encore au-dessous

de la vérité. Pour le former, Vichnou a pris ce qu'il y avait de mieux dans tous les êtres. A peine il sortait de l'enfance, et déjà il triomphait du cruel Sambara[1] : il peut à volonté revêtir toutes les formes, sans jamais cesser d'être l'aimable Pradyoumna. Rassemblez toutes les qualités qui distinguent les créatures dans les trois mondes, les merveilles que l'on admire dans l'eau, sur la terre, dans le soleil : tout sera reproduit dans Pradyoumna. »

Prabhâvatî prit la parole et dit à Soutchimoukhî : « J'ai bien souvent entendu parler de ce Vichnou descendu sur la terre. Mon père et le sage Nârada font de lui des récits étonnans : c'est, dit-on, un ennemi des Dêtyas : aussi redoutable que la foudre, il dévore de son *tchakra* brûlant ceux qui lui résistent; son arc et sa massue répandent la mort autour de lui. Aussi tous les héros Dânavas, qui habitent Vadjrapoure, respirent la vengeance, et n'attendent que le signal du combat. Quel moment pour penser à Pradyoumna! Cependant c'est un désir bien légitime pour une femme, que celui d'entrer, comme épouse, dans une famille

[1] Ce géant avait enlevé Pradyoumna au moment de sa naissance. Il fut tué par ce héros, dont il voulait faire sa victime. Je donnerai cette histoire dans un autre volume.

meilleure que la sienne. Si je pouvais me laver de cette tache qui flétrit ma race, si tu trouvais quelque moyen d'amener Pradyoumna en ces lieux, je sens que j'aurais pour toi une grande reconnaissance. Oui, tes discours m'ont persuadée : je ne saurais te le cacher, un époux tel que Pradyoumna, noble descendant de Vrichni[1], est désormais tout l'objet de mes vœux. Malgré cette inimitié qui sépare sa famille et celle des Dêtyas, son histoire merveilleuse est arrivée jusqu'à nous, et quelques femmes âgées de nos Asouras m'avaient déjà raconté sa naissance et sa victoire sur le géant Sambara. Je sens que l'image de Pradyoumna est au fond de mon cœur. Je voudrais qu'il fût ici présent, mais ce n'est pas assez de le vouloir. Tu m'as offert ton amitié, je la réclame, et ma reconnaissance ne se bornera pas à de simples promesses. Vois, réfléchis, invente, emploie les ressources de ton esprit : il s'agit du bonheur de ton amie. »

— « Eh bien, lui répondit en souriant Soutchimoukhî, je serai l'interprète de vos sentimens : par moi Pradyoumna connaîtra votre pensée. Je saurai l'engager à paraître devant vous, et vous deviendrez l'heureuse épouse de Câma lui-

[1] Vrichni, comme Yadou, était un des ancêtres de Crichna. De là on l'appelle Varchneya.

même[1]. Souvenez-vous de ma promesse; elle aura son effet. Cependant parlez au roi votre père des merveilles étonnantes que je puis raconter : il voudra me voir, et je préparerai adroitement les moyens d'arriver au but où nous tendons. »

Prabhâvatî suivit son conseil, et le roi des Dânavas se promenant dans le gynécée, dit à Soutchimoukhî : « Ma fille m'a vanté les récits surprenans qu'elle a entendus de toi. Elle a éveillé ma curiosité. Raconte-moi quelque chose de singulier, de nouveau, de quelque genre que ce soit, que tu aies vu dans tes courses, et dont personne n'ait encore parlé ». — « Prince, dit Soutchimoukhî, sur le mont Mérou, à la cour de Pârwatî, j'ai vu une sainte solitaire qui, par la force de ses méditations et de ses austérités, avait obtenu le pouvoir d'opérer les miracles les plus étonnans. J'ai vu encore un être bien merveilleux et unique dans les trois mondes : c'est un comédien changeant de forme à volonté, toujours gai, toujours riant, et jouissant d'un privilége bien extraordinaire que lui ont donné les Mounis : il se transporte, comme il veut,

[1] Il faut savoir que Pradyoumna était Câma, c'est-à-dire l'Amour. Autrefois réduit en cendres par un regard de Siva, il était, dans une seconde naissance, devenu fils de Crichna.

vers les différens points du monde ; il connaît tous les airs, toutes les danses des Gandharbas, et partout il excite l'admiration des Dévas ». — « Il n'y a pas encore long-temps, dit Vadjranâbha, que j'ai entendu les contes des *Tchâranas*[1], que j'ai vu les prestiges des *Siddhas*. C'est là mon plus grand plaisir, je fais venir à ma cour tout ce qu'il y a de curieux ; mais je ne connais pas encore ce comédien surprenant. » — « Généreux Dêtya, reprit Soutchimoukhî, il parcourt les sept régions du monde, et se rend dans les pays où il pense que l'on appréciera son talent. N'en doutez point, prince, s'il vient à connaître votre goût, vous le verrez bientôt avec sa troupe arriver dans cette ville ». — « Il faut, répliqua le prince des Asouras, trouver le moyen de l'amener en ces lieux. Adieu, je te confie ce soin ; tes compagnons ailés auront bientôt rempli mes désirs. » Et en effet les génies partent aussitôt de Vadjrapoure, mais c'est pour avertir le roi des dieux et Crichna de tout ce qu'ils ont déjà fait. Crichna communique ses idées à Pradyoumna, qui doit s'unir à Prabhâvatî, mais

[1] Les *Tchâranas* et les *Siddhas* sont des êtres merveilleux, qui font partie de la cour d'Indra. Hors de la poésie, qui ennoblit tout, les premiers seraient des comédiens et chanteurs ambulans, les autres des escamoteurs.

en même temps frapper à mort Vadjranâbha. Cependant la ruse favorisera le projet du dieu : sa cour devient une troupe de comédiens : le privilége de Bhadra et de ses camarades va protéger les nobles enfans d'Yadou, qui se joignent à eux, couverts d'un costume de théâtre. Pradyoumna est le directeur (*nâyaka*); Sâmba[1], son frère, est le bouffon (*vidoûchaka*); Gada, frère de Crichna, et les autres princes, leurs femmes elles-mêmes, déguisées en actrices, complètent cette société comique, que suivent les principaux musiciens et les chefs d'orchestre. Ce brillant cortége était transporté sur un char volant et magnifique qu'avait préparé Pradyoumna. Ainsi revêtus chacun du costume propre au rôle qu'il devait jouer, les Dévas, couverts du masque de la gaîté; les héros Yâdavas, réunis sous les enseignes du plaisir, s'avançaient à la vengeance et à la gloire. Ils arrivent près de Vadjrapoure, et vont d'abord s'établir dans un bourg brillant et populeux, appelé Swapoura.[2]

[1] Sâmba, fils de Crichna et d'une de ses femmes, Djambavatî, est célèbre pour avoir introduit dans le Magadha une colonie de brahmanes venus de la province de Saka. Ils changèrent, à ce qu'il paraît, les anciennes doctrines. C'est un fait qui mérite peut-être quelque attention. Le nom de Sâmba signifie *heureux*.

[2] Ce mot signifie *ville particulière*.

TROISIÈME LECTURE.

Une proclamation de Vadjranâbha ordonna aux Asouras habitans de Swapoura, de fournir à leurs nouveaux hôtes des logemens somptueux, des domestiques aussi beaux qu'intelligens, et de leur offrir, comme un témoignage de satisfaction, des pierreries magnifiques et des étoffes précieuses. La volonté du prince fut exécutée avec empressement. Cependant Bhadra, pour justifier sa réputation, paraît en public; et les Dêtyas, ravis de le voir, l'accueillent avec de bruyantes acclamations, accompagnées des présens les plus riches, des bijoux les plus éclatans qu'il est obligé d'accepter. Le spectacle commence, et les habitans de Swapoura étaient dans l'enchantement. Du grand poëme qui porte le nom de *Râmâyana*, on avait composé un drame[1] à la gloire du grand Vichnou, naissant sous une forme humaine, dans l'intention de susciter un ennemi mortel au roi des Râkchasas. Les acteurs, vêtus de costumes brillans, représentaient Râma[2], qui est

[1] Il existe un drame intitulé *Mahânâtaka*, ou *la grande Comédie*, en l'honneur de Râma, et composé par Hanouman.

[2] Ce Râma, surnommé *Tchandra*, ou *semblable à la lune*, est le héros des poëmes intitulés *Râmâyana*. Il était regardé comme un *avatâre*, ou incarnation du dieu Vichnou. Un roi d'Ayodhya, nommé Dasaratha, était son père. Ce mot de *Dasaratha* est composé de *dasa*,

Vichnou lui-même, et ses trois frères Lakchmana, Satroughna et Bharata, Sîtâ, la belle et malheureuse épouse de Râma, Dasaratha, père du dieu incarné. On vit aussi paraître sur la scène le roi d'Anga, Lomapâda; le solitaire Richyasringa amené à sa cour par les Bayadères qui l'ont arraché à son ermitage, et la belle Sântâ qui devient son épouse. Tous les Dânavas, jeunes et vieux, étaient dans l'admiration : ils contemplaient avec étonnement cette imitation merveilleuse de la nature, ces costumes, ces gestes mesurés avec tant d'art. Frappés d'abord par un prologue intéressant (*prastâvanâ*), ils se trouvaient attachés, émus par un enchaîne-

dix, et de *ratha*, char; non pas que ce prince puissant n'eût que dix chars de guerre, mais on l'explique en disant qu'il pouvait conduire son char vers les dix points du ciel, c'est-à-dire les huits points cardinaux avec le zénith et le nadir. Le nom de Lakchmana signifie *heureux ;* celui de Satroughna, *tueur d'ennemis ;* celui de Bharata, *protecteur.* Le mot *Sîtâ* rappelle la naissance de cette princesse, qui fut trouvée dans un sillon, et qui est fille de la Terre. Sântâ veut dire *calme*, *tranquille.* Anga, royaume de Lomapâda, est la partie orientale du Bengale. Deux mots forment le nom de Lomapâda, *loma*, qui veut dire *cheveux*, et *pâda*, qui veut dire *pied :* ce qui désigne sans doute sa longue chevelure, qui lui descendait jusqu'aux pieds. Pour Richyasringa, ce mot signifie *bois de cerf.* Tel était, dit-on, l'ornement de la tête de ce solitaire, dont l'aventure, ici mentionnée, est racontée dans le *Râmâyana*, et est sans doute le premier type du conte graveleux des oies du frère Philippe.

ment adroit de scènes touchantes (*dhârana*, *pravésa*). Le plaisir que les Asouras éprouvaient, se peignait sur leurs visages en traits enflammés, et s'exprimait par de longs frémissemens d'approbation. Ils se levaient en applaudissant à plusieurs reprises, et dans les transports de leur joie, ils donnèrent aux acteurs des étoffes magnifiques, des colliers, des bracelets, de superbes rivières de perles, dont la blancheur était relevée par l'éclat de l'or, et la teinte sombre de la pierre lazuli. A ce spectacle succéda un autre divertissement : on donnait aux acteurs un sujet, et de suite ils improvisaient en vers les louanges des Asouras et des Mounis, dont ils célébraient la naissance et la famille.

Le bruit de cette brillante représentation ne manqua pas d'arriver jusqu'à Vadjranâbha. On lui parla du merveilleux comédien, qu'il avait désiré de posséder dans ses états. Il ordonne de l'amener à Vadjrapoure; on s'empresse d'exécuter ses volontés, et les Yâdavas, sous l'habit de comédiens, sont introduits dans cette ville où ils ne devaient point entrer. Un logement riche et superbe leur est assigné; ils n'ont qu'à souhaiter, rien n'est refusé à leurs désirs. Il n'est rien de trop recherché pour eux. Cependant Vadjranâbha préparait une grande fête

en l'honneur d'Yama : un théâtre élégant a été construit, et placé de manière à ce que les habitans du gynécée puissent tout voir sans être vus. Ses nobles voisins ont été invités, et, à leur arrivée, accueillis par de riches présens. Enfin le prince entre dans la salle de spectacle, environné de toute sa famille, et d'avance animé par le plaisir. De leur côté, les Yâdavas, réunis au foyer du théâtre (*népathya*), se révêtent de leurs costumes, et se préparent à des jeux qui sont le prélude de scènes terribles et trop réelles. Ils paraissent; sur le devant du théâtre était placée une large et vaste timbale : à côté se trouvaient disposés des tambours de diverses dimensions; plus loin des musiciens tenaient des instrumens à cordes. Un concert commence, et des sons dignes des Gandharbas s'élèvent avec une harmonie toute céleste. Pour achever de charmer et l'oreille et l'âme, au bruit des instrumens, des femmes marient leurs voix mélodieuses[1]. Par des sons doux, moelleux et flexibles, elles chantent la déesse Gangâ descendant du ciel[2],

[1] Le mode sur lequel elles chantent est celui de la troisième note de la gamme indienne, appelée *Gándhára*.

[2] On célèbre, le troisième jour du mois de Vêsaka, l'anniversaire de la descente de Gangâ, ou la déesse du Gange. Le Gange,

traversant l'air sous la forme de nuages légers, amoncelant ses eaux dans un vaste bassin, et s'élançant bientôt en torrent majestueux pour le bonheur de la terre. Cet hymne solennel, les nobles expressions du poète, les molles inflexions de la voix des chanteuses, les sons d'une musique tour à tour grave et légère, tout concourt à charmer les Asouras, qui, par des trépignemens de joie, témoignent leur admiration. Mais bientôt le silence se rétablit. Pradyoumna, accompagné de Gada et de Sâmba, prononce la prière (*nândî*) qui précède la représentation : puis le fils de Roukminî, dans une pièce de vers digne des chants que l'on vient d'entendre, réclame l'attention de l'assemblée, et explique le sujet de la pièce qu'on va jouer. C'était un trait de l'histoire du dieu Couvéra [1], les amours de Rambhâ et de Nalacoû-

dit-on, sort de dessous les pieds de Vichnou sous le pôle, traverse l'air en vapeurs insensibles qui remplissent le lac appelé Mânasarovara, puis vient tomber sur un rocher, nommé *la tête de Mahâdéva*, dans les cheveux duquel il s'embarrasse. C'est la chute du Gange, *Gangotrî*. Le Gange descendit du ciel, à la suite des dévotions du prince Bhagîratha.

[1] Couvéra, comme nous l'avons vu, est le dieu des richesses. Rambhâ est une des Apsaras, dont il a été question ailleurs. Ce Nalacoûvara est un fils de Couvéra : son nom est composé de nala, *roseau*, et de coûvara, *joug d'un char*. Râvana, dont le nom indique qu'il est *l'auteur des cris*, est le fameux tyran de Lankâ

vara, ouvrage fameux d'un savant Mouni, du grand Nârada; on y dépeint les effets de l'imprécation lancée par la colère du terrible Râvana. Le rôle de ce Râvana était joué par Soûra, celui de Rambhâ par Manomatî : Pradyoumna représentait Nalacoûvara, et Sâmba était son bouffon et son confident (*vidoûchaka*). Les Yâdavas, avec un art véritablement magique, avaient imité sur les décorations le mont Kêlasa, séjour enchanté du dieu Couvéra.

Après le spectacle, les Dânavas, émerveillés de la beauté des vers et du jeu des acteurs, ne tarissaient point en fait de louanges, qu'ils accompagnaient de présens, tels que des robes magnifiques, des pierreries, des tapis, des colliers de perles entremêlées de grains de jais et de brillans. Les fêtes se succédèrent, et la générosité du prince se distinguait envers tout le monde, surtout envers les femmes des chefs Dânavas. Ses cadeaux étaient d'une richesse étonnante : c'étaient des pierreries, de superbes palanquins, des chars magnifiques, des éléphans d'une race divine, si rapides qu'ils semblaient

(Ceylan); il en avait chassé Couvéra, qui l'avait d'abord occupé. Soûra est le nom du grand-père de Crichna : ce mot signifie *vaillant*, *fort*. Manomatî est une des femmes de Crichna. Son nom veut dire *remplie d'âme* ou *passionnée*.

fendre l'air; du sandal odorant; des eaux de senteur; du bois précieux de l'aloès embaumé; enfin de ces pierres merveilleuses appelées *Tchintâmani*[1], et qui procurent à leur possesseur tout ce qu'il peut désirer.

[2] Cependant Soutchimoukhî se rend auprès de Prabhâvatî, et lui dit : « Je reviens de Dwârakâ où j'ai vu Pradyoumna. Je lui ai confié votre secret : son bonheur est extrême, il a voulu hâter le moment de se trouver avec vous, et aujourd'hui même, ce soir, il doit être à vos pieds. Ne craignez rien, ô ma charmante amie, les enfans d'Yadou ne manquent jamais à leur parole. » Prabhâvati, agitée par l'espoir et par une espèce de terreur secrète, répondit à Soutchimoukhî : « Ta place est désormais près de moi; ne me quitte plus. Tu seras à mes côtés, quand je verrai le fils de Crichna; il me semble que ta présence contribuera à me rassurer : je pourrai lui parler avec plus de confiance. » Le génie obéissant promet de se conformer à ses désirs, et dans l'intérieur des appartemens de Prabhâvatî, tout est préparé pour l'arrivée de Pradyoumna.

[1] Ce mot signifie *joyau de la pensée*.

[2] Les détails qu'on vient de lire peuvent être curieux, quand il est question d'un peuple aussi anciennement civilisé. Ceux qui suivent seront souvent bizarres ; c'est peut-être une raison pour ne pas les omettre davantage.

Soutchimoukhî s'élance ensuite par la route des airs; et bientôt l'heureux messager revient et annonce le fils de Roukminî. Mais Pradyoumna, en approchant, a vu une guirlande de fleurs que les femmes de Prabhâvatî venaient de tresser, et sur laquelle se reposaient de légères abeilles. Il lui plaît de prendre cette forme, et de contempler ainsi, sans être connu, celle qui lui est destinée. La guirlande est présentée à Prabhâvatî, toutes les abeilles s'envolent et se dispersent au loin : mais Pradyoumna, c'est sur l'oreille de sa bien-aimée qu'il cherche un asile : il semble s'être réfugié dans le calice d'un lotus. En ce moment la lune majestueuse s'élevait sur l'horizon. Prabhâvatî la contemple avec inquiétude, et ne peut s'expliquer le trouble secret qu'elle éprouve. « Fidèle Soutchimoukhî, s'écrie-t-elle, quel feu me brûle! ma bouche est desséchée, mon cœur est abattu, tout mon corps est faible et languissant. Je ne puis définir le mal que je souffre. En vain je voudrais le guérir, la vue de cet astre silencieux a quelque chose qui accroît mon tourment et ajoute à ma faiblesse. Quand verrai-je les rayons de cet astre bien différent que tu m'as annoncé, et que je ne connais encore que par tes discours? Quand viendront-ils doucement apaiser cette chaleur qui me con-

sume? Malheureuses femmes que nous sommes! Hélas! je sens que je succombe; je tremble, et cependant tu m'as bien assuré qu'il allait venir, celui que mon cœur désire. Je me disais : Je vais entrer dans une route semée de fleurs! Fuis, fuis, imprudente! le serpent d'amour y est caché...[1] Est-ce donc l'astre des nuits, si doux et si paisible, dont les rayons allumeraient dans mon sein ce feu qui le dévore? La brise du soir, fraîche et odorante, est aujourd'hui comme une flamme qui me brûle. Ah! c'est lui, lui seul qui occupe mon âme. Remplie de sa pensée, je n'ai plus de force, plus de volonté! Interdite, éperdue, je frémis, ma vue se trouble, je sens que je me meurs! »[2]

QUATRIÈME LECTURE.

Pradyoumna connaît maintenant par lui-même les sentimens de Prabhâvatî. Elle est digne

[1] Virgile a dit :

> Qui legitis flores et humi nascentia fraga,
> Frigidus, ô pueri! fugite hinc, latet anguis in herbâ.

[2] Ici je me rappelle involontairement les vers de Sapho, traduits par Boileau.

> Un nuage confus se répand sur ma vue;
> Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs,
> Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
> Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

d'être son épouse, et Soutchimoukhî ne l'a point trompé. Il peut se déclarer sans crainte, et soudain il a paru dans tout l'éclat de sa beauté. Le palais est rempli d'une vive lumière, et la clarté de la lune est effacée par les rayons qui jaillissent de tout son corps. Prabhâvatî le voit : ces flots d'amour dont son cœur est inondé, s'enflent et se soulèvent; ainsi croît et se gonfle l'Océan, père des fleuves, quand vient à apparaître le disque plein et arrondi de l'astre des nuits. La fille de Vadjranâbha rougit, et baisse ses yeux qu'elle relève quelquefois avec timidité. Elle est immobile : Pradyoumna lui prend la main et sent qu'elle frissonne : « Beauté céleste, objet des plus ardens désirs! s'écrie-t-il, pourquoi ces yeux baissés? pourquoi ce silence cruel? Voulez-vous m'envier et le son de votre douce voix et l'éclat de vos regards? Osez voir celui qui dépose à vos pieds ses hommages et sa liberté : osez l'agréer pour votre serviteur. Ah! repoussez cette timidité frivole, laissez, laissez parler votre cœur. Un mot, un seul mot. Par un signe approuvez mes désirs, daignez m'apprendre que mes vœux sont comblés, et le rit *Gândharba*[1] va consacrer notre union. Le lieu,

[1] Les Indiens reconnaissent huit sortes de mariage. Celui qu'on

le temps, tout nous favorise. Belle et sage Prabhâvatî, consentez à mon bonheur. »

Aussitôt Pradyoumna serre la main de sa bien-aimée, puis il la tient avec la sienne étendue au-dessus du feu [1] qui brille sur un autel enrichi de pierres précieuses, et il récite quelques prières (*mantras*). Il offre des fleurs en sacrifice, et tous deux prononcent le serment d'amour : puis ils tournent autour du brasier en observant de commencer par le côté droit. Comme pour faire honneur au fils de Crichna, le feu, témoin divin, présent dans toute la nature, brille d'un éclat merveilleux. Pradyoumna met en réserve les dons qu'il destine aux brahmanes. « Veille à cette porte », dit-il ensuite à Soutchimoukhî, qui le salue avec respect : puis saisissant la main de sa nouvelle épouse, il l'entraîne dans la chambre nuptiale; il la presse doucement contre lui, dépose sur sa joue de tendres et longs baisers, savoure les parfums de son haleine, comme l'abeille ceux du lotus; lentement il prépare sa victoire, et ne retarde son dernier triomphe

appelle *gândharba* est le mariage contracté par consentement mutuel (*voyez* livre III des lois de Manou).

[1] Un feu est allumé à la naissance d'un enfant; il sert pour les sacrifices de chaque jour, pour les cérémonies de son mariage et pour son bûcher.

que pour prolonger ses plaisirs. Cependant le précurseur du jour, Arouna [1], annonça le retour du soleil et le moment de la séparation. Les deux époux, enchantés l'un de l'autre, se quittèrent; Prabhâvatî, pour penser seule à son bonheur; Pradyoumna, pour aller rejoindre ses compagnons.

Ainsi les enfans d'Yadou exécutaient, sous un vêtement emprunté, les volontés d'Indra et de Crichna, et, en silence, ils attendaient le moment où Vadjranâbha se leverait pour marcher à la conquête des trois mondes. Tant que durèrent les sacrifices de Casyapa, les Dévas et les Asouras ne commencèrent point les hostilités. Et cependant l'aimable saison des pluies était venue répandre le bonheur par toute la nature [2]. Le jour et la nuit, les génies, messagers ailés de Crichna et du roi des dieux, transmettaient rapidement tous les ordres et les nouvelles. Des nuits de bonheur s'écoulaient pour Pradyoumna et Prabhâvatî : à côté d'eux veillait la troupe des fidèles génies. Pendant le jour le fils de Rouk-

[1] C'est le frère de Garouda, conducteur du char du soleil. On le représente comme privé de jambes. C'est l'aurore moins agréablement personnifiée que dans les poètes grecs.

[2] La saison des pluies dans un climat chaud doit être chantée comme celle qui amène la fin des tourmens produits par la sécheresse. (*Voyez* plus bas une description des plaisirs de cette saison.)

minî ne peut se résoudre à quitter son épouse : mais, se doublant par un prodige de son art magique, son image est auprès de ses compagnons, sa réalité reste auprès de Prabhâvatî.

Aveuglés par le dieu de la mort, les Asouras ne s'aperçoivent point des projets de ces faux comédiens. Ils admirent leur retenue, leur sagesse et leur aimable gaîté; et leurs femmes elles-mêmes rendent justice à la beauté, aux grâces vives et piquantes, à l'élégance, à l'esprit, mais surtout à la décence des compagnes de ces charmans étrangers.

Vadjranâbha avait un frère, nommé Sounâbha [1], et ce Sounâbha, deux filles aussi bonnes que belles : l'une se nommait Tchandravatî [2], l'autre Gounavatî. Dans les visites qu'elles firent à leur cousine, elles en virent assez pour surprendre son secret, et cette découverte amena des confidences. « Je possède, leur dit-elle, un talisman merveilleux (*vidyâ*) [3]. Celle qui en fait

[1] Sounâbha est le nom que l'on donne à l'Himâlaya, qui est comme l'*ombilic* du monde. Sounâbha signifie donc *habitant de l'heureux ombilic du monde*. J'avoue que, dans ce cas, il serait mieux de dire *Sônâbha*.

[2] Tchandravatî veut dire *brillante comme la lune*, et Gounavatî, *douée de bonnes qualités*.

[3] Un *vidyâ* est une espèce de bol enchanté, auquel on suppose

usage, par la force du charme, attire près d'elle l'époux qu'elle a désiré; Déva ou Dânava, il ne peut résister, et le bonheur couronne promptement leur union. Pour moi, j'ai choisi parmi les Dévas, et je n'ai pas lieu de m'en repentir ». Et pour les en convaincre, elle leur montre Pradyoumna, dont elles admirent la jeunesse et la beauté. « Quelle différence, continue Prabhâvatî, entre un Déva et un Dânava, amis, par leur nature, l'un de la justice, l'autre de l'iniquité; attachés l'un à la piété, l'autre au plaisir, l'un à la vertu, l'autre au vice. N'en doutons pas, là où se trouvent la justice, la piété, la vertu, là sera la victoire. Les Dévas doivent l'emporter, c'est parmi eux que vous devez choisir un époux, et je vous prêterai mon talisman. Vous

une grande vertu. Il suffit de le mettre dans sa bouche et de former un souhait, pour qu'il soit de suite exaucé. Je vois d'ici quelques lecteurs impitoyables rire de mes pauvres Indiennes, et cependant je sais (me pardonnera-t-on cette indiscrétion?), je sais que quelques dames françaises, voulant connaître d'avance l'époux qu'elles devaient avoir, ont placé sous leur chevet un miroir merveilleux, et que, pendant leur sommeil, elles ont très certainement vu l'heureux mortel qui leur était destiné. Voulez-vous savoir encore le prénom de votre futur époux? le jour de l'an, en sortant de l'église, faites l'aumône à un pauvre, et demandez-lui son nom de baptême, ce sera infailliblement celui de l'homme que le ciel vous réserve.... Nous sommes tous de la même famille !

verrez de suite paraître les deux héros que vous aurez désirés. » Les deux cousines acceptent avec joie la proposition. Prabhâvatî prie son époux de les diriger dans leur choix : il leur désigne Gada, son oncle, et Sâmbha, son frère, doués tous les deux de beauté et de vertu, et tous les deux fameux par leur bravoure. « Voici, leur dit alors Prabhâvatî, le sort que m'a remis autrefois Dourwâsas [1] en me promettant qu'il me procurerait l'époux que je souhaiterais, quel qu'il fût, Déva, Dânava, Yakcha [2] même. Faites comme moi, prenez ce talisman, et vous allez voir paraître celui que votre cœur désire. » De sa bouche elle tire le talisman, qu'elle donne à ses cousines : elles pensent alors à Gada et à Sâmbha, qui se présentent aussitôt accompagnés de Pradyoumna. Le fils de Crichna a répandu autour d'eux un nuage magique, qui les a dérobés à tous les regards. Ils demandent à être unis aux jeunes princesses par le rit *gândharba;* et, prononçant les paroles sacrées (*mantras*), Gada reçoit la main de Tchandravatî, et Sâmbha celle de Gounavatî. C'est

[1] C'est le nom d'un mouni fameux, redoutable par son caractère susceptible et emporté. Ce mot signifie *mal habillé*.

[2] C'est une classe de demi-dieux attachés au service de Couvéra.

ainsi que, se conformant aux ordres qu'ils ont reçus, les héros, enfans d'Yadou, mettent dans leur parti les filles des Dânavas, et par l'amour commencent déjà à saper la puissance de Vadjranâbha.

CINQUIÈME LECTURE.[1]

On était alors dans le mois de Srâvana (juillet-août), le ciel était couvert de nuages; l'aimable Pradyoumna, en contemplant le spectacle d'une nature majestueuse, s'adresse en ces termes à la belle Prabhâvatî : « Le soleil descend vers l'horizon, et de l'autre côté s'élève la lune. Regarde comme cette lune, dont ton beau visage me représente l'éclat, a couvert de nuages son disque argenté : ainsi les tresses de ta chevelure cachent quelquefois à mes yeux les traits de ma bien-aimée. L'éclair se dessine dans le ciel, et ressemble à cet or qui brille dans ta parure : du sein de la nue qui le porte, il se dégage avec rapidité, comme ces reflets éblouissans qui jaillissent de tes bracelets et de ton collier. Vois sur le sombre nuage cette ligne d'oiseaux blancs comme la neige : aussi blanche

[1] Je voulais passer cette lecture, qui est une longue peinture de la saison des pluies; mais mon but étant plutôt d'instruire que d'amuser, je me suis décidé à donner une idée du genre descriptif chez les Indiens.

est la rangée de tes dents pures et charmantes. Les dépouilles de nos bois troublent la clarté des ondes limpides : les torrens se gonflent et se précipitent. Tour à tour formés et détruits par le vent, les nuages se heurtent dans l'air, comme les éléphans dans les forêts. Sur ce fond noir et orageux se peignent les trois nuances de l'arc céleste, pareilles à ces trois lignes sacrées qui parent ton front[1]. Oui, cette saison est vraiment l'ornement des cieux et l'espoir de la terre.

Cependant la tempête gronde au loin : à ce bruit les paons relèvent leur aigrette éclatante, poussent un cri, et, rassemblant les trésors d'une queue riche et superbe, ils vont rejoindre leurs compagnes. Quelques uns, tranquilles et abrités sur le haut de ces palais que dorent déjà les rayons de la lune, se promènent fièrement, et développent avec orgueil les couleurs variées et changeantes de leur riche plumage. D'autres, moins prévoyans, ont attendu l'orage sur le sommet des arbres; et, l'aile tout humide,

[1] Trois lignes courbes tracées sur le front avec du limon du Gange, ou de la poussière du bois de sandal, ou des cendres de bouze de vache, sont le signe des sectateurs de Siva. Ceux de Vichnou n'en ont que deux. Ceux de Râma ont une espèce de trident.

cessant de faire briller les pierreries qui étincellent sur tout leur corps, tremblans, effrayés, ils s'abattent sur la terre couverte d'un gazon nouveau. La pluie cesse un instant, et laisse régner un air doux et frais, embaumé de l'odeur du sandal, et chargé des parfums suaves ravis aux fleurs du cadamba, du sardja, de l'ardjouna : air délicieux, qui promet à la terre une pluie nouvelle, et délasse nos membres fatigués par le plaisir. Ah! ma bien-aimée, respirons avec joie l'haleine de ce zéphyre bienfaisant : qu'il ranime nos forces, et prenons notre part dans le bonheur du monde. Le lit desséché de nos fleuves se remplit, et les oiseaux que les chaleurs avaient exilés sur les bords du Mânasa [1], le cygne, la grue voyageuse, le héron, descendent dans nos climats, et couvrent la surface de nos rivières, en poussant des cris joyeux.

En ce moment le maître du monde, Crichna, repose paisiblement dans l'asile solitaire de ses plaisirs. A ses côtés est la divine Lakchmî; le Sommeil s'approche avec respect, et berce doucement les deux époux. La Lune, que les nuages voilent aujourd'hui, et qui ne peut briller au

[1] C'est un lac qui se trouve sur l'Himâlaya : on l'appelle quelquefois Mânasarovara.

ciel, descend sur la terre; le flambeau des nuits devient l'auréole du dieu, et forme autour de sa tête comme une guirlande de lotus. Des branches odorantes de cadamba, de nîpa, d'ardjouna, de kétaca l'entourent et le couronnent, et les autres fleurs de la saison lui adressent le tribut de leurs parfums. Le serpent lui-même partage cet empressement de toute la nature, et s'approche des fleurs, sur lesquelles reposent les pieds de Crichna : à côté de l'abeille, il semble s'enivrer, comme elle, du plaisir de regarder le dieu. Et cependant le ciel, de tout côté cerné de nuages, précipite ses ondes sur la terre; on dirait qu'il prend plaisir à renouveler l'eau de cet étang où Crichna, à son réveil, doit baigner son beau corps.

Que ce spectacle est ravissant! que de trésors épars sur le sein de la terre! quelle espérance d'une récolte heureuse! De même que le prince, armé du *tchakra,* pousse ses éléphans privés contre les éléphans sauvages encore et superbes habitans des bois, ainsi le Vent, orgueilleux dominateur des airs, allume la guerre dans les plaines célestes, et charge les nuages avec d'autres nuages. De leurs flancs déchirés jaillit une onde salutaire et pure, que par leurs cris de joie appellent et accueillent le paon, et le *tchâ-*

taka[1], et tous les autres habitans de l'air. L'hôte des marais, de ses rauques accens, excite ses compagnes à célébrer le retour de la pluie : ainsi le sage brahmane, entouré de ses élèves, leur apprend à répéter après lui les louanges du grand Être (les prières du *Rik-Véda*).[2]

O toi, dont la vue charme mon cœur comme la vue du nuage réjouit la nature; que j'aime cette saison, quand, amenant à sa suite l'orage et le tonnerre, elle réveille deux époux, leur fait chercher dans les bras l'un de l'autre un asile contre la terreur, et prépare ainsi un triomphe à leur tendresse! Mais que je hais aussi cette saison, quand d'un sombre voile elle cache la lune à tous les regards! L'astre des nuits, apparaissant entre deux nuages, est comme un ami qui sort d'une maison étrangère pour retourner vers ses amis. La lune est la confidente de l'amant abandonné et le témoin

[1] C'est le passereau.

[2] Cette comparaison paraîtra bien extraordinaire pour un peuple religieux; mais nous prenons nos images dans les idées qui nous sont familières. J'ai adouci quelques traits : ainsi l'on représente la grenouille comme entourée des *seize* personnes employées dans les sacrifices. J'ai ignoré le sens de ce passage jusqu'au moment où, dans un autre endroit du *Harivansa*, j'ai vu Dieu commençant la création du monde par celle des *seize* officiers qui assistent le brahmane dans les sacrifices solennels.

discret de son désespoir : elle est le guide mystérieux de l'amant fidèle et impatient qu'elle dirige vers l'asile du bonheur. Elle est encore le flambeau, l'ornement, le charme du rendez-vous. Elle-même, enfermant dans un corps mortel un de ses rayons lumineux, a daigné sur la terre donner naissance à une race de héros [1]. Tchandramas (c'est le nom qu'on lui donne) mérita par ses austérités d'être roi des Brahmanes, et d'être à jamais invoqué dans leurs hymnes. Il fut père de Boudha, qui eut pour fils un homme divin, Pouroûravas. C'est lui qui, du sein du *Samî* [2], apprit à tirer le feu; lui qui aima Ourvasî, la plus belle des Apsaras. Parmi ses descendans se distinguèrent et Ayous [3],

[1] Il faut se rappeler que les Indiens distinguent deux dynasties de princes : l'une, la dynastie solaire (*soûryavansa*), l'autre la dynastie lunaire (*tchandra* ou *somavansa*). Crichna appartenait à cette seconde famille. La Lune ou Tchandramas (et la Lune en sanscrit est du genre masculin), s'incarnant sur la terre, devint fils d'Atri et père de Boudha, qui fut régent de la planète de Mercure. Boudha signifie *sage, savant;* Pouroûravas veut dire *retentissant.*

[2] Le samî est un arbre avec le bois duquel on fait un instrument nommé *arani;* c'est une pièce de bois cubique, de cinq pouces de diamètre, avec un petit trou dans la partie supérieure; on y introduit un morceau de bois que tirent deux personnes, et la friction produit du feu.

[3] Ayous signifie *ancien, âgé*, et Nahoucha, guerrier *qui enchaîne.*

et Nahoucha, roi parmi les Dévas; noble époux des filles de Dakcha[1], il eut encore pour descendant le plus grand des Dévas, Crichna, héros terreur de ses ennemis et orgueil des Souras. Faut-il nommer encore et l'illustre Vasou[2] qui, par ses exploits, acquit le titre de *Tchakravartti*, Vasou aussi puissant qu'Indra; et Yadou[3], honneur de sa race, monarque commandant à de nombreux vassaux; et les Bhodjas enfin, les premiers des mortels par leur valeur comme par leur rang? Dans cette heureuse famille aucun roi n'a paru ami de la fraude, de l'impiété et du vice : tous se sont illustrés par leur foi, leur bravoure et leur générosité, tous ont été des modèles de vertu. Mais pardessus tout, ô ma bien-aimée, révérons celui

[1] Dakcha est le père de vingt-sept nymphes, qui président aux constellations lunaires, et qui sont regardées comme les épouses du dieu Lunus.

[2] Vasou veut dire *riche*. Le titre de *tchakravartti* se donne au prince qui règne sur un *tchakra*, c'est-à-dire sur une province qui s'étend d'une mer à l'autre.

[3] Yadou (ce mot signifie *énergique* et *courageux*) était l'aîné des fils du prince Yayâti, cinquième roi de la race lunaire; il fut privé par son père de tout droit à la couronne. Mais ses descendans, malgré cette défense, devinrent très puissans : ce sont eux qu'on appelle Yâdavas. Les princes appelés *Bhodja* étaient de cette famille. Ce fut encore le nom de princes plus modernes, et même ce peut être un simple titre; car Bhodja signifie *protecteur*.

qui est à la fois le maître du monde et l'amour des hommes justes. Honneur à Nârâyana, toujours vivant; il est l'âme du monde, le premier entre les dieux, le plus grand de tous les êtres! Épouse de Pradyoumna, honneur à Crichna notre père! »

SIXIÈME LECTURE.

Le sacrifice de Casyapa était achevé, et les Dévas étaient retournés dans leurs demeures. Vadjranâbha se rend alors auprès du saint Mouni pour le consulter sur son projet. « Mon fils, lui dit Casyapa, si vous m'en croyez, restez à Vadjrapoure, et contentez-vous de votre royaume. Indra, l'ennemi que vous allez attaquer, a pour lui la puissance de la religion. La piété et la science divine font sa force; roi du monde, il veille au bonheur de tous les êtres, appuyé des vœux et des suffrages de tout ce qui est vertueux. En vain vous vous flatteriez de le vaincre, Vadjranâbha, vous finirez par succomber. Le pied du voyageur passe sur le serpent et ne l'écrase pas. Vous pouvez frapper Indra, sans jamais l'abattre. » Vadjranâbha entend ces paroles; mais il repousse ces conseils salutaires; ainsi le malade, déjà enveloppé des chaînes de la mort, refuse les remèdes qu'on lui présente

et la vie qu'on veut lui rendre. L'insensé persiste dans son funeste projet de soumettre les trois mondes. Il rassemble ses parens, ses amis, et annonce que c'est le ciel même qu'il prétend conquérir.

Mais Crichna et le roi des dieux ont déjà pris leurs mesures. Le conseil des Yâdavas a décidé la mort de Vadjranâbha et de ses partisans. Même pour soustraire aux chances de la guerre les nouveaux rejetons que Prabhâvatî et ses cousines allaient bientôt donner à la famille de Crichna, il est décidé qu'ils ne passeront pas par les longues épreuves de l'enfance, qu'aussitôt après leur naissance ils auront déjà la force, les vertus et la science de l'âge mûr. Et en effet Prabhâvatî mit au monde un fils qui était tout le portrait de son père : Tchandravatî et Gounavatî, non moins heureuses, eurent aussi chacune un fils. Tchandraprabha[1] et Gounavân[1] furent leurs noms ; et les trois enfans, suivant l'oracle de Crichna et d'Indra, arrivèrent de suite, de la faiblesse de l'enfance, à toute la vigueur de la jeunesse[2]. Ils se promenaient dans les jardins du gynécée, sous la

[1] Tchandraprabha veut dire *brillant comme la lune*, Gounavân, *doué de qualités*.

[2] Les Grecs disaient aussi la même chose de leur dieu Apollon.

garde des génies ailés, confidens de toutes ces merveilles. Cependant Vadjranâbha les a vus : « Qu'on arrête, s'est-il écrié, les misérables qui ont osé profaner mon palais. » L'ordre fatal est donné, les issues sont gardées de tout côté. « Qu'on les arrête! qu'ils meurent! » tel est le cri que répètent les satellites du roi des Asouras, et qui vient percer le cœur des princesses. Elles pleurent, elles gémissent : « Ne craignez rien, leur dit Pradyoumna, tant qu'il nous restera un souffle de vie, que peuvent les Dêtyas contre nous? Reprenez courage. » Puis s'adressant à son épouse faible, éperdue : « Vois, lui disait-il, et ton père et ton oncle, tous les deux armés de leur massue : tes frères, tes parens terribles et menaçans. Oui sans doute par l'amour que j'ai pour toi, je dois les respecter. Mais j'en prends à témoin tes deux cousines, le moment est critique : si j'attends, nous sommes morts; si je combats, je suis sûr de la victoire. Les Dânavas furieux vont nous attaquer; et nous, nous guerriers, quand notre ennemi est à la portée de notre *tchakra*, nous pourrions délibérer? » Prabhâvatî gémit, sa tête s'incline devant son époux, ses genoux fléchissent : « Oui, s'écrie-t-elle, arme-toi; défends tes jours contre l'ennemi qui t'environne. Vis pour tes enfans et tes

épouses [1], vis pour ta vénérable mère et pour Anirouddha, l'héritier de tes hautes destinées. Songe à tout ce qui t'est cher, et conserve-toi pour nous. Dourvâsas m'a dit autrefois : Épouse et mère fortunée, tu ne connaîtras point le malheur du veuvage, tu jouiras de la vue et de la gloire de ton fils. Si tel est le sort qui m'attend, ô Pradyoumna, je m'abandonne à mes destins. » Elle dit, prend une épée, lève les yeux vers le soleil, remet le fer aux mains du fils de Roukminî : « Sois victorieux », s'écrie-t-elle, et en même temps elle soupire. Pradyoumna, transporté de joie, a saisi le glaive, et son front s'est incliné avec respect vers sa bien-aimée. Tchandravatî et sa sœur arment également Gada et le vaillant Sâmbha.

Alors Pradyoumna dit au chef des génies : « Je vous laisse en ces lieux avec Sâmbha pour résister aux Dânavas. C'est dans les plaines de l'air que je vais les combattre. » Aussitôt par son art magique il forme un énorme dragon, aussi terrible que le serpent Ananta [2]. Il a mille

[1] La polygamie n'est pas défendue par les lois indiennes. Nous avons déjà vu que Pradyoumna avait épousé Roukmavatî, mère d'Anirouddha.

[2] Le serpent Ananta, c'est-à-dire *immortel*, est celui qui sert de couche au dieu Vichnou.

têtes, et traîne un char sur lequel Pradyoumna se place hardiment. Le guerrier salue sa chère Prabhâvatî, et s'élance dans les rangs des Asouras; ainsi le feu se répand au milieu d'une forêt. De ses armes ou acérées comme le dard du serpent, ou courbées comme le croissant de la lune, il perce, il fend les Dêtyas. De tous côtés les Asouras furieux dirigent leurs traits sur le fils de Crichna : il est le but de toutes leurs flèches. Pour lui, il frappe sans relâche; les bras tout couverts de riches bracelets, et les têtes ornées de pendans d'oreilles tombent sous les coups de son cimeterre. La terre est jonchée des cadavres des Asouras abattus par Pradyoumna. Le roi des dieux, accompagné de ses troupes célestes, contemple avec joie le combat des enfans d'Yadou contre les fils de Ditî. Ceux qui viennent attaquer et Gada et Sâmbha, tombent tous dans le gouffre de la mort, comme les poissons dans les abîmes de l'Océan. Indra et Crichna voyaient que la fureur du combat allait toujours croissant. Par leur ordre, Garouda amène à Gada un char merveilleux, conduit par le fils de Mâtali [1]. L'éléphant divin, Êrâvana [2], est remis à la disposition de Sâmbha,

[1] C'est le nom de celui qui conduit le char d'Indra.

[2] Êrâvana ou Êrâvata est l'éléphant d'Indra.

qui s'élance sur son dos et poursuit ses exploits. Le fils d'Indra, Djayanta [1], vient seconder le fils de Roukminî. En vain Vadjranâbha a compté sur la faveur de Brahma : le charme est rompu, l'insensé va succomber sous les coups des Yâdavas, qui, de tous les côtés, par les chemins et du ciel et de la terre, pénètrent dans ses états. Pradyoumna, accompagné de Djayanta, approche de son palais; ils renversent devant eux, ils écrasent d'une grêle de traits les Asouras qui leur résistent. « C'en est fait, dit Pradyoumna à Gada son oncle, ce char que vous avez reçu, le fils de Mâtali qui le dirige, l'éléphant Êrâvana envoyé à Sâmba, tout nous annonce un succès prochain. Un sacrifice doit être offert aujourd'hui au redoutable Siva [2]. Malgré les liens qui nous attachent à Vadjranâbha, c'est nous qui devons l'immoler; ainsi l'ordonne mon père, qui veut demain retourner à Dwârakâ; ainsi doit être punie la téméraire ambition de celui qui croyait conquérir le ciel. Nous devons obéir, puisque notre ennemi est condamné. Attaquons sans retard, c'est mon avis : il va résister avec violence, il va nous opposer tous

[1] Djayanta signifie *victorieux*.

[2] On se rappelle que Siva est considéré comme le dieu destructeur.

les moyens de défense que l'art pourra lui fournir. Il a maintenant ses épouses à protéger : laisser une de ses femmes au pouvoir de son ennemi est, pour le guerrier, un malheur pire que la mort. Mais nous vaincrons, notre courage nous répond de la victoire. » Ainsi parle Pradyoumna, et il donne ses instructions à Gada et au généreux Sâmba. Lui-même, par un nouveau prodige, il se transforme en un nombre infini de Pradyoumnas, qui poursuivent les Dêtyas dans les ténèbres dont ils s'enveloppent. Le roi des dieux triomphe à la vue de cette métamorphose. On voyait Pradyoumna combattant séparément chaque Dânava, et on ne pouvait distinguer quel était le véritable Pradyoumna animant chacun de ces corps différens. Au milieu de ce combat la nuit était survenue et n'avait point arrêté le cours des exploits du vaillant fils de Roukminî. La fortune des Asouras cédait partout devant lui. Pendant qu'il combattait, Djayanta, plongé dans les eaux du Gange terrestre, faisait les ablutions et les prières du *Sandhyâ* [1]. Djayanta revenait au combat, et alors Pradyoumna, dans les ondes

[1] Le sandhyâ consiste en prières et en ablutions, que les Indiens des trois premières castes doivent faire au lever et au coucher du soleil.

du Gange céleste [1], allait s'acquitter à son tour des devoirs pieux que la loi commande au coucher et au lever du soleil.

SEPTIÈME LECTURE.

L'œil du monde, le soleil venait d'amener au ciel la troisième heure. Crichna apparaît dans l'air, porté sur Garouda, dont le vol est aussi rapide que le souffle du vent. Il quitte sa monture divine pour se placer à côté d'Indra, et fait entendre le son redoutable de sa conque guerrière (*pântchadjanya*)[2]. A ce signal Pradyoumna se rend auprès de lui. « Le moment est venu, dit le dieu; va, monte sur Garouda, que Vadjranâbha soit immolé. » Le héros salue avec respect et son père et le roi des Dévas, s'élance sur Garouda, et, avec la promptitude de la pensée, il arrive près de son rival. De sa massue il frappe Vadjranâbha à la poitrine. Le Dêtya chancelle, son sang coule

[1] Le Gange dans le ciel porte le nom de Mandâkinî.

[2] Ce mot est formé du nom d'un géant, Pantchadjana, que Crichna avait vaincu, et dont la retraite était une énorme coquille. Crichna, après avoir tué le monstre, prit cette coquille dont il fit sa trompe guerrière. Le mot *pantchadjana* est composé de pantcha, *cinq*, et de djana, *genre d'élémens*. Les Indiens reconnaissent cinq élémens : l'âkâsa, *éther*, est le cinquième. L'homme en mourant rentre dans le *pantchatwam*, c'est-à-dire est rendu aux cinq élémens.

en abondance, il va s'évanouir. « Il respire encore », dit Pradyoumna. « Oui, s'écrie Vadjranâbha en revenant à lui, à ce coup j'ai reconnu la force des Yâdavas : c'est bien; mais pare celui-ci, ton heure est venue. » En même temps, avec le bruit de la tempête, avec la rapidité de l'éclair, de sa massue lourde et noueuse, il frappe au front Pradyoumna, qui, tout sanglant, se sent défaillir. Crichna le voit; il sonne de sa trompe guerrière, et lui rend sa force et son ardeur. Tous les yeux sont fixés sur lui : son père lui remet ce terrible *tchakra*, dont le cercle tranchant a tant de fois porté la mort dans les rangs des Dêtyas. Pradyoumna s'incline d'abord devant Crichna, puis devant le prince du ciel; il lance le *tchakra* fatal, et abat la tête de Vadjranâbha, aux yeux des Dânavas épouvantés.

De l'autre côté du palais, Gada combattait contre Sounâbha furieux et désespéré. En vain le malheureux cherche à soutenir une lutte inégale, il subit bientôt le sort de Vadjranâbha. Sâmba, de ses flèches aiguës, perce les Dêtyas que le roi des morts a marqués pour ses victimes. Nicoumbha [1], autre frère du prince des

[1] Ce mot signifie *vivant sur* ou *dans la terre*. Pour Chatpoure, ce mot veut dire *ville composée de six bourgs*.

Asouras, frappé de terreur, va se cacher dans Chatpoure. Les Dévas triomphans entrent dans la ville que Vadjranâbha vient de leur abandonner par sa mort. Les prisonniers sont passés au fil de l'épée : mais l'on accorde la vie aux enfans et aux vieillards déjà vaincus par la crainte. Indra et Crichna délibérèrent ensuite pour savoir ce qu'ils devaient faire de leur conquête : par le conseil de Vrihaspati, ils divisèrent le royaume de Vadjranâbha en quatre parties. L'une fut donnée au fils de Djayanta, deux autres aux fils de Pradyoumna et de Sâmba, et la quatrième à Tchandraprabha. On fit aussi le partage de tous les bourgs magnifiques, des villes nombreuses et aussi riches que Vadjrapoure, qui composaient le domaine du prince des Asouras. Les tapis, les étoffes, les fourrures précieuses et les pierreries furent réunis en quatre lots, et assignés aux quatre jeunes princes. Bientôt au bruit du *Dévadoundoubhi* (tambour divin), ces nobles rejetons de la race des Richis reçurent dans les eaux du Gange le baptême[1] royal de la main d'Indra et du sage Crichna.

[1] Pour sacrer les rois, on les faisait asseoir sur un trône, et on répandait sur leur tête de l'eau prise à un fleuve révéré, et dans laquelle on mêlait du miel, du beurre clarifié, une liqueur spiritueuse, deux espèces de gazon et des épis nouveaux.

Pour couronner la fête, le monarque des Dévas, après avoir recommandé à Djayanta de protéger ces nouveaux rois qui allaient en ces lieux perpétuer sa race et celle de Crichna, leur accorda le privilége d'être invulnérables contre les attaques de tous les autres êtres, et de pouvoir, à leur gré, se transporter par les routes de l'air, au ciel[1] et à Dwârakâ. Pradyoumna jouissait déjà de cette heureuse faculté, et pour que Gada et Sâmba ne fussent point privés du plaisir de visiter leur famille, il mit à leur disposition deux éléphans nés de l'éléphant céleste Êrâvana, et nommés Sakrandjaya et Pourandjaya[2], des chevaux de la race d'Outchêssravas[3], et des chars fabriqués de la main de Twachtâ[4]. Indra reprit ensuite le chemin du ciel et Crichna celui de Dwârakâ. Gada et ses deux neveux restèrent encore six mois à Vadjrapoure, où les ramena souvent dans la suite un intérêt bien puissant. Ces royaumes, fondés des débris de

[1] Ce ciel est le *Swarga* ou paradis d'Indra.

[2] Sakrandjaya signifie *victoire d'Indra* : car le mot *sakra* (*puissant*) est un nom d'Indra. Pourandjaya veut dire *victoire de la ville*.

[3] Ce mot signifie *pourvu de hautes oreilles*. C'est un cheval blanc, qui, ainsi que l'éléphant Êrâvana, était né de la mer, lorsque les dieux l'avaient baratée.

[4] C'est un nom de Viswakarmâ, ouvrier des dieux.

la puissance de Vadjranâbha, subsistent encore, et subsisteront aussi long-temps que le monde. Ils sont situés sur le côté septentrional du mont Mérou. Ainsi triompha Pradyoumna par la grâce de Crichna, maître du monde, Crichna dont le nom est immortel, dont les ennemis furent anéantis et les enfans comblés d'honneurs et de richesses. Gloire, gloire à Crichna et à la parole de Dwêpâyana![1]

[1] C'est un surnom de Vyâsa, auteur du *Mahâbhârata* : il lui fut donné, parce qu'il vint au monde dans une île de l'*Yamounâ*, rivière qui se jette dans le Gange.

ENLÈVEMENT DE BHÂNOUMATI

(EXTRAIT DU HARIVANSA.)

Les Indiens, comme tant d'autres peuples, ont cru aux magiciens. La philosophie leur enseignait que tout dans ce monde est illusion, que l'homme est soumis à l'influence d'une féerie continuelle ; et, dans leur crédulité, plus excusables que tout autre, ils concluaient assez naturellement qu'une science merveilleuse pouvait substituer sans peine une erreur à une autre erreur. Ils attribuaient un semblable pouvoir aux dieux, et surtout à leurs terribles ennemis, qui ne s'en servaient que pour le mal. Se rendre invisible, traverser rapidement les airs, séparer son âme de son corps, ce sont là les jeux ordinaires de ces êtres puissans et redoutables. Les livres sont remplis des tours miraculeux des enchanteurs indiens ; mais il faut avouer qu'ils ne sont pas très

variés, et que ce genre de merveilleux lasse à force d'être monotone. J'ai choisi le récit qui suit, parce qu'il peut donner une idée générale de ce genre d'invention poétique, et surtout parce que la dernière métamorphose du magicien m'a paru singulière.

—

ENLÈVEMENT

DE BHÂNOUMATÎ.

Les Yâdavas se livraient aux plaisirs après les combats. Cependant un ennemi des dieux, un Dânava, leur tendait des embûches : c'était Nicoumbha, qui, fier de ses forces et fidèle à son antique haine, avait de plus à venger la mort de son frère Vadjranâbha. L'insensé courant à sa propre perte, osa enlever la fille de Bhânou, la jeune Bhânoumatî[1]. D'abord par son pouvoir magique il se rend invisible, et ce sont les femmes des Yâdavas qu'il attaque : persécuteur caché, il sème sur leurs pas les ennuis, les tourmens, et remplit leur âme d'un trouble inexprimable. Mais bientôt poursuivant son projet, il saisit le moment favorable, et malgré les barrières et les murs s'introduit dans le parc de Bhânou. Il pénètre dans le gynécée, et enlève sa victime. La vierge timide pousse des cris : le bruit retentit au-dehors. Deux guerriers,

[1] Bhânou et Bhânoumatî signifient *brillant*, et comme le *bh* se change en *ph*, le beau nom de Phanor a la même étymologie.

gouverneurs de la ville, Vasoudéva et Ahouka, se présentent dans les lieux d'où partent ces accens plaintifs. Ils entendent des cris, ils ne voient personne. Aussitôt ils courent au palais de Crichna : le dieu, à qui rien n'échappe, au premier tumulte, avait réuni autour de lui le vaillant Ardjouna[1], le demi-dieu ailé, vainqueur des serpens[2], et le héros qui sur son drapeau porte un poisson[3]. « Allons, avait-il dit au dernier, monte sur ton char, hâte-toi », et en même temps il lui montrait la route qu'ils devaient suivre. « Et toi, fils de Casyapa, traverse les plaines de l'air, et poursuivons l'ennemi. » Garouda obéit et s'élance dans la route qu'on lui indique.

Cependant Nicoumbha dans sa fuite approchait de Vadjrapoure. Crichna, accompagné d'Ardjouna et du noble Pradyoumna, atteint son terrible ennemi. Ils l'attaquent : mais Nicoumbha, comme en se jouant, résiste avec la force d'un immortel. De son bras gauche il tient la jeune Bhânoumatî ; de la main droite il agite une massue pesante et noueuse. Crichna et ses deux compagnons, craignant de blesser celle

[1] C'est un des fils de Pandou, particulièrement aimé de Crichna.

[2] C'est Garouda, monture ordinaire de Crichna.

[3] C'est Pradyoumna, qui sur sa bannière a un poisson.

qu'ils viennent venger, n'osent frapper l'odieux Asoura. Pleins de force, bouillans de courage, ils brûlent à la fois et tremblent de punir son audace. Habile à manier toutes les armes, habile surtout à tirer de l'arc, Ardjouna vise le Dêtya, comme on vise de loin l'éléphant furieux ou le chameau rapide, et lui lance une flèche. Avec la même adresse les deux autres l'accablent aussi de leurs traits, sans toucher à la vierge qui lui sert comme de bouclier. Alors recourant aux prestiges de son art, Nicoumbha disparaît tout à coup avec Bhânoumatî, qu'il enveloppe des mêmes voiles que lui. Les trois héros ne se découragent pas dans leur poursuite : ils s'attendent à le revoir bientôt. En effet il reparaît sous la forme d'un grand aigle : dans ses serres il tient la malheureuse proie qu'il a enlevée. Aussitôt de ses traits acérés Ardjouna recommence à l'attaquer, ménageant toujours Bhânoumatî. L'Asoura planant sur toute la terre, passe de contrée en contrée, et parcourt les sept régions du monde[1], sans pouvoir lasser les ennemis qui le poursuivent. Enfin il passait au-dessus de Gocarna[2], lieu rempli de la gloire

[1] Les Indiens divisent le monde en sept contrées (*dwîpa*), séparées l'une de l'autre par une mer particulière.

[2] On désigne sans doute ici un roc en forme de tête au-dessous

de Mahâdéva, révéré des dieux et craint des Asouras eux-mêmes : il ose s'abattre sur le roc que les eaux du Gange laissent à découvert, et dépose un instant Bhânoumatî. Aussitôt Pradyoumna s'élance avec rapidité et saisit la jeune vierge : en même temps Crichna et le fils de Pandou, de leurs flèches aiguës, repoussent le Dêtya furieux, qui, abandonnant Gocarna, se dirige vers le midi; suivi de près par ses deux ennemis montés sur Garouda, il se réfugie à Chatpoure, ancien séjour de ses ancêtres, souterrain vaste, obscur et inaccessible. En vain il espère fatiguer la constance du dieu : Crichna et son compagnon s'établissent à la porte même de sa retraite; ils veillent, pendant que la nuit sombre couvre tout de ses voiles.

Cependant le fils de Roukminî, par l'ordre de Crichna, est retourné à la ville de Dwârakâ, et, triomphant, a remis à Bhânou sa fille qu'il pleurait : puis retournant à Chatpoure, il y retrouve les deux héros, qui, terribles et menaçans, se préparaient à forcer la porte de cet odieux repaire. L'arrivée de Pradyoumna ajoute

de la chute du Gange (*Gangotrí*). On le regarde comme une représentation du signe sous lequel on adore Siva ou Mahâdéva, le *grand dieu*. Le mot *Gocarna* signifie *oreille de vache* : cet animal est révéré dans l'Inde.

encore à leur ardeur : c'est le sang de Nicoumbha qu'ils demandent. Mais aussitôt bravant leurs forces réunies, Nicoumbha sort de son antre, et affronte le danger. Ardjouna, de son redoutable *Gândîva*[1] incessamment tendu, lance une grêle de flèches qui semblent lui fermer le passage. Nicoumbha s'est précipité avec force, et son énorme massue est tombée sur la tête d'Ardjouna. Le héros frappé vomit le sang, et ses esprits se troublent. Le superbe Asoura, en riant, poursuit sa victoire, va droit au fils de Roukminî, et à l'improviste assène encore un coup de massue sur la tête de Pradyoumna qu'il fait chanceler.

Les deux guerriers se retiraient, éperdus et blessés : Crichna les voit, il accourt furieux, et de sa pesante *cômodakî*[2] il menace de loin Nicoumbha. Les deux rivaux s'approchent, ils poussent des cris horribles et s'attaquent. En ce

[1] C'est le nom de l'arc d'Ardjouna. Brahma d'un seul bambou avait, dit-on, fait trois arcs différens : de la portion voisine des racines, il avait formé le Pinâka, qu'il donna à Siva ; et du reste, le Kodanda et le Gândîva, qu'il remit à Vichnou Ce dernier arc passa ensuite entre les mains des deux premiers Râmas, d'Indra et d'Ardjouna.

[2] Je n'ai pas dû prendre sur moi de changer ce mot qui semble bizarre. C'est le nom de la massue de Crichna. Ce mot signifie *l'arme de celui qui fait la joie de la terre.*

moment apparaissent tous les dieux : ils entourent Indra, monté sur l'éléphant Èrâvana. Il vient contempler le combat terrible qui va se livrer entre l'Asoura et le Déva. A cette vue Crichna, si souvent vainqueur, sent le désir de donner à ses nobles amis le spectacle de la mort du Dânava. La massue levée, il tourne et retourne autour de son ennemi, épiant l'instant de le frapper. L'Asoura surveille tous ses mouvemens, suit tous ses pas, tous ses tours et ses détours, et balance avec adresse son arme pesante. Les clameurs des deux combattans retentissent comme les rugissemens de deux tigres en furie, comme les cris de deux éléphans que l'amour jaloux pousse l'un contre l'autre. Enfin, avec un bruit épouvantable, Nicoumbha frappe Crichna : au même instant la massue de Crichna tombait sur la tête de Nicoumbha, et la force du coup que le dieu portait et de celui qu'il recevait lui fit un moment poser à terre sa fidèle *cômodakî*. Il pâlit, il tremble, et le monde entier, à cet aspect, s'arrête : il semble souffrir avec lui. Le roi des dieux lui-même, Indra, puise au Gange céleste quelques gouttes d'une eau blanche et parfumée, mêlée d'ambroisie, qu'il répand sur Crichna. Ah ! si dans cette circonstance le dieu, maître des Souras, a été

faible, c'est qu'il l'a bien voulu. Qui peut se flatter d'avoir, dans le combat, plus de force que lui? Cependant il est revenu de ce trouble passager, et, son *tchakra* à la main : « Malheureux, tremble! » s'écrie-t-il. Nicoumbha reconnaît la supériorité de son ennemi, et veut encore appeler à son secours les prodiges et les enchantemens. Il abandonne à la colère de Crichna une masse inanimée, et lui-même, il disparaît. « Il est mort », dit le dieu un instant trompé; et, guerrier, il respecte les restes d'un guerrier. Cependant Pradyoumna et le fils de Countî [1], revenus de leur premier trouble, sont à ses côtés, et ne doutent point de la mort de Nicoumbha. Mais Pradyoumna bientôt a deviné sa ruse : « Mon père, s'écrie-t-il, le traître est loin d'ici; cette masse immobile, ce n'est pas lui. » Il n'avait pas fini de parler, et le corps avait disparu. Ardjouna et son maître divin souriaient de leur erreur. En ce moment sur la terre, dans l'air, de tous côtés apparaissent à leurs yeux mille Nicoumbhas qui viennent assaillir et Crichna, et le vaillant Ardjouna, et le généreux fils de Roukminî. O prodige! les uns prennent l'arc du fils de Pandou, les autres ses flèches redoutables : quelques uns le saisis-

[1] C'est le nom de la mère d'Ardjouna.

sent lui-même par les mains, d'autres par les pieds, et l'emportent ainsi dans les plaines de l'air. Bien plus, l'image d'Ardjouna désarmé, enchaîné, suspendu dans les airs, se multiplie à l'infini. Crichna et son fils voient de toutes parts, autour d'eux, s'agiter ces figures fantastiques. De leurs flèches ils percent un Nicoumbha, se gardant bien de frapper l'apparence d'Ardjouna. D'un Nicoumbha que leur trait vient de traverser, soudain il en naît deux. Mais enfin le vainqueur de Madhou, Crichna, qui n'est autre chose que Vichnou, daigne faire usage de cette science divine par laquelle il embrasse le présent, le passé, l'avenir : son œil perçant a distingué le vrai Nicoumbha, l'auteur de toutes ces créations merveilleuses, le ravisseur d'Ardjouna. A la face de tous les êtres, il se montre tel qu'il est; accoutumé à triompher des Asouras, il lance son *tchakra*, qui va trancher la tête de son superbe ennemi. Nicoumbha tombe, comme l'arbre dont on vient de couper les racines. Le charme cesse, et tous les vains fantômes ont disparu à la fois; Ardjouna délivré descend aussi du haut des airs; il est reçu dans les bras de Pradyoumna, et respire enfin des fatigues d'un voyage forcé, tandis que Nicoumbha, comme lui précipité du

ciel, reste sans mouvement étendu sur la terre.

Le dieu vainqueur retourne, avec ses deux compagnons, à Dwârakâ, où on l'accueille en souverain digne des plus grands honneurs. La joie règne partout : une seule famille est encore dans le chagrin : de tristes soupçons troublent le cœur de Bhânou. « Généreux prophète, dit le héros des Yâdavas au sage Nârada en s'inclinant devant lui, daigne par tes discours consoler un père malheureux. — Noble Bhânou, s'écrie Nârada, cesse de t'affliger : apprends la cause réelle de tes maux, apprends aussi comme ils seront réparés. Dans les jardins de la fille de Révata, Bhânoumatî, jeune et légère, folâtrait sans respect pour la présence de Dourvâsas; le Mouni dans sa colère lança contre elle une imprécation : Gaîté funeste! a-t-il dit, présages sinistres! elle passera dans les bras d'un ennemi. Les autres Mounis et moi, nous avons intercédé pour ta fille : Pieux solitaire, cette vierge ignorante et naïve n'a point voulu vous offenser. Son intention est pure, si son action est coupable. Pourquoi la punir par une terrible imprécation? Daignez vous apaiser, daignez révoquer la sentence. Nous osons répondre pour elle. Ainsi parlions-nous à Dourvâsas : son cœur est ému, un instant il tient sa tête baissée. Oui,

nous a-t-il répondu, ce que j'ai prononcé doit s'accomplir : elle passera dans les bras d'un ennemi; mais pure et vertueuse, elle sera rendue à son père. Bientôt épouse noble et riche, et mère fortunée, elle sera par ses vertus et sa beauté comme ce *coumârî* (jasmin) qui plaît aux yeux et répand le plus doux des parfums. Ainsi sera effacé jusqu'au souvenir même de son malheur. Illustre Bhânou, continua Nârada, vous connaissez Sahadéva [1] : il est plein de courage et d'honneur, il respecte les dieux: que l'aimable Bhânoumatî soit unie au plus jeune des fils de Pandou et de Madrî [2]. » Bhânou ne saurait s'opposer à la demande de Nârada. Le dieu qui lance le *tchakra* fait appeler Sahadéva : le mariage est célébré, et les deux époux vont ensuite embellir de leur présence la ville qui reconnaît leur empire.

O vous qui avez la foi, lisez ou écoutez ce récit de la victoire de Crichna; c'est le moyen de vous assurer à vous-mêmes la paix et le bonheur.

[1] Sahadéva signifie *compagnon de plaisir, de félicité.*

[2] Madrî veut dire *joyeuse, contente.*

DÉVOUEMENT DE VÎRAVARE.

(HITOPADÉSA, LIV. III.)

Les deux morceaux qui suivent sont déjà connus : ils sont extraits de l'*Hitopadésa*, ouvrage qui a été traduit deux fois et par deux hommes de mérite (voyez *Tableau de la Littérature sanscrite*). Comme ils m'ont paru présenter quelque intérêt, j'ai essayé aussi de les traduire sur l'original, et je les ai insérés dans des recueils périodiques. J'ai cru que je pouvais encore les reproduire ici comme des exemples de la manière dont les auteurs indiens racontent en prose.

Une grande partie des fables de l'*Hitopadésa* ont été imitées dans les ouvrages moraux qui circulent en Orient. Ainsi on retrouve le premier des contes qu'on va lire parmi ceux que M. Trébutien a traduits de l'ouvrage persan intitulé *Toutinameh*. Il ne faut pas s'en étonner : nos recueils euro-

péens de contes populaires renferment depuis long-temps plusieurs de ces fables ou histoires racontées dans l'antique recueil des Indiens. Le commerce intellectuel entre l'Inde et l'Europe est plus ancien qu'on ne pense : le temps peut-être expliquera ce mystère.

DÉVOUEMENT

DE VÎRAVARE.

Un guerrier nommé Vîravare[1], arrivant d'une province dont j'ignore le nom, se présenta à la porte royale, et dit à l'officier qui en avait la garde : « Je suis fils de Râdja[2], mais sans emploi. Je demande à voir le prince, et veux lui offrir mes services. » L'officier le présente au roi Soubhraka[3]. « Prince, dit Vîravare, si mes services peuvent vous être agréables, daignez leur assigner une récompense. — Et quelles sont vos prétentions? dit Soubhraka. — Quatre cents *souvarnas*[4] par jour, répond Vîravare. — Quels sont donc, reprend le roi, tous les secours que vous m'offrez ? — Mes deux bras, dit le guerrier, et mon épée. — Vous demandez, répond le roi, une chose impossible. » A cette réponse, Vîravare s'incline respectueusement

[1] Vîravare signifie *brave héros*.

[2] Râdja veut dire *prince*, *roi ;* de là le mot latin *rex*, *regis*.

[3] Je crois que Soubhraka veut dire *heureux soutien*, ou *resplendissant*.

[4] C'est une monnaie d'or, dont il est difficile d'estimer la valeur, parce que les mesures qui en sont la base ont varié.

et se retire. Les conseillers du prince lui dirent alors : « Seigneur, on pourrait donner à cet homme la paie de quatre jours, et savoir ce qu'il vaut. Si son service vous convient, consentez à sa demande; s'il vous déplaît, vous pourrez le congédier. » D'après l'avis de ses conseillers, le roi rappelle Vîravare, lui présente le bétel d'honneur, et lui accorde la solde de quatre jours; mais en secret il surveille l'usage qu'il va en faire. Vîravare en donne une moitié aux dieux et aux brahmanes : l'autre moitié est partagée en deux portions, l'une distribuée aux pauvres, et l'autre dépensée en festins et en plaisirs. Après avoir ainsi employé de suite tout son argent, le guerrier s'arme de son épée, et se rend au palais du roi, qu'il ne quitte plus ni le jour ni la nuit, attendant toujours l'ordre du prince lui-même pour aller se reposer dans sa maison.

On était à la quatorzième nuit de la lune noire[1]. Le roi Soubhraka entend des cris plaintifs, et s'écrie : « Quel est le guerrier de garde? — Prince, c'est moi, dit Vîravare. — Voyez, reprend le roi, d'où viennent ces gémissemens. —Vos ordres seront exécutés, répond Vîravare. »

[1] Les mois sont partagés en deux portions, la blanche et la noire, suivant l'apparence de la lune.

En même temps il sort du palais. Le roi se dit alors en lui-même : « J'ai envoyé ce guerrier seul au milieu d'une nuit obscure pour aller à la découverte : j'ai eu tort; je veux moi-même suivre ses pas et tout voir par mes yeux. » Il prend ses armes, suit de près son émissaire et arrive hors de la ville. Cependant Vîravare a rencontré une jeune et belle dame, toute couverte d'ornemens brillans. Il lui demande : « Qui êtes-vous? quel est le sujet de vos pleurs? » Cette dame lui répond : « Je suis la fortune (*Lakchmî*) du roi Soubhraka. A l'ombre de mon bras il jouit d'un bonheur que j'ai long-temps soutenu. Je suis fatiguée de mon repos; aujourd'hui je pars, et je m'en afflige. — Mais, dit Vîravare, ô déesse, n'est-il aucun moyen de vous retenir, et de conserver encore votre protection au prince qui vous doit sa prospérité? — Il est un moyen, répond la Fortune; c'est de m'immoler ton fils Saktivare[1], cet enfant doué de tant d'heureuses qualités. A cette condition je puis consentir à rester encore ici long-temps. » Elle dit, et disparaît. Vîravare retourne dans sa maison. Son épouse et son fils étaient endormis : il les réveille; ils se lèvent et s'approchent de lui : le guerrier leur répète les paroles de la Fortune. A ce dis-

[1] Saktivare veut dire *habile à lancer le javelot*.

cours, Saktivare, transporté de joie, s'écrie : « Que mon sort est heureux! je suis appelé à sauver le royaume : qui peut m'arrêter? Mourir pour une semblable cause est un destin glorieux. — Ce sacrifice est douloureux, dit la mère de Saktivare, mais il est digne de notre sang. Par quelle autre preuve de reconnaissance pouvons-nous payer les bienfaits du prince? »

Cette résolution une fois prise, tous les trois se rendent à l'autel de la déesse : Vîravare se prosterne et s'écrie : « O déesse, que votre courroux s'apaise, que le grand roi Soubhraka soit triomphant; et agréez cette victime! » Il dit, et frappe son fils. « O prince, se dit alors Vîravare, me voilà sans doute acquitté envers vous! » Mais le malheureux père, réduit désormais à vivre privé d'un fils, s'immole aussi lui-même, et sa femme, qui vient de perdre à la fois et un fils et un époux, imite un tel exemple.

Cependant le roi voyait et entendait tout, il se dit : « Que de princes, ainsi que moi, vivent et meurent sans avoir rien fait pour la gloire! Comme le ver, ils ont rampé inaperçus. Mais est-il dans le monde, existera-t-il jamais un homme tel que celui-ci? Après avoir perdu un pareil serviteur, quel plaisir puis-je trouver à régner? » Il tirait son épée pour se frapper. La

Fortune apparaît, lui retient le bras et lui dit : « Mon fils, je suis satisfaite, c'est assez de sang : ton royaume ne périra point, il est désormais à l'abri de la tempête. » Le prince tombe à genoux, il s'écrie : « O déesse, le trône ne m'offre plus aucun plaisir. Si vous avez quelque amitié pour moi, prenez ma vie, et faites que ce noble guerrier puisse revivre avec son fils et sa femme. Autrement je consomme le sacrifice que vous venez d'arrêter. » La déesse lui dit : « Ton bon naturel et ton amour pour tes sujets m'ont touchée. Va et sois heureux. Que le fils du guerrier, que lui-même avec sa femme recouvrent la vie. » A ces mots la déesse disparaît ; et le roi, après l'avoir adorée, se retire sans avoir été aperçu. Il rentre dans son palais, et va se livrer au repos, tandis que Vîravare, rendu à la lumière avec sa famille, retourne dans sa maison. Il vient ensuite reprendre son poste à la porte du roi, qui lui demande : « Eh bien, que s'est-il passé? — Seigneur, dit Vîravare, cette femme éplorée, en me voyant, a disparu, et certainement on n'en entendra plus parler. — Que cet homme est noble et vertueux! se dit le roi en l'entendant. Parler peu, être modeste, généreux et ennemi de l'injustice, voilà les traits

qui distinguent le véritable héros, et tel est le caractère de cet homme. » Le roi, dès le matin, assemble toute sa cour; il raconte en détail l'événement de la nuit, et pour faire éclater sa justice et sa reconnaissance, il donne à Vîravare le gouvernement de Carnâta (*Carnate*).

LE JEUNE PRINCE

ET LE MARCHAND AMBITIEUX.

(HITOPADÉSA, LIV. I.)

On est surpris que dans un ouvrage composé, dit-on, pour l'instruction de quelques jeunes princes, on ait inséré le conte qu'on va lire. Mais, en ne considérant que le côté moral des choses, on reconnaît la sagesse de l'instituteur, qui, voulant prémunir ses élèves contre l'ambition et la cupidité, leur raconte la folie d'un marchand à qui l'amour du gain fit sacrifier imprudemment le plus riche trésor d'un mari, la vertu de sa femme.

LE JEUNE PRINCE

ET LE MARCHAND AMBITIEUX.

Dans la contrée de Canyâcoubdja [1] (*Canouge*) régnait un monarque nommé Vîrasène [2]. Il avait donné le gouvernement de la ville de Vîrapoure au prince héritier du trône, nommé Tourangabale [3]. Ce prince, jeune et fort riche, se promenant un jour par la ville, remarqua une femme distinguée par sa jeunesse et sa beauté, nommée Lâvanyavatî : c'était l'épouse d'un jeune marchand. Il retourne dans son palais, le cœur rempli d'amour. Bientôt il dépêche vers elle une messagère de ses sentimens.

L'homme à ses passions sait imposer un frein :
Il coule des jours purs dans un calme serein,

[1] On l'appelle aussi Cousa et Mahodaya. On donne une singulière étymologie du nom de Canyâcoubdja, qui signifie *demoiselle bossue :* on dit que le dieu du vent, Vâyou, rendit bossues les cent filles d'un roi de cette ville qui avaient résisté à ses désirs.

[2] Vîrasène veut dire *chef d'une armée de héros*, et Vîrapoure, *la ville des héros*.

[3] Tourangabale signifie un prince *dont la force est dans sa cavalerie*. Lâvanyavatî veut dire *charmante*.

Tant que, pour son bonheur, les beaux yeux d'une femme
De deux traits enflammés n'ont point percé son âme.

Lâvanyavatî avait fait attention aux regards du jeune prince, et la même flèche d'amour avait blessé son cœur. Depuis ce moment elle était sans cesse occupée de lui.

Faut-il que, trop souvent, au cœur de la beauté
Règne tant d'inconstance et de légèreté!

Lâvanyavatî ayant entendu la confidente de Tourangabale, lui répondit : « Je suis fidèle à mon époux, jamais un autre homme ne me fera oublier mes devoirs. »

Complaire à son époux est le bonheur suprême :
Qui sait le contenter, contente le ciel même.
L'homme, s'il est instruit, est laid impunément :
La voix du rossignol, voilà son ornement;
Et lorsqu'à son devoir elle reste fidèle,
Manquât-elle d'attraits, la femme est toujours belle.

« Pour moi, continua Lâvanyavatî, tout ce que m'ordonne le maître de ma vie, je m'empresse de le faire et m'abstiens de raisonner. » — « Cela est-il bien vrai? » dit la messagère. « C'est la vérité, » répondit Lâvanyavatî.

La confidente revint alors près de Tourangabale, et lui rapporta toute la conversation. « Eh bien! s'écrie le jeune prince après l'avoir

écoutée, il faut qu'elle me soit présentée par son mari lui-même. Mais comment exécuter cette idée? » — « Il n'est qu'un moyen, reprend son émissaire. Là où la force est inutile, on réussit par la ruse. L'éléphant, attiré dans le bourbier, devint la proie du chacal. » — « Comment cela? » dit Tourangabale. Sa confidente reprend :

« Dans la forêt de Brahma vivait un éléphant nommé Carpoûratilaque [1]. Les chacals, en le contemplant, se disaient entre eux : « Si, trompé par quelque ruse, il pouvait trouver la mort, son corps nous servirait de nourriture pour quatre mois entiers. » Alors un vieux chacal s'écrie : « C'est moi qui, par mon adresse, saurai lui faire trouver cette mort. » En effet le traître s'approche de Carpoûratilaque, et lui faisant un salut respectueux : « Seigneur, dit-il, accordez-moi l'honneur de votre présence. » — « Qui es-tu? répond l'éléphant; d'où viens-tu? » — « Je suis, reprend le fourbe, de la race des chacals; tous les animaux de la forêt m'ont député vers votre Seigneurie. Il ne leur est plus

[1] Carpoûratilaque est un mot composé de Carpoûra, *camphre*, et de tilaka, qui est ce signe que les Indiens se peignent sur le front.

possible de rester sans roi, et c'est vous, Seigneur, doué de toutes les qualités d'un bon souverain, qu'ils ont résolu d'élever à cette dignité.

Qui peut de nos travaux nous assurer les fruits,
Nous garantir des biens péniblement acquis?
C'est un roi qui conduit, d'une main ferme et sage,
Les méchans qu'il contient, les bons qu'il encourage.
Dans l'amour de son peuple il met tout son trésor,
Des timides vertus il seconde l'essor.
Pour un état, d'un roi la puissance adorée
Est comme le nuage à la terre altérée.

Venez, Seigneur, le temps presse, daignez promptement vous rendre au milieu de nous. »

Il dit, se lève et se retire. Alors Carpoûratilaque, avide de régner, suit les pas du chacal, et bientôt se trouve engagé dans un bourbier. « Ami, s'écrie-t-il, que faire? je suis tombé dans un bourbier. » Le chacal lui répond en souriant avec malice : « Que votre Seigneurie avec sa trompe s'attache à ma queue, et se relève... recueillez maintenant le fruit de votre crédulité. » L'éléphant, une fois enfoncé dans la boue, devint la proie des chacals.

« Je vous le répète donc, continua la confi-

dente, là où la force est inutile, on réussit par la ruse. »

Suivant le conseil de cette femme, le jeune prince attire chez lui Tchâroudante[1] : c'était le nom du jeune marchand, et l'admet dans sa plus grande intimité. Un jour, sortant du bain, tout parfumé d'essences et brillant d'or, il lui dit : « Pendant un mois on va célébrer la fête de la déesse Gôrî[2]. A commencer de ce soir, présente-moi chaque jour une jeune dame de la ville; elle sera la reine de la fête, et recevra de moi tous les honneurs convenables. »

Tchâroudante, en effet, lui amène une jeune dame, comme il le demandait, et se cache ensuite, observant la conduite du jeune prince. Tourangabale, plein de respect pour elle, la comble de présens magnifiques, robes, bijoux et parfums, et lui donnant un garde, la fait reconduire avec honneur. Le jeune marchand, qui a tout vu, abandonne son âme à la confiance et à la cupidité, et se décide à lui présenter aussi son épouse. Mais à peine Tourangabale a-t-il reconnu la dame de ses pensées, qu'il se précipite au-devant d'elle. Le bonheur

[1] Tchâroudante veut dire un homme *qui a de belles dents*.

[2] C'est un nom de la déesse Pârwatî.

brille dans ses yeux : il la prend dans ses bras et l'entraîne loin de son mari, qui, à cette vue, demeure stupéfait, immobile comme une statue; malheureux par sa propre folie, il gémit, mais trop tard, et se livre au désespoir.

PHILOSOPHIE ET RELIGION.

DANS le discours qui suit, et qui fut lu en 1824, le jour de la réunion générale de la Société Asiatique, j'ai cherché à réunir dans un cadre resserré les idées les plus saillantes du système philosophique et religieux des Indiens. Ce sont des pensées extraites de différens ouvrages, entre autres des *Lois de Manou* et du *Bhagavat-Gîtâ*. Ainsi dégagées de ces détails où elles peuvent être moins apparentes, j'ose espérer qu'elles auront quelque intérêt pour le lecteur. Pour leur donner un peu plus d'attrait, j'ai cru pouvoir appeler la fiction à mon secours : mais je me flatte qu'en cette occasion elle ne sera pas l'ennemie de la vérité. J'ai noté avec soin les différens passages dont je me suis servi. Bh. signifie *Bhagavat-Gîtâ ;* M., *les Lois de Manou ;* Tchand., *le Tchandî ;* Hit., *l'Hitopadésa*.

PHILOSOPHIE

ET RELIGION,

OU RELATION DU VOYAGE D'UN GREC DANS L'INDE MILLE ANS AVANT J.-C.

Plus on étudie l'antiquité, plus on reconnaît la justesse de cette maxime devenue triviale à force d'être vraie : rien n'est nouveau sous le soleil. Il y a long-temps que ce mot a été dit pour la première fois, et les siècles n'ont fait qu'en confirmer la sagesse. L'homme se ressemble à lui-même dans tous les temps, dans tous les lieux : toujours les mêmes besoins, les mêmes passions ; toujours le même cercle d'idées et de systèmes tendant vers la folie ou la raison d'une marche sans cesse uniforme, et l'histoire de l'esprit humain peut être comparé à un long drame, dont la représentation, plusieurs fois achevée, aurait déjà été reprise plusieurs fois depuis le commencement du monde. Si la scène et les costumes varient, les acteurs n'y changent pas : c'est toujours l'homme avec son ignorance et son désir de connaître, avec sa faiblesse et son envie de s'élever ; trop à l'étroit dans un monde physique rempli pour lui de mystères

et s'élançant par la pensée dans un monde tout intellectuel, bien autrement mystérieux.

Fatigué des vices de l'homme en société, pénétré de l'importance d'une morale religieuse, et effrayé du sort qui menace le pécheur impénitent, l'un s'écrie : « Fuyez, cherchez la solitude, venez dans les forêts : comme la tache qui s'étend sur l'étoffe, l'œuvre de l'homme qui habite les villes, souille et corrompt son âme. Abdiquez les fonctions de la vie civile, livrez-vous à la contemplation du grand Être [1], et d'avance confondus en esprit avec son essence divine, attendez paisiblement l'heure où, dégagés des liens terrestres, vous serez identifiés avec lui. » — « La retraite ne suffit pas, dit un autre, punissez, comme des esclaves révoltés, ces sens qui doivent obéir à l'âme [2]. Tourmentez votre corps, et sacrifiez ces organes matériels qui enchaînent l'esprit. » — « Imprudens ! s'écrie un troisième, le désert est pour celui qui a payé sa dette à Dieu, à l'humanité. Faites-vous une solitude au-dedans de vous-mêmes [3], domptez vos passions, mais sans cesser de remplir les devoirs qui vous sont imposés par une loi divine. Voyez dans ce ruisseau cette fleur du lotus : est-elle souillée par le contact de l'eau

[1] *Bh.*, l. III. — [2] *Ib.*, l. VI. — [3] *Ib.*, l. VI.

qui l'environne? Tel est l'homme au milieu du monde. Il agit suivant son état, c'est sa première vocation; mais il n'oublie pas aussi que la prière, l'aumône, la mortification sont des devoirs divins qui servent à le purifier [1]. Tranquille et retenu, doux et modeste, libre de toute affection particulière, il aime également ses semblables, il se voit lui-même, il voit Dieu dans les autres. » [2]

M'éloignant tout à coup de mon sujet, ai-je emprunté ces paroles à ces saints personnages que l'Église catholique révère, philosophes étonnans sans le vouloir, sans même le savoir? Est-ce en ces termes que s'adressaient à leurs contemporains l'anachorète de la Thébaïde, le solitaire du mont Cassin, l'apôtre de la Savoie, ou le prêtre modeste, héros pieux de la charité chrétienne? Est-ce un discours prononcé il y a quelques siècles, il y a mille à quinze cents ans, que je viens de traduire? Non, tel était le langage que des philosophes indiens tenaient, il y a, dit-on, trois mille ans, aux hommes de ces temps inconnus. Ainsi parlaient un *Capila*, fondateur d'une doctrine toute contemplative; un *Vyâsa*, réformateur plein de modération et père d'une école conciliatrice.

[1] *Bh.*, l. XVIII. — [2] *Ib.*, l. V, VI et XIII.

Loin de moi cependant l'idée de vouloir établir le moindre rapprochement entre les principes de notre religion et ceux des théosophes indiens. Quoi qu'en ait pensé lord Hastings, ce parallèle serait défavorable à ces derniers. Ils ont professé la bienveillance universelle, mais ils l'étendaient jusque sur les animaux, entraînés par les conséquences du dogme de la métempsycose. Leur cosmogonie est belle, mais confuse et poétique. Ils étaient spiritualistes, mais ce spiritualisme n'établissait pas des limites bien distinctes entre la matière et l'esprit. Ils croyaient à l'existence d'un seul Dieu; mais ce Dieu n'était autre chose que l'universalité des êtres, confondant ainsi la créature avec le créateur, le principe actif avec le principe passif, l'essence visible et périssable avec l'essence invisible et éternelle. Je m'abstiendrai de toute controverse sur de pareils sujets. Je donnerai seulement un aperçu des notions que les Indiens pouvaient avoir sur les principaux dogmes religieux et philosophiques; et, pour m'interdire à moi-même toute espèce de discussion, je vais simplement donner la relation d'un voyage dans l'Inde, entrepris à cette époque, c'est-à-dire il y a trois mille ans. Par des raisons que l'on saura apprécier, je m'abstien-

drai de dire le nom du voyageur : ce nom ne peut guère intéresser autant que le récit des choses qu'il a vues.

Je venais, dit notre voyageur, de quitter le pays des *Mlétchhas* occidentaux : tel est le nom que les Indiens donnent aux étrangers. Une barque m'avait transporté au-delà du *Saraswatî*[1], et j'avais mis le pied sur cette terre de *Brahma*[2], objet de ma vive curiosité. Ce pays, surnommé *la région sacrée*, est appelé ordinairement *Yadjgniya*[3]. Il s'étend depuis la contrée de *Vînasana*[4] à l'occident jusqu'à celle de *Prayâga*[5] à l'orient, et sa frontière de ce côté est marquée par le fleuve *Drisadwatî*[6]. Borné au nord par la chaîne de l'*Himâla*, il a pour limites au midi les monts *Vindhyas*, dont le pied, à l'orient comme à l'occident, est baigné par la mer, et au-delà desquels se prolonge une vaste presqu'île que sa position méridionale a fait nommer le *Dakchina*[7]. A mesure que j'avançais, j'étais frappé du calme et de la tranquil-

[1] C'est une rivière, le Sarsouti, au nord-ouest de la province de Dehli, et qui disparaît dans les sables — [2] *Man.*, l. I. — [3] Yadjgniya veut dire *pays des sacrifices.* — [4] Pays au nord-ouest de Dehli, dépendant du moderne Panniput. — [5] Place où l'Yamounâ se jette dans le Gange, aujourd'hui Allahâbad. — [6] Rivière qui coule au nord-est de Dehli. Drisadwatî veut dire *plein de pierres.* — [7] C'est ce qu'on appelle le Dékan.

lité qui régnait sur cette terre favorisée du ciel. Paisiblement attachés à leurs devoirs, les habitans n'étaient point tourmentés par cette ambition vague, qui est un des fléaux de notre occident. Tandis que le *Brahmane* enseigne la jeunesse et dirige les sacrifices, le *Kchatriya* sait qu'il est né pour rendre la justice au peuple et pour le défendre, le *Vésya* pour enrichir sa patrie par le commerce et l'agriculture, et le *Soûdra* pour être l'esclave de ses frères aînés. Personne ne cherche à enfreindre un ordre invariable et divin. Tous, ils sont les enfans de *Brahma* : mais il lui a plu de former [1] la première classe de sa tête, la deuxième de son bras, la troisième de sa cuisse, et la quatrième de son pied. La soumission est le premier devoir de l'Indien, et, pour prix de son obéissance, après sa mort il renaît dans le corps d'un être d'un rang plus honoré. Ceux des premières classes ne sont pas astreints à supporter toujours les travaux de la vie civile. Après avoir été dans leur enfance *Brahmatchâris* ou disciples d'un brahmane, plus tard *Grihasthas* ou chefs de maison, ils peuvent se retirer des affaires et devenir *Vanaprasthas* ou anachorètes. Aussi n'est-il point rare de rencontrer dans les forêts

[1] *Man.*, l. 1.

majestueuses qui couvrent cette contrée, des vieillards respectables[1], qui, délivrés des soins de la société, ne vivênt plus que pour soigner leur âme. Quelques uns restent seuls, toujours disposés à accueillir et à consoler les malheureux. D'autres, dans un asile simple et agreste, réunissent quelques élèves dociles, et il semble que les monstres des forêts soient touchés de la sainteté de ces pieux ermites[2]. On dit que ces animaux féroces n'en approchent qu'avec respect et jouent doucement avec leurs disciples.

Ce pays est partagé en quatre royaumes, *Kouroukchétra*, *Matsya*, *Pantchâla* et *Soûraséna*[3]. Un jour, après avoir visité cette dernière contrée, je descendais vers le *Vindhya*, traversant tantôt des plaines fertiles, couvertes de moissons de riz et entrecoupées de ruisseaux limpides où brillait la fleur odoriférante du lotus; tantôt des forêts magnifiques, habitées par l'antelope noire, indigène dans ce pays[4]. Ces bois étaient peuplés d'arbres d'espèces innombrables; mais surtout j'admirais un figuier merveilleux; on le nomme *aswattha*[5]. De son tronc large et immense s'élève un cercle de branches, qui, redescendant en berceau, s'approchent du

[1] *Tchand.*, l. I. — [2] *Ibid.* — [3] *Man.*, l. I. — [4] *Ibid.* — [5] *Bh.*, l. XV.

sol, y reprennent racine, et poussent de nouveaux jets destinés à devenir des arbres aussi féconds que le premier, et à augmenter la famille qui s'étend autour de lui, et forme à elle seule une forêt distribuée en arcades régulières et toujours verdoyantes. A cette vue je pousse un cri d'admiration, et je tire de sa rêverie un vieillard vénérable que je n'avais pas aperçu, et qui était assis au pied de cet arbre sur une peau qui recouvrait un siége de gazon, appelé *cousa* [1]. Sur ses épaules était la dépouille d'une antelope noire, et par-dessous une robe de lin d'une blancheur éclatante [2]. Autour de son corps il avait une ceinture formée d'un triple fil de *moundja*, et de son épaule gauche à son côté droit descendait un cordon dont le cotonnier avait fourni la matière. A côté de lui était un petit vase pour les ablutions [3], et un bâton de bois de *palâsa*, couvert de son écorce, droit et non brûlé par le bout. Ce bâton, lorsqu'il le tenait, pouvait aller jusqu'à la hauteur des cheveux qui descendent sur le front [4]. Le regard de ce bon solitaire était doux, son air bienveillant, et sur son visage recueilli étaient empreintes en longs sillons les traces des efforts qu'il avait faits pour dompter ses désirs. Il leva sur moi ses yeux avec bénignité, et sur ses lèvres

[1] *Bh.*, l. v et vii. — [2] *Man.*, l. ii. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*

expirait la syllabe sacrée *aum*, son mystérieux et divin. [1]

Je reconnus aussitôt à son costume que c'était un de ces saints brahmanes appelés *Mounis*. Je m'approche avec respect, je veux m'excuser et lui dis : « Docte et pieux *Atchâryya*... [2] » — « Arrêtez, étranger, s'écrie-t-il, votre langage est trop flatteur. Le sage Manou a dit : Fuyez la louange comme le poison, aimez l'humilité comme l'ambroisie [3]. Mais quel dessein vous amène dans nos contrées? Le commerce, le malheur peut-être? » — « Non, mon père, lui dis-je, c'est le désir de m'instruire. » — « C'est bien, reprend-il; il est trois choses qui ne portent qu'un vain nom, c'est un éléphant de bois, une antelope de paille et un homme sans instruction [4]. Rien ne doit coûter pour acquérir la science; vous êtes digne de l'obtenir; en creusant la terre on trouve l'eau, en travaillant on rencontre la science [5]. » — « Ah! m'écriai-je, si le désir d'apprendre était un titre à vos yeux, je pourrais aspirer au bonheur d'emprunter quelque chose aux richesses de votre savoir. » — « Prenons garde, voyageur. La science dit au Brahmane [6] : Je suis un trésor dont la

[1] *Bh.*, l. XVII; *Man.*, l. II. — [2] Ce mot signifie *guide spirituel.* — [3] *Man.*, l. II. — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.* — [6] *Ibid.*

garde t'est confiée, ne vas pas le livrer à l'homme vicieux, il en gâterait tout le prix; mais qu'un homme pur et modeste se présente, sans danger tu peux me remettre entre ses mains, je suis un dépôt qu'il saura conserver... Vous rougissez, jeune étranger. Ah! je n'ai point voulu vous offenser : je ne vous crois pas du nombre de ceux dont on dit : Semer la science dans une âme qui n'est ni vertueuse, ni avide de s'instruire, c'est jeter une bonne semence dans un terrain pierreux[1]. Parlez donc, que voulez-vous de moi? » — « Bienveillant *Gourou*[2], lui dis-je, transporté dans une terre admirable et nouvelle pour moi, que j'ai de questions à vous faire! Les heureux habitans de la plus belle contrée de l'univers doivent sans doute, mieux que nous, en connaître l'auteur. Qui a fait ce monde qui nous environné? quel est ce monde lui-même? » — « Ce monde visible n'est autre chose que la manifestation de l'être invisible, de l'être unique et suprême, du grand *Brahma*[3], qui, tour à tour se produisant au-dehors ou rentrant en lui-même, crée ou anéantit le monde. L'intervalle de temps qu'il reste comme enseveli dans l'inaction, s'appelle une nuit de *Brahma*[4]. Nous

[1] *Man.*, l. II. — [2] Ce mot signifie *maître*. — [3] *Bh.*, l. VII et IX.
[4] *Man.*, l. I.

appelons un jour de *Brahma*, le temps qu'il daigne se manifester; un *Kalpa* se compose d'un jour et d'une nuit, et cette période sainte renferme quatre cent trente-deux millions de nos années humaines. Mais qui peut connaître le nombre de ces *kalpas*, puisque *Brahma* est éternel? Oui, quand ce dieu, comme fatigué d'avoir soutenu sa création, commence à se replier sur lui-même[1], tout disparaît, et les siècles s'écoulent sans être mesurés par les révolutions du soleil. Il dort : tous les êtres s'endorment avec lui, l'âme de la nature est assoupie, le mouvement du grand esprit a cessé, les ressorts matériels se brisent, et les élémens confondus sont absorbés dans le grand Être. Mais il s'éveille, le monde renaît, tout reprend avec l'existence une forme nouvelle; un esprit vital est semé dans toute la nature, une secrète énergie anime la matière, et tout proclame le réveil de *Brahma*, qui semble en jouant former l'univers. Mais avant tout, le dieu, avide de créer, a produit les eaux, au milieu desquelles il a jeté un germe : c'est un œuf d'or, brillant de mille rayons. Dans cet œuf, *Brahma*, souffle vivifiant, se renferme lui-même et flotte long-temps sur les eaux. Le dieu pendant un an habite ce

[1] *Man.*, l. 1.

séjour; alors par sa puissance il coupe cet œuf en deux parties, dont il forme le ciel et la terre. »

— « Mon père, lui dis-je en souriant, j'attendais de vous la vérité : vous ne me croyez pas capable de l'entendre, et vous avez voulu m'éprouver en me racontant les fictions allégoriques de vos poètes. Je viens de l'occident, où, dans le pays de ceux que vous appelez *Yavanas*, on prête aussi à un poète qui pouvait vivre il y a deux cents ans, à un certain Orphée, cette fiction de l'œuf symbolique que sans doute il vous avait empruntée. Ces poètes avec leur imagination ont tout gâté : premiers instituteurs du genre humain, ils ont, en les embellissant, dénaturé toutes les traditions. En ce moment, ces mêmes peuples ont un grand poète que j'ai eu le bonheur d'entendre, et dont les ouvrages, riches d'inventions ingénieuses, de pensées sublimes et de tableaux agréables, passeront sans doute à la postérité la plus reculée. Mais je crains bien que le bon Homère, car c'est ainsi qu'on le nomme, moraliste exact, poète distingué, mais théologien non irréprochable, ne soit un jour puni par les dieux pour avoir souvent travesti leur histoire [1]. Daignez m'apprendre quelque chose de moins frivole. N'est-il dans

[1] Diog. Laër., l. VIII.

vos sciences rien de plus réel? » — « Eh bien! voulez-vous que je vous explique la formation et les qualités des cinq grands élémens, des *Mahâbhoutas* [1], l'éther, l'air, le feu, l'eau et la terre? Vous dirai-je que, disposés dans un ordre méthodique, les premiers concourent à la production de ceux qui occupent les échelons inférieurs? Au plus haut degré paraît l'éther pur et tranquille : pour qualité il a le son. Il donne naissance à l'air agité, remuant et chargé de transporter les odeurs : sa propriété est le tact. Réunis ensemble, ils produisent le feu, ardent et lumineux, dont la qualité particulière est la forme. De ces trois élémens provient l'eau, dont la vertu est la saveur. Enfin tous les quatre s'unissent pour enfanter la terre, dont la propriété spéciale est l'odeur. »

— « Savant *Mouni*, lui dis-je, laissons, si vous le permettez, cette science physique, dont le temps seul peut nous découvrir les principes cachés. Nos neveux en sauront peut-être là-dessus beaucoup plus que nous. Dans notre occident nous n'admettons pas tout-à-fait vos divisions et vos conséquences. Vous venez de me dire des choses singulières : l'observation éclairera les hommes; et qui sait si cette idée, que vous

[1] *Man.*, l. 1.

venez d'énoncer et qui m'a choqué au premier abord, de faire naître l'eau du feu et de l'air en contact, ne deviendra pas pour nos descendans une vérité démontrée? Qui sait si, changeant à leur gré l'eau en air et l'air en feu, ils ne parviendront pas à tirer ainsi le feu du sein même de l'eau? Occupons-nous plutôt de ces sciences métaphysiques, dans lesquelles du moins l'homme peut s'égarer sans trop de danger pour lui-même, s'il est soutenu par la bonne foi et par la crainte des dieux; de ces sciences morales qui doivent être de tous les temps. Que suis-je? où suis-je? où vais-je? Voilà des questions qu'on se fera bien des siècles encore après nous. »

— « Tu me demandes qui tu es, ô homme, ô admirable *Pouroucha* [1], ô intelligence commandant à des organes et à des facultés matérielles? Qui tu es? ah! ne t'arrête pas à cette enveloppe extérieure, vois en toi autre chose qu'un corps périssable; vois en toi, non pas seulement l'image de Dieu, mais une portion de l'âme universelle, mais une émanation du grand esprit [2]. Ton âme n'est assujettie ni à la naissance, ni à la mort : on ne peut point dire

[1] Ce mot signifie *être : Pourouchottama*, c'est le grand Être. — [2] *Bh.*, l. II,

qu'elle a été, qu'elle est ou qu'elle sera ; elle ne connaît point la distinction des temps, elle est éternelle. Immuable et libre, quand son habitation terrestre est détruite, elle n'éprouve point d'altération. Incorruptible et pure, elle n'est point souillée par le contact de la matière. Comme un vieux vêtement que l'on quitte pour en prendre un autre, l'âme laisse un corps pour en revêtir un nouveau. Le fer ne saurait la couper, le feu la brûler, l'eau la mouiller, l'air la dessécher. Elle échappe aux atteintes de tous les élémens ; et, victorieuse de la mort, invulnérable, invisible, universelle, elle est dans tous les lieux, elle est de tous les temps. »

— « Mais, mon père, est-ce bien l'âme de l'homme dont vous venez de chanter les louanges? N'est-ce pas plutôt Dieu lui-même que vous avez célébré? »

— « Oui, mon fils, c'est Dieu, c'est le grand *Brahma*, c'est *Pourouchottama* qui vit en nous [1] ! Voudrions-nous donc, par une lâche soumission à nos désirs, asservir à la matière cette intelligence suprême, habitante passagère de ce corps périssable [2]? Non, comme la tortue retire et cache ses membres sous son écaille, le sage se replie sur lui-même, et détache ses sens

[1] *Bh.*, l. xv. — [2] *Ibid.*, l. xiii.

des objets qui peuvent les séduire[1]. Qu'un seul de nos sens, par notre imprudence, vienne à secouer le joug, la raison dans notre âme est comme l'eau versée dans un vase sans fond[2] : elle fuit, et nos efforts pour retenir la fougue de nos passions sont aussi superflus que les efforts de l'écuyer pour retenir des coursiers indomptés[3]. Plus les sens sont satisfaits, plus ils sont insatiables. Le feu, qui brûle doucement sur l'autel, s'allume avec violence[4] quand le Brahmane y répand le beurre consacré. Résistons, résistons aux désirs;. ne souffrons pas qu'ils entraînent notre raison, comme les flots emportent la barque trop légère au milieu d'une mer orageuse. »[5]

— « Pieux *Dwidja*[6], vous voulez donc que l'homme, uniquement occupé du soin de mortifier son corps, abandonne tous ses autres devoirs; et que, voyageur indifférent sur la terre[7], il passe sans avoir fait attention à ceux qui l'accompagnent sur ce triste chemin? »

— « Ce serait se tromper étrangement. Quelques sages *Mounis* ont cependant professé cette

[1] *Bh.*, l. II. — [2] *Man.*, l. II. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* — [5] *Bh.*, l. II. — [6] Ce nom se donne aux hommes des trois premières castes qui, par l'investiture du cordon, ont reçu une espèce de seconde naissance. — [7] *Bh.*, l. VIII.

doctrine. Mais un saint prophète, suscité par le ciel, vint ramener les esprits dans la bonne voie dont ils ne s'écartaient que par excès de zèle. Fils du pieux *Parâsara* et de la vertueuse *Satyavatî*, ô *Vyâsa*, ô toi dont j'eus le bonheur d'être le disciple, ton nom doit vivre à jamais parmi ceux des sages qui honoreront l'humanité! C'est toi qui enseignais que le premier culte que nous devons au grand *Brahma*, est de remplir notre destinée [1] : que l'homme n'a pas été fait seulement pour adorer [2], et que c'est tuer la société, ouvrage de Dieu lui-même, que de vouloir renoncer aux actions civiles [3]; qu'il y a un temps pour agir, un temps pour se reposer au sein de la dévotion, et que la sagesse consiste à distinguer ces deux époques de la vie humaine. Fidèle aux leçons de *Vyâsa*, j'ai fréquenté les palais des *Râdjas*, j'ai élevé leurs enfans, je les ai suivis dans les combats, leur rappelant toujours que leur obligation est de protéger le faible, de fuir l'injustice et de veiller pour le salut de tous. Je leur ai dit qu'un bon prince est pour les peuples ce que le nuage qui renferme la pluie est pour les plantes de la terre [4]. J'ai rempli ma mission, et maintenant

[1] *Bh.*, l. XVIII. — [2] *Ibid.*, l. III. — [3] *Ibid.*, l. IV. — [4] *Hit.*, ch. I.

je puis me reposer en attendant ma délivrance éternelle.

Vyâsa avait vu de son temps, les uns, effrontés matérialistes, athées audacieux, soutenir que ce monde visible est éternel [1]; qu'il n'existe dans la nature que des causes physiques; et, par suite de leur opinion, se livrer à tous les déréglemens : les autres, égarés par de fausses interprétations de nos *Védas*, ou livres sacrés, ne pratiquer que de simples cérémonies [2], ou bien, entraînés par une piété imprudente, se retirer dans les déserts, et exercer sur leurs corps d'horribles cruautés. Il avait même remarqué que parmi ces *Tapaswis*, ou zélés, quelques uns n'étaient que des hypocrites, remplis d'incrédulité et d'orgueil [3]. Les uns sacrifiaient, sans hésiter, leurs yeux, leurs oreilles, les organes enfin de leurs sens, ou bien, en les conservant, les frappaient d'insensibilité [4]; d'autres, par une immobilité prolongée, se condamnaient à une espèce de paralysie volontaire. Quelques uns, comprimant ou relâchant leur haleine, semblaient commander à l'air qu'ils avaient respiré; d'autres, par de longues abstinences, se laissaient peu à peu consumer. *Vyâsa*,

[1] *Bh.*, l. II. et XVI. — [2] *Ibid.*, l. IV et pass. — [3] *Ibid.*, l. XVII. — [4] *Ibid.*, l. IV.

pour confondre les premiers, proclama hautement l'existence toute spirituelle du grand *Brahma* : pour éclairer les autres, il commenta les *Védas*, et au risque de passer pour impie, il distingua nos dogmes de nos rites, démontrant la nécessité des uns et l'importance toute secondaire des autres. Il modifia la doctrine exagérée du *Sannyâsa*, ou renoncement aux œuvres [1], pour fonder celle de l'*Yoga*, dans laquelle l'homme agit et renonce seulement au fruit de ses actions, ne travaillant que dans la vue de concourir au grand œuvre de la création, et de compléter l'ensemble du plan conçu par *Brahma* [2]. Tout en approuvant les austérités des pénitens, il en blâma l'excès [3]; il disait qu'un devoir ordinaire bien rempli vaut mieux qu'un devoir plus relevé et mal accompli [4], et il savait que l'ambroisie elle-même est mortelle, quand elle est mêlée au poison. » [5]

Je me permis ici de faire au brahmane une réflexion : « Sage *Vipra* [6], lui dis-je, si je vous ai bien compris, si je ne me méprends pas sur le système de vos autres docteurs que j'ai pu entendre, il me semble que vous distinguez deux

[1] *Bh.*, l. VI et XVIII. — [2] *Ibid.*, l. III. — [3] *Ibid.*, l. VI. — [4] *Ibid.*, l. III et XVIII. — [5] *Hit.*, ch. I. — [6] Ce mot est synonyme de *brahmane*.

17

principes, la matière, que vous appelez *Prakriti*, et l'esprit, que vous nommez *Atma* [1]; mais que la première n'est qu'une modification du second [2], que tous les deux, par une conséquence nécessaire, sont éternels, puisque de fait vous ne reconnaissez qu'un seul Être, qu'un seul tout, et que toutes les apparences physiques ne sont que des formes de *Brahma* devenu visible. Puisqu'ainsi tout est Dieu, je serais curieux de savoir comment vous accordez avec ses perfections infinies l'existence du bien et du mal. Comment le grand esprit peut-il faillir en morale? comment *Brahma*, revêtu de sa forme matérielle, peut-il offrir des parties défectueuses?»

— «Je veux bien vous révéler un grand mystère, que peu de mortels sont appelés à connaître. Le mal est à la nature ce que la fumée est au feu [3] : ils n'existent point l'un sans l'autre. *Brahma*, en produisant la matière, lui donna en même temps trois qualités [4], que nous appelons *Gouna*. C'est *Satwa*, la vérité; *Radjas*, la passion; et *Tamas*, l'obscurité. La nature, abandonnée à l'action de ces trois pouvoirs, subit à chaque instant des changemens inattendus et merveilleux. Partout, vainqueurs tour à

[1] *Bh.*, l. VII. — [2] *Ibid.*, l. XIII. — [3] *Ibid.*, l. XVIII. — [4] *Ibid.*, l. XIV.

tour ou vaincus, confondus ou isolés, régnant avec des forces égales ou réduits à un empire subalterne, ces trois rivaux se mêlent, se combattent, se surmontent, se balancent et se modifient mutuellement. Ces métamorphoses continuelles, cette espèce de féerie qui frappe et trompe nos regards [1], ce mouvement rapide qui nous confond et nous étonne, c'est ce qu'on appelle *Mâyâ*, l'incompréhensible *magie* du grand *Brahma*. Tous ces changemens viennent de lui, ils sont en lui, mais il n'est pas en eux. Il reste toujours immuable; des qualités inhérentes à la matière n'altèrent point son essence. Tel que l'air, qui pénètre partout sans jamais être froissé [2], *Brahma* remplit tout, sans jamais rien souffrir de ce travail des élémens en fermentation. Sans le fil qui retient les grains du collier [3], quelle que soit la forme de ces grains, il n'existe point de collier : sans *Brahma*, quelles que soient ces apparences qui font murmurer notre raison, il n'est point d'univers. C'est de lui que tout dépend, c'est vers lui que nous devons tendre, c'est en son sein que, purs et sans tache, nous devons aspirer à être un jour absorbés. »

— « Saint vieillard, ce bonheur suprême,

[1] *Bh.*, l. VII. — [2] *Ibid.*, l. XIII. — [3] *Ibid.*, l. VII.

objet de tous nos vœux, peut-il aussi devenir notre partage? Puis-je y prétendre, moi, étranger sur cette terre sacrée, ignorant dans les mystères de votre religion? » — « Croyez en Dieu, croyez à son essence unique et spirituelle [1]; qu'elle soit souvent l'objet de vos méditations, et du reste suivez les pratiques de votre culte [2], car l'homme doit en avoir un : c'est une manière indirecte d'honorer *Brahma*, source de tous les cultes. Mais rappelez-vous que la science spirituelle, que la sagesse vaut mieux que le sacrifice : comme un pilote habile, qu'elle dirige votre barque à travers le fleuve du péché, dont le courant est si rapide [3]. Qu'elle relève l'âme abattue de l'homme égaré : qu'il sache que la sagesse consume, anéantit les souillures de l'action, comme le feu dévore la branche desséchée [4]. Eh! qui pourrait vous interdire d'aspirer aussi au bonheur éternel? Avez-vous été maître de votre destinée? En effet, il y en a une bonne et une mauvaise. S'il ne nous est pas donné de choisir notre destinée [5], au moins nous pouvons toujours la corriger, si elle est mauvaise : nous pouvons, par l'ascendant de notre intelligence, tenir en servitude les sens trop impétueux, dont

[1] *Bh.*, l. VI et pass. — [2] *Ibid.*, l. IV et IX. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*, l. XVI.

la violence ne peut être comparée qu'à celle du vent [1]. Nous avons ici-bas à combattre sans cesse un terrible adversaire, qui souvent même nous entraîne malgré nous [2]. C'est la concupiscence, fille de *Radjas*, ou de la passion, avide, ardente et pernicieuse; elle enveloppe ce monde, comme la fumée qui entoure le feu, comme les pleurs qui remplissent l'œil, comme les membranes qui couvrent l'embryon. Se déguisant sous toutes les formes, elle s'empare de l'esprit du sage, elle allume en son sein un feu dévorant; elle attaque nos sens, soulève nos passions, trouble notre raison et aveugle notre intelligence. Ah! combattez ce perfide ennemi, c'est dans votre âme qu'il veut porter la mort [3]. Ne désespérez jamais de la victoire; n'en croyez pas ceux qui disent que vouloir dompter ses passions et changer ses penchans, c'est essayer de laver un éléphant [4]. Non, le lait ne saurait perdre sa douceur sans changer de nature [5]; mais l'homme peut se dépouiller de ses vices, et je blâme le poète qui a dit [6] : Voyez-vous cette lune qui parcourt l'espace éthéré et détruit l'influence d'une chaleur malfaisante, qui, brillante de clarté, poursuit sa marche à travers les

[1] *Bh.*, l. VI. — [2] *Ibid.*, l. III. — [3] *Ibid.*, l. XVI. — [4] *Hit.*, ch. I. — [5] *Ibid.* — [6] *Ibid.*

constellations; eh bien! cette même lune, soumise aux lois du destin, s'éclipse, atteinte et dévorée par le serpent *Râhou*[1]. O homme, peux-tu donc espérer d'échapper au sort dont l'arrêt est écrit sur ton front[2]?... Oui certes, il peut vaincre sa mauvaise nature, les crimes même peuvent s'effacer[3]. Le pécheur peut devenir pour *Brahma* aussi précieux que le juste; les efforts qu'on fait pour se couvrir du vêtement de la vertu ne sont point inutiles. Le *Nâraka*, ou l'enfer, a trois portes[4] : la concupiscence, la colère et l'avarice; tâchez de vous en éloigner, et vous êtes sûr d'arriver à la région du bonheur. »

— « Vous venez de parler du *Nâraka*, séjour destiné à l'homme vicieux. Entre le vice incorrigible et la perfection, il y a bien des degrés. Que deviennent tous les hommes après leur mort? » — « L'âme de l'homme ne se perd jamais[5];

[1] La mythologie indienne attribue les éclipses à un serpent qui dévore en différens temps le soleil et la lune. Râhou est le nœud ascendant personnifié. — [2] Le peuple, dans l'Inde, croit que six jours après la naissance d'un enfant, le dieu Vidhâtâ, ou Brahma créateur, vient visiter les parens, et écrit le destin de l'enfant sur son front. Personne ne reste dans la maison que la mère et son nourrisson, et on laisse à côté du nouveau-né une plume et de l'encre. — [3] *Bh.*, l. IX. — [4] *Ibid.*, l. XVI. — [5] *Ibid.*, l. VI.

elle n'est point comme le nuage absorbé par l'air dévorant, elle se retrouve toujours dans un autre monde, mais elle est traitée suivant ses mérites. A-t-elle connu le mystère de *Brahma?* a-t-elle soulevé, par la méditation et la victoire sur les passions, le voile qui le dérobe à nos regards mortels? elle s'évanouit, aérienne [1], pareille au souffle d'un vent pur, réunie pour jamais à *Brahma*. La mort a-t-elle surpris l'homme au milieu de ses exercices pieux [2], et a-t-elle mis un obstacle à sa perfection? Pendant des siècles il habite les régions célestes et bienheureuses; mais ensuite il renaît dans le corps de quelque saint personnage, avec la somme de mérites qu'il avait acquise, pour y achever son temps d'épreuve. Ceux qui n'ont adoré que des génies inférieurs sans s'élever jusqu'à la connaissance de *Brahma* [3], mais sans commettre le mal, sont accueillis dans les régions qu'habitent les dieux qu'ils ont adorés, et reviennent ensuite sur la terre dans le corps d'un être d'une classe supérieure. Tel est le sort réservé à ceux qui se sont attachés à la lettre et non à l'esprit des *Védas* : ils sont reçus dans le paradis d'*Indra*, d'où, rassasiés d'ambroisie, après avoir goûté une félicité divine pendant un

[1] *Man.*, l. II. — [2] *Bh.*, l. VI. — [3] *Ibid.*, l. IX.

temps proportionné à leurs mérites, ils tombent de nouveau sur la terre [1]. L'âme passe tour à tour dans plusieurs corps, de la même manière que nous la voyons exister successivement, mais toujours la même, dans le corps de l'enfant, du jeune homme, du vieillard [2]. Pour ceux qui ont fait le mal pendant leur vie, ils renaissent dans le corps d'un être inférieur, d'autant plus dégradés qu'ils ont été plus vicieux, jusqu'au moment où ils sont enfin précipités dans le *Nâraka*.»

Ici, j'ai un peu altéré le texte de mon auteur. Parmi les peuples anciens nous ne connaissons guère que nos ancêtres, les Gaulois, qui aient eu pour les femmes ce respect, dont le christianisme le premier nous a fait une loi, en consacrant par une sanction divine le rang qu'elles doivent occuper dans la société. Ce que Platon nous dit dans son *Timée*, les Indiens le disaient aussi, et je lis avec peine dans leurs ouvrages que le premier échelon de dégradation pour l'âme de l'homme était de passer dans le corps d'une femme [3]. C'était cependant le pays où elles donnaient aux hommes les plus grands exemples de dévouement : mais ce n'étaient pas elles qui avaient fait les lois ni les livres.

Pour en revenir à notre voyageur, il dit au

[1] *Bh.*, l. II. — [2] *Ibid.*, l. XVI. — [3] *Ibid.*, l. IX.

brahmane : « J'approuve beaucoup cette espèce de justice distributive. Une seule chose me fait de la peine, c'est de voir *Brahma*, dont notre âme, selon vous, n'est qu'une émanation, nécessairement souillé par les vices des pécheurs, humilié, avili, et enfin précipité dans le *Nâraka*. »

— « Je n'ai point promis, reprit le vieillard, de lever toutes les difficultés qui se présentent à nous dans ce monde souvent inexplicable. Celui qui a la foi, obtient la sagesse [1] : avec le glaive de la sagesse, il faut trancher les doutes de notre âme. *Brahma* ne vous demandera pas si vous avez tout compris, il vous demandera si vous vous êtes purifié par la prière, l'aumône et la mortification [2]. Comme le serpent se délivre de son ancienne peau, l'homme par la prière se délivre du péché [3]. Jouir des biens que Dieu nous accorde, sans l'en remercier par la prière, c'est un véritable vol [4]; et ces biens, ne nous sont-ils donnés que pour nous ? ce que la pluie est pour la terre aride, la nourriture pour l'homme affamé, l'aumône l'est aussi pour le pauvre [5]. Mais reconnaissant envers le ciel, béni par ses semblables, que l'homme ne pense

[1] *Bh.*, l. IV. — [2] *Ibid.*, l. XVIII. — [3] *Man.*, l. II. — [4] *Bh.*, l. III. — [5] *Hit.*, ch. I.

pas qu'il n'a plus rien à faire : qu'il dompte ses sens par la pénitence. La véritable beauté du rossignol, c'est sa voix : celle de la femme, c'est la fidélité à son époux; la beauté de l'homme laid, c'est la sagesse; celle de l'homme religieux, c'est la mortification [1]. Ainsi pense, ainsi agit le véritable *Mouni* : retiré à l'écart, détaché de tous les objets extérieurs, il contemple *Brahma* dans toutes les créatures [2]; quoique toujours habitant de ce corps, que nous appelons la *ville aux neuf portes*, son esprit est déjà uni au grand Être. Étranger à toutes les affections humaines [3], il est comme la lampe solitaire dont la lumière n'est point agitée par le souffle du vent; et les désirs passent par son âme [4], comme les eaux des fleuves entrent dans la mer, sans en augmenter la masse, sans en troubler la tranquillité. Quelquefois ravi en extase, il jouit d'une vue anticipée de *Brahma* : il l'aperçoit sous toutes ses formes merveilleuses et infinies [5]. Tantôt, assis sur son trône de lotus, *Brahma* lui apparaît environné de puissance et de majesté : une couronne brille sur sa tête, ses mains soutiennent la massue et le *tchakra*, le disque resplendis-

[1] *Hit.*, ch. I — [2] *Bh.*, l. v et pass. — [3] *Ibid.*, l. VI. — [4] *Ibid.*, l. II. — [5] *Ibid.*, l. XI.

sant : le feu est moins ardent, le soleil moins radieux ; c'est le dieu de gloire, c'est le dieu créateur. Tantôt, c'est sous une forme moins imposante qu'il se présente à ses yeux : lien et appui du monde, âme de tous les êtres, soleil vivifiant, lune bienfaisante, admirable composé de force et de douceur : c'est le dieu de bonté, le dieu conservateur. Mais bientôt le spectacle change, c'est un géant qui s'élève jusqu'aux cieux, géant terrible formé de plusieurs corps réunis : ses yeux sont étincelans, ses bras levés pour frapper, ses bouches armées de dents menaçantes. Dans ces bouches ouvertes et enflammées, se précipitent les générations entières avec l'impétuosité des fleuves qui courent se jeter dans l'Océan, avec l'aveugle rapidité des insectes qui volent vers le flambeau fatal : c'est le dieu de la mort, c'est le temps qui détruit tout pour tout reproduire. A cette vue le *Mouni*, humblement prosterné, s'écrie d'une voix agitée par l'amour et la crainte : Dieu puissant, l'univers est rempli de ta gloire ; il t'adore, il te bénit. Les mauvais génies fuient devant toi frappés de terreur, et la troupe des saints te révère et chante tes louanges. Auteur et soutien du monde, être pur et impérissable, père des temps, âme de l'univers et maître de la nature,

tu es en tous lieux, tu es la source de toute existence. Honneur, honneur à toi, mille fois honneur ! Infini dans ton pouvoir et tes perfections, tu es tout, tu remplis tout. Essence inconcevable, source de toute sagesse, de toute science, de toute majesté, le monde, ton ouvrage, passe et périt; toi seul es immuable. Rien n'est semblable, rien n'est égal, rien n'est comparable à toi au ciel, sur la terre et dans les enfers. Je me prosterne devant toi, humble et suppliant, ô Seigneur, j'implore ta miséricorde.» A ces mots, le *Mouni* se tut, il semblait abîmé dans ses méditations. Et moi, debout devant lui, ému par son discours, j'admirais comment, chez des peuples que nous traitons de barbares, au milieu de quelques erreurs, on pouvait trouver tant de sagesse.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





